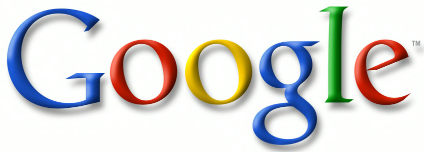
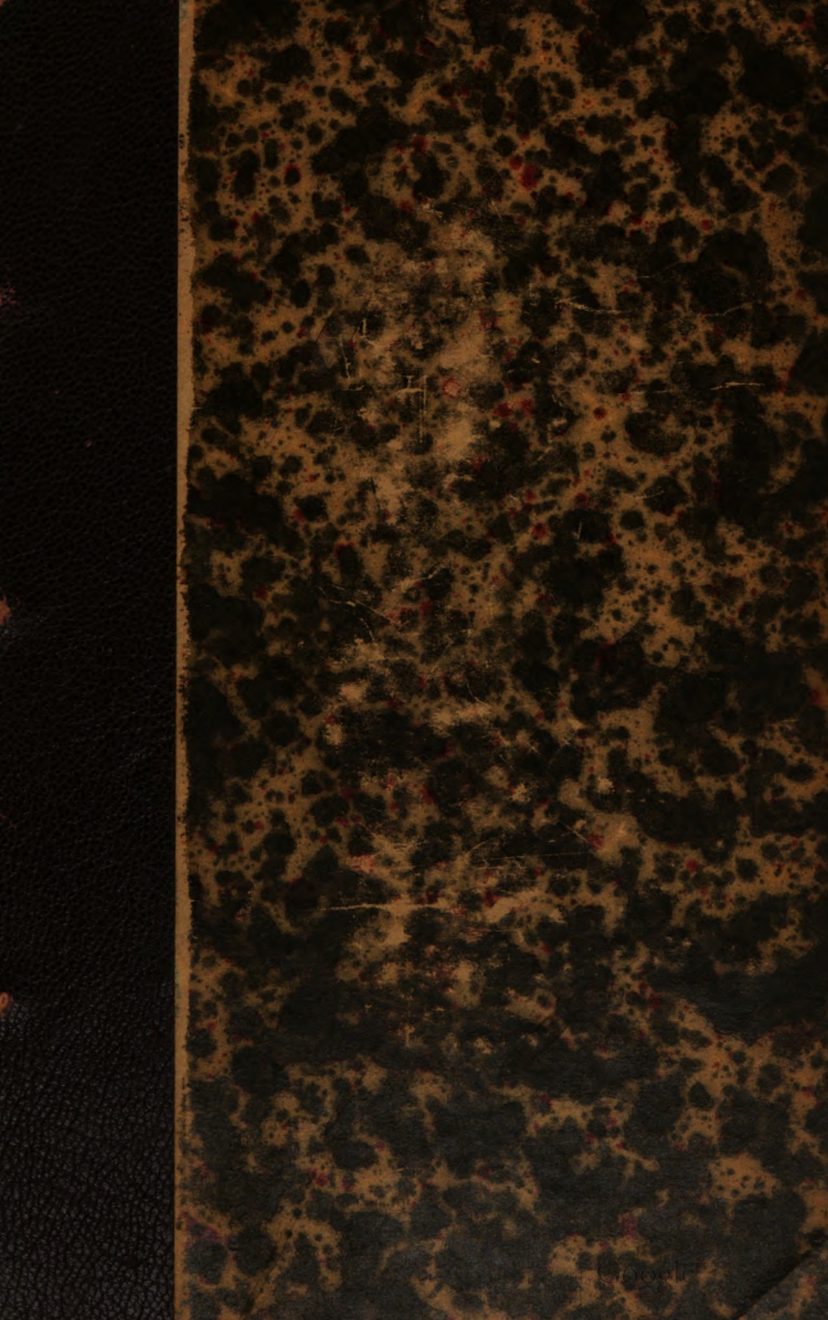
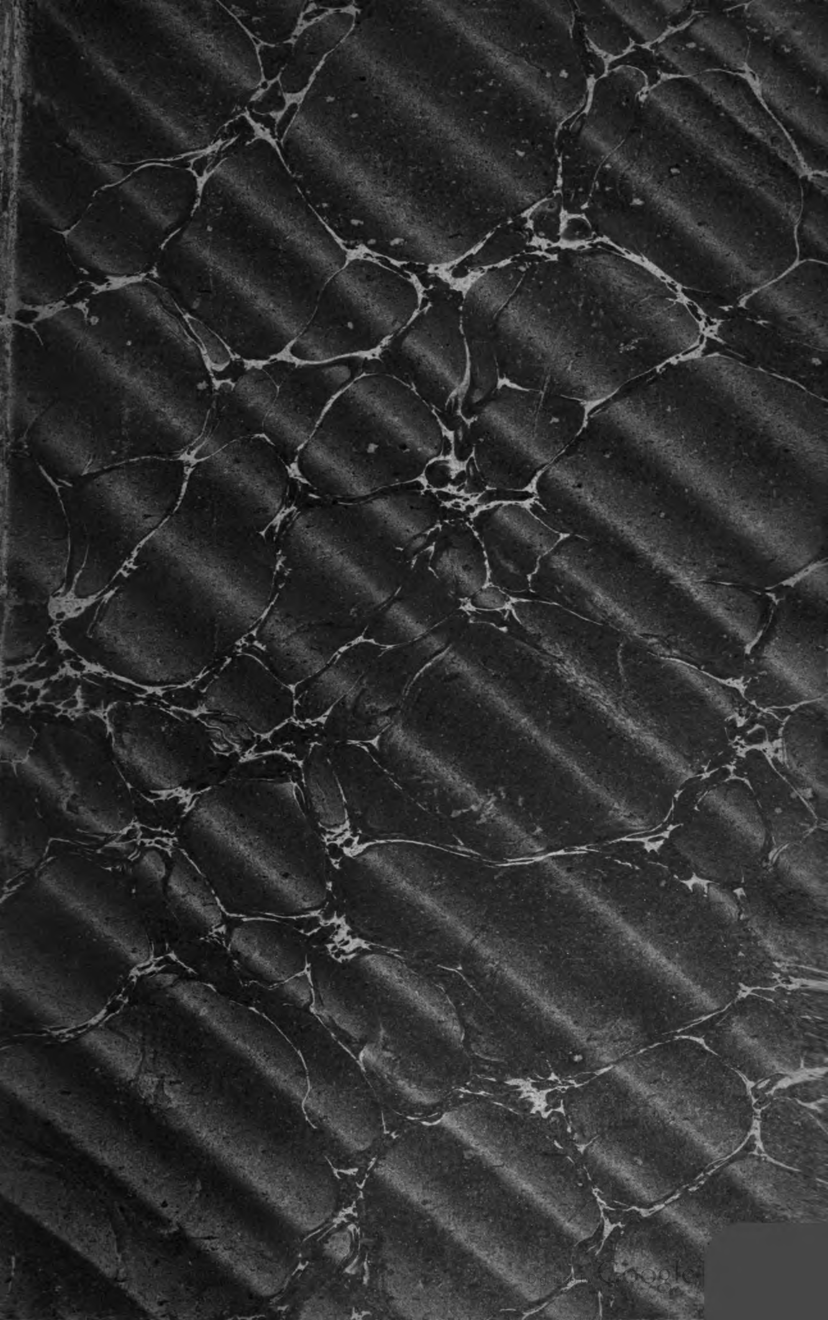





SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS



6/-

LES ANNÉES DE RETRAITE

DE M. GUIZOT

LETTRES

A M. ET Mme CHARLES LENORMANT

PRÉCÉDÉES D'UNE LETTRE DE Mgr DE CABRIÈRES

ÉVÊQUE DE MONTPELLIER



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1902

LES ANNÉES DE RETRAITE
DE M. GUIZOT

COULOMMIERS
Imprimerie PAUL BRODARD.

LES ANNÉES DE RETRAITE

François Pierre Guillaume

DE M. GUIZOT

LETTRES

A M. ET MME CHARLES LENORMANT

PRÉCÉDÉES D'UNE LETTRE DE Mgr DE CABRIÈRES

ÉVÊQUE DE MONTPELLIER

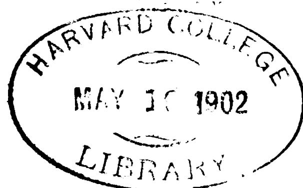


PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1902


HARVARD COLLEGE
MAY 1902
LIBRARY

AVANT-PROPOS

Nous sommes heureux de pouvoir faire précéder les lettres de M. Guizot réunies dans le volume que nous publions d'une belle lettre à nous écrite par Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier. L'intérêt qu'un pareil juge a bien voulu prendre à notre entreprise est, pour nous, le meilleur gage de l'accueil favorable que ce petit volume pourra trouver auprès des lecteurs.

Monsieur,

Après de bien longs retards, je suis libre enfin de tenir la promesse que je vous ai faite : voici les quelques pages que vous souhaitiez mettre en tête des *Lettres de M. Guizot à M. et à Mme Lenormant*, dont vous allez achever la publication.

Comment vous avez été amené à me faire cette demande, et pour quels motifs il m'a paru convenable de m'y rendre, c'est ce que je dois dire tout d'abord ; et ce sera, s'il est nécessaire, notre excuse à tous deux. Le nom de M. Guizot se suffit depuis

longtemps à lui-même : il serait outrecuidant de paraître vouloir le signaler à l'attention des lecteurs. Et, de plus, un catholique, un évêque appelant l'admiration sur les écrits d'un protestant très convaincu! N'y a-t-il pas là quelque chose d'étrange?

Voici l'explication très simple de ces anomalies apparentes.

Vous avez su, Monsieur, que j'avais lu, dans *le Correspondant*, avec le plus vif intérêt, les quatre articles dans lesquels a paru la première partie de cette correspondance. Et, de fait, je ne saurais dissimuler que je n'ai eu ni repos ni cesse jusqu'à ce que j'aie appris pourquoi l'impression de ces *Lettres* avait été interrompue, et si elle serait bientôt reprise.

D'une façon générale, en effet, il me semble éprouver et comprendre, aujourd'hui mieux que jamais, la vérité de ce mot de Vauvenargues, que : « en vieillissant, on ne jouit que des âmes ». Rien ne vaut, à mon sens, pour l'instruction et la consolation de la vie, ces études biographiques, si nombreuses de nos jours, si documentées, et dans lesquelles les personnages apportent, les uns après les autres, avec des degrés différents de sincérité, leurs journaux, leurs mémoires, leurs lettres, leurs confidences, presque leurs confessions. C'est l'âme humaine que l'on voit ainsi apparaître tout entière,

avec ses bonnes comme avec ses mauvaises qualités, avec ses passions généreuses ou avec ses vulgaires penchants, avec ses nobles et pures aspirations ou avec ses basses convoitises.

Et quand ceux ou celles qui se découvrent ainsi, et qui nous permettent de les regarder jusqu'au fond, appartiennent à l'élite de l'humanité, rien de plus palpitant, rien de plus dramatique que cette vue sur leur existence, traversée par de longs orages, ou portée au contraire sur des flots toujours favorables.

A ce compte, comment la vie, les sentiments, les pensées, les lettres de M. Guizot nous laisseraient-ils indifférents et distraits? Professeur éminent, polémiste ardent et convaincu, homme d'État consommé, ministre plusieurs fois préposé à la conduite des plus chers intérêts du pays, Guizot a tenu, dans le milieu de ce siècle, une place si importante qu'on a pu, à certaines heures, se demander sans exagération si la France n'était pas tout entière avec lui, prête à le suivre et à l'acclamer. Et, d'autre part, renversé par une révolution, qu'il n'avait ni prévue ni domptée, entraîné dans la chute du régime et de la dynastie dont il avait été un des serviteurs les plus désintéressés, et les plus justement honorés, il a été, pendant plus de vingt ans, le spectateur affligé mais impuissant, le témoin inquiet de nos crises nationales,

dont il ne cessait de s'effrayer, soit quand elles rétablissaient le trône des Napoléon, soit quand elles nous donnaient la République comme l'unique moyen de guérir les maux causés, disait-on, par la Monarchie.

Quelle fortune que de saisir sur le vif les opinions et les jugements d'un tel homme, touchant les intérêts transitoires ou permanents de notre pays; que de l'entendre apprécier les acteurs qui l'avaient remplacé sur la scène, et qui, diplomates surpris par la grandeur inattendue de leur rôle, n'avaient ni son expérience des affaires, ni l'ampleur de ses desseins, ni la hauteur courageuse de son attitude!

Vous m'aviez, Monsieur, fait goûter ce noble plaisir par la publication des cent treize premières lettres de votre Recueil de famille. Comment me serais-je résigné facilement à ne plus espérer la joie virile d'entendre encore un si sage moraliste, un historien si profondément instruit, un admirateur si sincère et si enthousiaste de toutes les grandeurs de la France ancienne et de la France moderne? On vous a transmis obligeamment l'expression du désir que j'avais de voir compléter cette belle publication. Aucun de ceux qui aiment, en France, la grave beauté du style, jointe à l'élévation constante des idées et à la délicatesse des sentiments, ne s'étonnera de ma légitime impa-

tience. Personne ne regrettera que vous vous soyez résolu à faire connaître tout entière cette correspondance, continuée pendant près de trente ans, à ne remonter qu'en 1848, et qui, en même temps qu'elle confirme ce que l'on savait déjà du beau caractère de M. Guizot, ajoute des traits si flatteurs à la physionomie de M. Charles Lenormant, votre grand-père, comme à celle de sa noble et pieuse compagne, la fille adoptive de la célèbre Mme Récamier.

A l'heure où le cinquantième anniversaire de sa mort et de ses funérailles a provoqué, envers Chateaubriand, un rajeunissement unanime de sympathie, un concert harmonieux d'éloges, il n'est pas indifférent à sa gloire de montrer de quelle empreinte la majestueuse vieillesse du rénovateur de notre littérature a marqué l'aimable jeune fille sur laquelle elle a étendu sa sereine influence. Abrité et protégé lui-même contre les accès de son « inexorable ennui » par le culte affectueux que rendait à son génie une femme, dont les anciens auraient fait « la muse de la poésie », il a donné, à son tour, à Mlle Amélie Cyvoct, en excitant chez elle le goût du beau, en lui montrant, jusque dans ses derniers jours, l'étroite alliance de la foi chrétienne et de l'honneur humain, ce complément d'une éducation vraiment supérieure dont elle a fait jouir ensuite son mari et ses enfants. Destinée

par la Providence à être mariée à un savant de premier ordre, à un chrétien, « si zélé pour la recherche et la défense du vrai qu'il n'aurait point hésité à tout sacrifier à ses convictions » ; appelée plus tard à avoir pour fils et pour gendres des hommes du plus rare mérite, Mme Charles Lenormant avait été préparée à son rôle d'épouse et de mère par l'habitude de vivre en face d'un esprit supérieur, qui la charmait sans l'aveugler. Près de lui, elle comprenait quelle est la valeur du talent et celle du devoir; et si jamais, quoi qu'il ait pu lui en coûter, elle n'a mis d'entraves volontaires aux voyages lointains et parfois périlleux que la science imposait aux siens, il me paraît juste de faire remonter jusqu'au chantre immortel des *Martyrs* la première inspiration de cette abnégation courageuse, de cette immolation de soi-même au culte des lettres et de la vérité.

Dès le commencement de sa puissance, M. Guizot, qui avait beaucoup admiré Chateaubriand, voulut « contribuer un peu à la prospérité du charmant ménage » de M. et de Mme Lenormant. « C'était, écrivait-il, un de ces beaux exemples de bonheur, qui donnent, à qui les voit de près, un profond sentiment de satisfaction sur le sort possible de l'homme (ici-bas), et le désir d'être pour quelque chose dans une situation si exemplaire et si douce. » Et, s'il aima le mari, « parce que M. Le-

normant était dominé par un besoin impérieux de sa propre estime, et de toutes les estimes exigeantes et hautes », il eut aussi la plus respectueuse sympathie pour la femme à laquelle, après une expérience de plus de trente années, il pouvait écrire : « Ma longue vie m'a appris à distinguer les cœurs, et le vôtre est de ceux en qui j'ai foi. »

Mais, Monsieur, d'autres raisons, plus personnelles, plus intimes, m'ont rendu très sensible à la lecture des écrits de M. Guizot. Il était, comme tous ceux de mon nom, de famille nîmoise. Mon père, à quelques mois près, était son contemporain; et leurs existences, si différentes à tant d'égards, ont eu une égale durée. Dès ma jeunesse, passionnément attaché aux opinions comme aux sentiments de celui qui m'avait transmis son sang et la vie, je m'étais appliqué à pénétrer le secret de ses antipathies comme celui de ses sympathies. Très vif, ardent même quelquefois, mon père était habituellement contenu et modéré. Mais, comme il entendait élever ses fils de telle façon « que leur conduite demeurât toujours enchaînée aux traditions et aux principes qui étaient les siens », vous ne serez pas étonné que, après la révolution de 1830, nous ayons souvent entendu, près de lui, parler sévèrement de ceux qui étaient alors à la tête du pouvoir.

Seulement, à la différence de beaucoup d'hommes

de son temps et de son parti, mon père ne se contentait pas de blâmer; il étudiait toujours, il cherchait à se rendre raison des événements qui se déroulaient sous ses yeux.

Sans qu'il y parût au dehors, la politique était son intérêt, sa préoccupation de tous les instants; et de là, dans ses jugements, un travail latent, que ne soupçonnaient pas ceux qui l'entretenaient en passant, et le jugeaient du dehors.

Un jour, en 1860 — il avait soixante-douze ans, — je le vis se disposer à sortir, à une heure inaccoutumée, et dans une toilette soignée. Je me hasardai à lui demander où il allait : « Eh! mais, me répondit-il, à la réception que l'Académie du Gard donne en l'honneur de M. Guizot »; et comme mon regard exprimait la surprise : « Oui, oui, ajouta-t-il, c'est un brave homme! » Étant donnés mes souvenirs d'enfance, je fus étonné mais heureux de voir que les appréciations paternelles s'étaient lentement modifiées. Il dut même, ce jour-là, aller plus avant que la simple assistance à la réunion; il dut être présenté à son illustre compatriote, et appelé peut-être à lui adresser quelques paroles de respectueuse sympathie. J'en trouve un indice dans une lettre de M. Guizot, du 6 mai 1860, que vous citez, et où se rencontre cette phrase significative : « Je n'avais pas été dans ma ville depuis trente ans; j'y ai été parfaitement

accueilli par tout le monde : protestants et catholiques, orléanistes, légitimistes, dans les rues comme dans les salons. » L'ancien ministre de Louis-Philippe pensait, de très bonne foi sans doute, que le département du Gard ne lui devait que de la reconnaissance. « Les légitimistes et les catholiques me devaient autre chose », s'écriait-il, après un échec de son fils, dans une élection pour le Conseil général. Hélas! la fidélité à des princes dont la loyale bonté était aussi renommée que la vaillance; les susceptibilités inquiètes des croyants devant les prétentions des incrédules et des sectaires; les droits contestés des majorités, et trop souvent leur oppression par des minorités violentes; l'obsession douloureuse des souvenirs du passé, est-ce que tout cela n'explique point le malaise dont a souffert le Gard pendant toute la période de 1830 à 1848? M. Guizot pouvait être étranger à tout ce dont se plaignaient « les légitimistes et les catholiques » dans son pays d'origine. Mais, parce qu'il était au pouvoir, on lui en attribuait, au moins en partie, la responsabilité. Il était victime des « fâcheuses méfiances » qu'il déplorait; ou bien peut-être se croyait-il obligé de s'appliquer à lui-même, dans ces circonstances locales, ce qu'il disait plus tard avec franchise : « Il y a des fautes que l'on accepte, parce qu'on ne pouvait les éviter qu'en en commettant de plus grandes. C'est une

des difficultés et des amertumes de la vie politique! »

Quoi qu'il en soit, dès le renversement du trône, en 1848, la réconciliation des deux branches de la maison de Bourbon était apparue comme une nécessité impérieuse, dont la réalisation ouvrirait sur l'avenir des perspectives heureuses. M. Guizot fut, du premier coup, et plus que personne, « décidé » pour cette fusion; il ne craignit point d'en dire tout de suite sa pensée, non pas imprudemment et dans le public, mais « à dix ou douze personnes » capables de l'entendre, et jusque chez les princes, à Claremont.

Voici en effet comment, au lendemain de sa chute et de son exil, en avril 1849, s'exprimait le ministre éminent, qui avait tant travaillé à établir la monarchie constitutionnelle : « Grâce à la pression supérieure et irrésistible des événements, sous cette main de Dieu qui leur commande à tous de proclamer la même vérité, et qui commande à tous les hommes de la comprendre, les barrières tombent sans qu'on y touche; les rapprochements s'opèrent, soit qu'on les cherche ou qu'on ne les cherche pas, soit qu'on en parle ou qu'on s'en taise. Honte à ceux qui s'obstineraient à rester plongés dans l'ornière des anciens dissentiments ou ressentiments.... Si les hommes considérables et capables des partis voulaient et savaient s'entendre,

ils entraîneraient tout le monde, princes et peuples. »

Mon père, qui, de 1849 à 1873, ne cessa de former les mêmes vœux, avec une ardeur toujours croissante — tellement que, moins d'un an avant sa mort, il me disait, en joignant les mains comme pour une prière suprême : « Je ne serai pas assez heureux pour assister à ce grand événement », — mon père fut très reconnaissant à M. Guizot de n'avoir écouté ni les « dissentiments ni les ressentiments » ; et, dans cet adversaire redoutable de la veille, il salua avec joie le meilleur, le plus intelligent auxiliaire de cette œuvre de pacification, sur laquelle il comptait absolument pour la prospérité future de la France.

De là, sur ses lèvres, cette expression de « brave homme », qu'il faut entendre dans le sens que lui donne la conversation provinciale. C'est un hommage familier — et par cela même plus énergique, — rendu à la fois au talent et au caractère.

Mais l'apaisement politique n'était pas la seule cause de cette transformation des dispositions et des jugements de mon père. Né en 1788, il avait été élevé sans doute avec soin; mais sa famille, inquiétée, persécutée, n'avait pu lui faire respirer une atmosphère religieuse très pénétrante. Il avait fait sa première communion sans cérémonies, dans une église encore fermée au culte public; puis

étaient venues les distractions séduisantes de Paris, la vie de garnison : la pensée chrétienne, sans disparaître totalement, s'était pourtant voilée.

Et cependant, cette âme vigoureuse et tendre, très sensible et très fière, avait besoin de croyances. Elle les chercha dans une étude obstinée, demandant de bonne foi à être éclairée. Dieu, qui prévient par sa grâce les cœurs tourmentés de son absence, se découvrit à un esprit aussi sincère, à une volonté aussi droite. Et je crois pouvoir appliquer à celui que j'ai tant aimé, le mot dont le cardinal Newman avait fait sa devise : « Je n'ai point péché contre la lumière ». Sur son horizon, dépouillé des nuages que Voltaire et Rousseau — celui-ci surtout, — y avaient amassés, mon père eut le bonheur de voir se lever la lumière éternelle. Il obtint la grâce de redevenir chrétien pratiquant, et de l'être jusqu'à la mort. Les *Méditations* de M. Guizot, que j'ai retrouvées parmi ses livres de choix, avaient contribué à son retour ; et c'était encore pour lui une raison d'honorer, par une sorte de gratitude personnelle, l'apologiste convaincu des dogmes chrétiens. Il lui savait gré d'avoir donné ce grand exemple d'une vie laborieuse et féconde, couronnée par la faim et la soif de la foi en un avenir éternel. D'avance, il applaudissait à ce magnifique aveu, contenu dans une lettre à Mme Lenormant :

« Je ne m'arrêterai plus (dans mes travaux sur la religion), que lorsque j'irai chercher, non pas plus de foi, mais plus de lumière. J'ai appris deux choses, dans ma longue vie : à croire et à ignorer. Mais je n'en aspire pas moins à voir clair dans ce que je crois. »

Ce qui, en effet, chez mon père, s'était passé dans l'ombre du foyer domestique, s'était accompli parallèlement, mais avec un retentissement extérieur très légitime, chez son illustre compatriote.

Celui-ci avait toujours été croyant à l'égard du symbole de son Église. Il s'était toujours fait honneur de cette fidélité; — et c'est par milliers que l'on trouverait, dans ses livres, ses discours et ses lettres, les passages dans lesquels il affirmait sa foi religieuse.

Mais le mouvement des affaires, les obligations attachées aux grandes charges, les devoirs de société, si importants pour les succès des hommes politiques, toutes ces raisons ensemble avaient empêché M. Guizot de manifester publiquement toute la profondeur, toute l'intensité de ses convictions chrétiennes, et comme leur raison d'être. Rendu à lui-même par la révolution de 1848, il abandonna bientôt l'idée de reprendre un rôle dans les Assemblées. Il se voua, avec une fiévreuse activité, à la rédaction de ses *Mémoires*, à la composition de nouveaux ouvrages historiques, ou à la

revision de ceux qu'il avait déjà fait imprimer. Mais, en même temps, il s'appliqua à consigner, dans des livres d'une grande élévation de pensée et d'une austère beauté de style, le témoignage éloquent de ses croyances. « N'ayant plus, comme l'a écrit M. Jules Simon, le moyen d'agir sur les âmes par l'exercice de l'autorité publique, il eut recours à l'influence religieuse. »

Vous ne serez pas surpris, Monsieur, si je vous avoue que, à mes yeux, les Études de M. Guizot ne sont ni complètes, ni surtout complètement exactes. Il était protestant, et il l'est toujours demeuré. Rien, paraît-il, n'est ici-bas plus difficile que de se rendre bien compte de la foi d'autrui, et d'en peser les raisons. C'est ce qui est arrivé à cette intelligence, par ailleurs si pénétrante et si lumineuse. Elle n'a jamais bien connu le catholicisme, elle ne l'a jamais vu et compris, tel qu'il est.

« Très désireux de rendre service à la bonne cause en parlant à tout le monde, la bouche ouverte, dans la pleine liberté de sa pensée », M. Guizot a écrit des pages magnifiques qu'il a eu l'intention arrêtée de marquer du sceau de la plus scrupuleuse impartialité. Ce n'a pas été la faute de sa volonté s'il n'a pas considéré l'Église sous son véritable aspect.

Elle l'a frappé comme institution humaine, puissamment organisée, ayant obtenu de très grands

résultats, parce qu'elle avait été souvent conduite et servie par de très grands hommes. « Il lui voulait du bien, et même beaucoup de bien. » Mais ce n'était jamais à ses yeux qu'une œuvre née du génie de l'homme; et c'est parce qu'il la jugeait ainsi qu'il s'écriait : « L'Église catholique a besoin d'adopter et de pratiquer une bonne et intelligente politique. » Il aimait à se considérer comme un « étranger » par rapport à l'Église romaine, étranger sympathique et bienveillant, mais « indépendant »; et, dans son désir de conseiller « la bonne politique » qu'il désirait voir adopter, il ne craignait point d'en remontrer même à M. de Montalembert, qui, pensait-il, « n'appréciait pas bien ce dont Rome, l'Église, les Jésuites eux-mêmes avaient besoin pour sortir de leur ornière et reprendre possession d'un grand avenir ».

Parfois aussi, devant quelque mesure qui choquait ses opinions, on eût dit que l'admiration faisait place à une sorte de mécontentement dédaigneux, et que ce mécontentement, pour se donner libre cours, avait besoin de se traduire par des mots blessants et injustes.

Je ne vous blâme point, Monsieur, d'avoir laissé subsister, parmi tant de lettres où la majesté de la forme marche si bien d'accord avec l'ampleur de l'idée, quelques autres lettres, où la critique contre tels ou tels actes de Pie IX froisse la légitime déli-

catesse de notre filiale obéissance envers le Souverain Pontife. Il fallait bien que le portrait de M. Guizot, présenté par vous d'après sa correspondance, fût exact; cette exactitude eût été trahie, si on avait été amené à supposer que ce puissant esprit s'était enfin soumis docilement à l'autorité du Pape.

Non! M. Guizot n'a pas varié : né protestant, il l'est resté; et peut-être même s'est-il, à ce point de vue comme à quelques autres, fait un mérite de son « entêtement », — le mot est de lui. « Toutes les fois que je crois avoir raison, disait-il, l'univers entier n'a aucune influence sur ma manière de penser. »

Et cependant, si l'Encyclique de 1864, si quelques-uns des faits survenus au moment du Concile, ont amené l'illustre ami de votre famille à oublier, vis-à-vis du Pape et du Saint-Siège, la mesure habituelle de sa pensée et de son langage, ordinairement si corrects, je n'aurai garde de méconnaître avec quelle hauteur de vue il a suivi les phases, si cruelles, si glorieuses aussi, de l'invasion des États Romains et de la destruction du pouvoir temporel par les Piémontais.

« Je suis, écrivait-il, de plus en plus préoccupé de Rome. Je ne redoute pas l'issue lointaine et définitive. Ce que je désire, c'est qu'il n'y ait point d'illusion puérile, ni de mauvaise concession....

Ce qui me plairait beaucoup, ce serait que Garibaldi fût battu par les zouaves pontificaux, avant l'arrivée de nos régiments. Je suis très touché du zèle et du dévouement des catholiques. Eux du moins ne se laissent pas battre sans se battre. Les hommes partent, et les bourses s'ouvrent. »

Je puis donc, Monsieur, le déclarer; et vous le dites avec moi : c'est pour les catholiques un amer regret de n'avoir pas compté dans leurs rangs un homme de cette valeur; ils n'hésitent pas à lui appliquer le mot si connu :

. . . Cum tantus esses
Utinam noster esses!

Mais, sans contester ni la bonne foi ni la sécurité morale dans laquelle M. Guizot paraît avoir vécu, du premier au dernier jour de sa longue existence, j'aime à penser, Monsieur, que, selon la consolante doctrine de notre religion, s'il n'a pas appartenu au « corps » des fidèles, il était cependant dans les conditions spéciales qui permettent d'appartenir à « l'âme » de la société surnaturelle, et par conséquent d'être dans la voie du salut. L'union, qui ne s'est point faite visiblement sur la terre, se sera faite devant Dieu, dans l'éternité. Là, toutes les divisions s'effacent; et le Dieu *Un* embrasse tous ses enfants dans l'unité de sa divine et inaltérable Vérité.

C'était, sans doute, une espérance semblable qui transpirait dans la réponse de S. Em. le cardinal Guibert, alors archevêque de Tours, lorsque, pour remercier l'auteur de lui avoir adressé son beau livre sur *l'Église et la Société chrétienne*, il lui écrivait, « avec une franchise pieuse et une estime affectueuse, une lettre excellente », dont celui-ci était « touché ».

Et comment ne pas citer ce joli trait, si gracieux dans sa naïveté : « J'avais envoyé quelques mille francs à la Supérieure des Sœurs de Portieu, dans les Vosges, pour réparer sa maison, où il pleuvait. Elle m'écrivit pour me remercier, en me disant : Je viens de faire dire une messe pour vous. On dit que vous êtes protestant; c'est égal; vous n'en avez que plus besoin. — Je garde de la Supérieure de Portieu un affectueux souvenir. »

Mais, Monsieur, ces réserves faites — et un évêque ne peut pas ne point les faire, — quel accent chrétien, dans un grand nombre des lettres que vous allez publier! Voyez ce jugement sur la *Vie de Jésus* de Renan :

« Je n'ai encore lu que l'introduction.... En coupant tout le volume, rien ne m'a frappé qu'un air général de timidité et de câlinerie dans le travail de la démolition. Il voudrait bien qu'on ne le crût pas l'auteur des ruines qu'il fait, et se mettre d'avance à l'abri des conséquences. Je le lirai

sérieusement.... Je voudrais avoir le temps de montrer l'édifice chrétien invincible à tous ces coups. Je ne ferais point de polémique : il faut mettre la vérité en lumière, et laisser l'erreur se démener tout à l'entour. »

Et ces autres paroles, si simples, mais si expressives :

« Je tenais à ce que la *Revue des Deux Mondes* fît non pas acte de foi, mais s'ouvrît à la mienne.... » — « Je remercie Dieu d'avoir permis que je consacre ma vieillesse au service de la religion. » Et encore : Je suis dans la joie de ce que, « par dix-huit voix contre six, M. Albert Réville, le grand ennemi du surnaturel, a été empêché de prêcher. Entre les libertés, celle de ceux qui écoutent vaut bien celle de celui qui parle. »

On pourrait citer ainsi, Monsieur — et sans aucun doute, après votre publication, on citera, — un très grand nombre de mots heureux, de pensées profondes, d'appréciations judicieuses que cette riche correspondance aura fournis.

Et c'est ce qui vous expliquera comment un homme à qui m'attache la plus juste reconnaissance, M. le baron de Larcy, a contribué, pour sa grande part, à me rendre sympathiques le nom et l'esprit de M. Guizot. J'étais chez lui, à Paris, au moment où Mme de Witt venait de publier la vie et la correspondance de son père. Quel ne fut pas

mon étonnement en voyant M. de Larcy me tendre ces deux volumes, dont chaque page portait déjà, en signes évidents, la trace d'une lecture très attentive? « Prenez cela, me dit-il, et lisez-le. Vous admirerez ce talent et ce cœur! » Nous étions loin de la séance de la Chambre, pendant laquelle les pèlerins de Belgrave Square furent « flétris » par une majorité que le ministère avait entraînée! Après tant d'années, dans sa généreuse loyauté, le « flétri » n'avait pas honte de rejeter bien loin toute idée mesquine et étroite; il admirait hautement son ancien adversaire!

Et de fait, ce ne sont pas les vues politiques sur l'état présent et futur de l'Europe; ce ne sont pas les jugements historiques, littéraires, artistiques; ce ne sont pas les maximes morales les plus élevées, si abondantes dans ces belles pages, écrites au courant de la plume, sans autre prétention que d'exprimer nettement et correctement des opinions vraies; ce ne sont pas ces seuls mérites — si rares qu'ils soient — qui recommandent les lettres de M. Guizot. Elles ne se bornent pas à le montrer sympathique aux hommes de talent, comme Montalembert, Lacordaire, Foisset, Lenormant, Ozanam, ou comme Mgr Dupanloup, Mgr Freppel (alors encore simple professeur), et le Père Gratry; elles révèlent tout ce que son cœur, « qu'il ne voulait pas étaler », et qu'il dissimulait

plutôt sous le voile de l'austérité et de la raideur, contenait de sensibilité, de grâce et même d'aimable naïveté.

Comment ne pas s'émouvoir et ne pas s'attendrir; comment ne pas sentir naître en soi le respect et presque l'affection, quand on entend parler si bien de la famille, de l'amitié, des douceurs et des joies de l'intimité domestique?

Comment s'attarder à des rancunes ou à des colères contre un père, un mari, un ami, qui, revenant par la pensée sur les pertes qu'il a subies, à travers de longues années, trouve, pour célébrer ses deuils, des *stances* d'une si poétique et si suave mélancolie?

« La solitude me convient : je dirai presque qu'elle me plaît. J'y vis avec mon passé, entouré d'ombres chères et charmantes. La longueur des regrets leur enlève quelque chose de leur amertume. »

« J'ai immensément perdu dans le cours de ma vie; mais c'est que j'avais immensément possédé; et quoique rien ne remplace ce que j'ai perdu, je jouis beaucoup de ce qui me reste.... Mon fils François m'est sans cesse présent; lui, sa mère, la mère de mes filles, toute cette famille de qui j'ai reçu tout ce que j'ai goûté de vrai bonheur en ce monde! Je ne les ai plus là, autour de moi; mais je puis penser à eux, quelquefois même en parler,

sans supplice.... C'est toujours la tristesse de l'absence, ce n'est plus le déchirement de la séparation! »

« Dieu ne permet pas, je pense, que nous ayons une vue claire des relations qui subsistent encore entre nous ici-bas et ceux que nous avons aimés.... Mais je suis sûr, malgré les ténèbres qui nous séparent, qu'ils sont touchés de la tendre fidélité de notre cœur! »

Comment ne pas admirer un protestant, qui, devant le spectacle de la lutte entreprise par Garibaldi et les soldats piémontais contre le pouvoir du Pape, s'élève jusqu'à dire : « Je n'aime pas le brigandage des rois, même quand il prétend se faire au profit des droits des peuples » .... « Je ne crois pas à la durée de ce qui se fait là : ce sont des châteaux de cartes, construits avec des ruines et dans le chaos! »... « Je n'ai pas cru au succès du général Lamoricière (à Castelfidardo, et à Ancône, en 1860); mais je lui ai su, et je lui sais très bon gré de la tentative (d'arrêter l'invasion des États-Pontificaux). Les actes de dévouement et de foi sont rares de nos jours. Il y en a eu, autour de lui, de très beaux et de très touchants. Notre indifférent public en a été un peu ému, et notre public révolutionnaire un peu embarrassé. »

Là enfin où M. Guizot se retrouve tout entier, c'est lorsque, du bord de la tombe, pendant les

quatre dernières années de sa laborieuse existence, il lutte, avec toute l'énergie de « ses convictions, obstinées et passionnées », contre le découragement et l'inertie que la cruelle issue de la guerre franco-allemande de 1870 conseillait aux cœurs pusillanimes.

Il avait d'autant plus souffert de nos défaites qu'il savait mieux quelles avaient été nos victoires; et l'abaissement momentané de notre prestige en Europe lui paraissait un irréparable malheur. « L'espérance à force de courage, écrivait-il, c'est l'état d'âme que je souhaite à la France. »... « Pour me rassurer — je ne dis pas pour me consoler, — il faut que j'oublie le présent, et que je me reporte à la longue histoire de la France, à tant de fautes et de désastres dont elle a toujours fini par se relever. Je m'irrite quand j'entends parler de décadence nationale, d'honneur perdu, etc.... Mais c'est une cruelle ressource que de se réfugier dans le passé ou dans l'avenir lointain, et de subir les maux d'aujourd'hui comme la suite naturelle des fautes d'hier, qu'on aurait pu empêcher. »

Il paraît qu'un instant quelques personnes influentes avaient eu, après la conclusion de la paix, la pensée de faire confier à M. Guizot l'ambassade de Londres. Il écarta ces propositions, en disant, avec toute l'autorité de son caractère et de son passé, qu' « il lui était impossible de remettre

le pied dans la politique active, alors qu'il ne pouvait pas la diriger, et en accepter toute la responsabilité en en portant tout le fardeau ».

Il se défendit contre l'honneur si périlleux et si lourd auquel on avait songé à l'appeler, par les accents les plus simples et les plus nobles que puisse trouver une grande âme, près de se séparer d'un corps défaillant.

« Je suis hors du monde, dit-il, et tout près d'en sortir tout à fait. Mais je ne suis pas plus indifférent à ses efforts que lorsque j'y prenais une part active; et j'ai à cœur l'avenir de notre Patrie, comme si je devais en partager les succès et les douleurs! »

Ainsi, tandis que le corps languissant penchait, de jour en jour, vers une destruction plus prochaine, « l'âme était prête à répondre à l'appel de Dieu »; et, tranquille sur elle-même, « plus sûre que jamais et que personne de son immortalité », elle attendait la mort « debout ». Cette mort stoïque arriva le 12 septembre 1874; M. Guizot avait vécu près de quatre-vingt-sept ans.

Vous êtes, Monsieur, d'une famille où l'on a toujours honoré le travail, d'abord en ne cessant de s'y appliquer, puis en en faisant sortir des œuvres d'une grande portée morale. Les deux Lenormant — votre grand-père et votre oncle — ont tracé, dans les champs de la science historique, de l'ar-

chéologie, de l'histoire et du goût des arts, des sillons si profonds que la sève n'y est pas épuisée, et qu'on y recueille toujours de nouvelles moissons.

Mme Lenormant, sous son nom ou sous un pseudonyme transparent, a publié de véritables ouvrages et de nombreux articles, tous inspirés par la foi chrétienne et par un patriotisme éclairé.

M. de Loménie, votre père, s'est ouvert les portes de l'Académie française par ses travaux d'histoire, dont le plus considérable raconte la curieuse et mal édifiante existence de ces Mirabeau, d'une si puissante originalité d'esprit, mais débauchés jusqu'aux moelles, et dont le dernier a eu sur les débuts de la Révolution une si décisive influence.

Et vous voilà vous-même, Monsieur, continuateur et éditeur des œuvres que votre père avait laissées inachevées, vous voilà près de rendre à M. Guizot un hommage, dans lequel revivront les sentiments d'affectueux respect dont vos parents s'étaient fait un pieux devoir vis-à-vis de celui qui soutint les premiers pas de M. Charles Lenormant vers la science et vers la gloire.

Ni lui ni Chateaubriand n'auront à se plaindre d'avoir admis les vôtres dans leur plus familière intimité. Le chantre des *Martyrs* leur a légué le soin de défendre sa mémoire, exposée à toutes les insinuations de la malignité et de l'envie; il est

touchant de voir avec quel zèle ardent, autour et auprès de vous, on a répondu à ce vœu d'une si illustre amitié.

M. Guizot vous devra d'être mieux apprécié par les catholiques instruits. S'il leur reste le chagrin de ne pouvoir tout approuver dans ce qu'il a dit et dans ce qu'il a fait, ils ne pourront accuser que les préjugés de son éducation; ils s'inclineront devant son magnanime désintéressement, devant la dignité simple de sa vie, devant la fermeté tranquille de sa raison, soutenue par une constante adhésion aux grandes maximes de la religion révélée.

Vis-à-vis de l'un, comme vis-à-vis de l'autre de ces grands hommes — entre lesquels il serait puéril et déplacé d'esquisser un parallèle, — vous avez obéi à l'une des plus nobles pensées de M. Guizot lui-même.

« Frappé de la légèreté humaine, de la rapidité avec laquelle les souvenirs s'effacent, et du peu de traces que laissent, au bout de peu de temps, les vies les meilleures et les plus honorées,... vous avez voulu prendre en main la cause des morts, et ranimer dans l'âme des générations nouvelles la mémoire de ceux qu'elles ignorent ou qu'elles oublient! »

Je m'associe, Monsieur, du fond de l'âme, à l'effort que vous faites pour apprendre à nos neveux ce que valaient les hommes dont les œuvres

parlent encore à notre esprit. C'est encore servir la France que de lui rappeler ceux qui, avant nous et mieux que nous, l'ont aimée, et ont dépensé pour elle leur sang, leurs sueurs, leur vie.

Agréez, je vous prie, Monsieur, la respectueuse assurance de ma sympathie et de mon dévouement.

† FR.-M.-A. DE CABRIÈRES,
Évêque de Montpellier.

Nous devons ajouter à cette lettre quelques mots qui ne sont que des explications.

Tout le monde a apprécié, en lisant les deux volumes pieusement consacrés par Mme de Witt à la mémoire de son père, le charme que présentent les lettres familières de M. Guizot par l'union, à un degré très rare, de la grâce dans les détails et de l'élévation morale et philosophique dans la pensée; en outre le style dans lequel elles sont écrites, style coupé en phrases courtes et fermes, avec une simplicité d'expression qui n'exclut ni la force, ni le trait, peut être regardé à bon droit comme le modèle de la langue épistolaire au XIXe siècle.

Mme de Witt a publié un choix de ces lettres. Ce que nous imprimons aujourd'hui est la suite d'une même correspondance qui embrasserait, si elle était prise à ses débuts, un espace de quarante-cinq ans, environ un demi-siècle. Cette correspondance n'ajoute rien aux grands faits de l'histoire de M. Guizot comme homme d'État et comme écrivain; mais, depuis la révolution de 1848, époque à laquelle nous commençons notre publication, elle déroule, avec une continuité qui nous paraît avoir son intérêt propre, le tableau des idées, des affections, des occupations dont se compose dès lors sa vie.

Comment s'est formée et développée l'amitié qui a soutenu cette longue correspondance, au travers de toutes les vicissitudes des événements, à l'honneur de M. Guizot et de ses amis tout à la fois, M. Guizot lui-même l'a raconté dans une lettre du 11 décembre 1859 à M. Foisset, lettre que nous ne reproduirons pas parce qu'elle a été imprimée ailleurs[1]. L'éminent prélat sous le patronage duquel nous avons placé notre publication a rappelé déjà un passage exquis de cette lettre; M. Guizot y parle du spectacle de bonheur conjugal que présentait le jeune ménage de M. et Mme Lenormant, comme d'une des premières causes de l'intérêt que ce jeune ménage avait éveillé en lui. Il rend hommage dans la même lettre aux rares qualités de M. Charles Lenormant; « à la féconde activité de son esprit, à l'abondance et à l'originalité de ses idées sur les arts, à la variété de ses connaissances, à son admiration vive, et l'on pourrait dire *dévouée*, pour tout ce qui était beau, à l'élévation et à la franchise de ses sentiments ».

Appelé par M. Guizot en qualité de chef de la division des Beaux-Arts au ministère de l'Intérieur, en 1830, au moment où celui-ci était chargé de ce ministère, M. Charles Lenormant suivit M. Guizot dans sa retraite. Nommé par lui deux ans plus tard conservateur du département des Imprimés, puis du Cabinet des médailles à la Bibliothèque royale, M. Lenormant fut enfin pendant neuf ans, de 1835 à 1844, suppléant de M. Guizot dans sa chaire d'histoire moderne à la Sorbonne. « Au milieu de savantes recherches, et d'une multitude de vues ingénieuses et souvent nouvelles, écrit M. Guizot, il a porté dans son enseignement ses fortes croyances chrétiennes et catholiques exprimées avec une courageuse fermeté. Je dis courageuse, car la liberté avait à cette époque de bruyants

1. Elle a été imprimée comme introduction de l'ouvrage posthume formé de la réunion de travaux divers de M. Charles Lenormant sous le titre de *Beaux-Arts et Voyages*. Paris, Lévy, 1861.

amis, qui déployaient pour elle beaucoup d'ambition et peu de respect. Ils le témoignèrent par des désordres contre lesquels il lutta avec une fermeté consciencieuse. »

Une circonstance particulière contribua beaucoup à resserrer encore les liens qui existaient entre M. Guizot et la famille de son ancien suppléant.

Le 22 février 1848, lorsque l'agitation populaire commençait à devenir inquiétante, sans faire pourtant présager un résultat inattendu de tous, c'est à M. et Mme Lenormant que M. Guizot confia ce qu'il avait de plus cher au monde, sa mère et ses enfants. C'est avec M. et Mme Lenormant, dans leur modeste logement de la Bibliothèque royale, que ceux-ci suivirent les péripéties de la journée du 23 février, marquées dans trois billets de M. Guizot à sa mère par lesquels nous commençons notre publication, et traversèrent les angoisses des journées qui suivirent, jusqu'au moment où ils purent rejoindre M. Guizot en Angleterre.

A dater de cette époque, Mme Lenormant prit personnellement, dans l'amitié que M. Guizot portait à son mari, une part qui devint peut-être la première, et qui survécut à la mort de M. Charles Lenormant. C'est à elle qu'ont été adressées le plus grand nombre des lettres que nous publions.

Le goût des amitiés féminines est un trait caractéristique de la nature morale de M. Guizot, de cette sensibilité si vive cachée en lui sous des apparences qui ont pu faire illusion. Jamais affection plus délicate ne s'est exprimée en termes plus touchants que ceux des lettres où il parle de la mort de la duchesse Victor de Broglie prématurément enlevée au culte qu'il lui avait voué. L'amitié qui s'est établie par la suite entre Mme Lenormant et lui était un de ces sentiments rares que le temps et l'habitude rajeunissent, au lieu d'éteindre. L'attrait mêlé de respect qui les fait naître croît à mesure que l'on se connaît mieux de part et d'autre, que les diversions et les motifs de contrainte

disparaissent avec les années. La mort même, en faisant tout alentour des vides de plus en plus nombreux, rend plus étroites encore celles de ces amitiés qu'elle épargne longtemps. Ce fut le cas pour l'amitié de M. Guizot et de Mme Lenormant.

Nous avons divisé notre publication en trois parties correspondant à des périodes de temps d'inégale durée.

La première se compose de lettres écrites d'Angleterre pendant les seize mois qui suivent la Révolution de Février. M. Guizot n'a pas encore renoncé alors à la vie publique. Il a un moment le désir de rentrer dans l'Assemblée législative à élire en 1849, et, en vue d'une candidature au suffrage universel dans le département du Calvados qu'il avait représenté sous un autre régime électoral, il écrit à M. et Mme Lenormant des lettres destinées à être communiquées à ses amis. Ces lettres sont les seuls documents où se reflète l'impression produite dans l'esprit de M. Guizot par la chute simultanée du parti dont il avait été si longtemps le chef incontesté, et du gouvernement à la fondation duquel il avait concouru. En attendant la fusion des deux branches de la maison royale, il est dès lors ce qu'il restera toute sa vie, un défenseur de la fusion entre les anciens partis de gouvernement. Il faut noter la bonne foi avec laquelle il reconnaît l'étroitesse du parti sur lequel il s'est jadis appuyé, tout en restant convaincu que la classe moyenne doit demeurer le noyau du nouveau parti conservateur à former.

Les hommes politiques conservateurs qui préparent les élections de 1849, le comité de la rue de Poitiers notamment, accueillent avec froideur l'idée de la candidature de M. Guizot. Celui-ci, avec une sérénité rare, accepte cette exclusion, et refuse de se prêter pour réagir contre elle à tout ce qui lui paraît au-dessous du grand rôle qu'il s'était tracé à lui-même. Il refuse même de venir en France, où rien ne lui interdit de rentrer, défendre en personne ses intérêts électoraux.

Désormais son sacrifice est fait, et quand il revient en France, après les élections, il ne songe plus qu'à se faire une vie nouvelle entièrement consacrée à l'étude et à la famille, sans renoncer à s'intéresser en observateur, patriote plutôt que curieux, aux événements qu'il voit s'accomplir autour de lui.

La seconde partie de la correspondance s'ouvre avec cette seconde phase, et se continue jusqu'à la mort de M. Charles Lenormant, en 1859.

La troisième ne se clôt que par des lettres écrites après la guerre de 1870, et un billet qui date de quelques jours seulement avant la mort de M. Guizot.

Dans ces deux dernières parties les idées générales, les questions religieuses, le mouvement intellectuel dont l'Institut est le centre, tiennent plus de place que la politique du moment. Mais à coup sûr ce n'est pas un exemple sans portée que celui de l'amitié qui se maintient entre M. Guizot et ses amis catholiques, non au prix du silence sur les questions qui divisent, mais à la faveur d'un large esprit de tolérance permettant, sans atteinte à l'affection mutuelle, l'exposé d'opinions différentes, conçues, il est vrai, dans l'aspiration vers un commun idéal. C'est ce qu'a admirablement montré Mgr de Cabrières; et il n'est pas d'un exemple moins salutaire à notre avis qu'un évêque catholique, dans lequel se perpétuent les grandes traditions de l'épiscopat français, ait pu et voulu, en tête d'une collection de lettres écrites par le plus illustre, avec Cuvier, de nos compatriotes protestants depuis du Plessis-Mornay et Sully, rendre au caractère et aux actes de leur auteur un hommage si digne de celui-ci.

CHARLES DE LOMÉNIE.

LES ANNÉES DE RETRAITE DE M. GUIZOT

LIVRE PREMIER

M. GUIZOT AU LENDEMAIN DE LA RÉVOLUTION DE FÉVRIER (1848-1849)

I

Trois billets de M. Guizot à sa mère le 23 février 1848.

Tout va bien ce matin. La nuit a été calme. La garde nationale a bien marché. Je vais très bien. Restez où vous êtes jusqu'à nouvel avis.

Mercredi matin.

Chère maman, le roi change son cabinet. J'ai été autorisé à le dire à la Chambre. Préparez-vous à retourner ce soir au ministère. Je tâcherai d'aller vous voir auparavant; mais, en tout cas, je vous ferai dire le moment.

Mercredi, 4 h. 1/2.

Chère maman, restez ce soir où vous êtes. Ne pensez pas à retourner avant demain soir. Nous verrons demain. Il n'y a pas eu moyen d'aller vous voir un moment. Soyez tranquille sur le fond des choses. Adieu, adieu.

Mercredi, 6 h. 1/2.

Une fois rejoint par les siens, et établi avec eux près de Londres, c'est aux amis qui les avaient abrités pendant les jours d'orage que M. Guizot exprime ses pensées et demande de concourir à ses nouveaux projets. La révolution qui l'a atteint l'a surpris; elle ne l'a nullement abattu, et la lettre suivante, déjà publiée en grande partie par Mme de Witt, mais introduction naturelle de celles qui la suivent, nous le montre tout occupé de ses travaux historiques à reprendre.

II

A M. Charles Lenormant.

Brompton, près de Londres, 24 mars 1848.

Mon cher ami, je ne vous remercie de rien. Mais je veux vous dire que votre lettre m'a touché non pas plus, mais autant que tout ce que vous avez fait, votre excellente femme et vous, pendant ces rudes jours. Je vous ai dû, pendant que j'étais séparé des miens, la meilleure part de mon imparfaite sécurité. Maintenant que je les ai autour de moi, et que je vais reprendre mes travaux, j'accepte sans hésiter la collaboration que vous m'offrez, et j'espère que, si utile pour moi, elle vous sera, à vous, un peu profitable. Voici mes projets. Je veux reprendre à la fois : 1° Mon

Histoire de la Révolution d'Angleterre. C'est à l'histoire de la République de Cromwell que j'en suis. Je l'écrirai ici (2 volumes) avec tous les matériaux possibles, imprimés et manuscrits, que tout le monde mettra à ma disposition. 2° Mon *Histoire de France racontée à mes enfants*. Je l'avais commencée au Val-Richer en 1839. J'en ai écrit trois chapitres. Je crois pouvoir écrire en six volumes une histoire de France solide au fond, intéressante dans la forme, lisible pour tout le monde et propre à devenir populaire. Je voudrais que vous m'envoyassiez une liste des histoires de France grandes et petites, précis élémentaires ou savants livres, écrites depuis Sismondi. J'ai perdu de vue cette littérature. J'ai besoin de la connaître. Je verrais quels sont ceux de ces livres que je puis trouver ici, et parmi ceux que je n'y trouverais pas, je vous prierais de m'envoyer ceux qui auraient quelque valeur. Je puis aller vite dans cet ouvrage, et je crois qu'il aurait ici même un grand débit. 3° Vous avez pressenti mon troisième projet. Je veux continuer mon *Histoire de la civilisation en France*. Beaucoup de matériaux importants me manqueront ici, surtout pour l'histoire philosophique et littéraire, dont les faits ne sont recueillis nulle part et doivent être cherchés partout. Votre collaboration peut seule atténuer suffisamment cet inconvénient. Vous battrez tout le pays, vous ferez lever tout le gibier. Vous me l'enverrez et je tâcherai de l'accommoder. Pour commencer, dressez, je vous prie, et envoyez-moi une liste des principaux livres et documents que vous regardez comme essentiels pour l'époque à laquelle je me suis arrêté (XIIe, XIIIe et XIVe siècles). Je verrai ce

que je puis m'en procurer ici, et je commencerai à remuer et ordonner mes idées. Dites-moi ce que vous avez fait et publié vous-même sur ce sujet à la suite de vos cours. Je ne suis plus au courant de rien.

Sur ce, je vous embrasse tous sans exception, et tout le monde ici sans exception vous embrasse. Et j'attendrai votre réponse avec l'impatience naturelle et la patience nécessaire à un exilé.

Adieu, mon cher ami.

La vénérable mère de M. Guizot s'étant éteinte, dans la petite maison louée par son fils à Brompton, peu de temps après s'y être réunie à lui, celui-ci, le 1er avril, annonce sa mort à Mme Lenormant dans une lettre touchante que nous ne reproduirons pas, car elle a été publiée complètement dans l'ouvrage de Mme de Witt, et en partie dans le petit volume récemment paru sous le titre de *La Mère d'un grand homme d'État*, *Madame Guizot*, par Vega. Quelques jours plus tard, le 6 avril, M. Guizot raconte à Mme Lenormant l'enterrement de sa mère au cimetière de Kensal-Green, « dans le terrain réservé aux dissidents, presbytériens ou autres », et l'adoucissement à sa douleur qu'il trouve à s'occuper de ses enfants, notamment des études de son fils, avec lequel « il lit Homère et Thucydide, Virgile et Tacite ». Dans les lettres suivantes, les observations sur la politique française et européenne commencent à reparaître, l'émotion causée par les nouvelles des événements du 15 mai et des journées de juin se marque, mais toujours sans un mot de récrimination ou d'amertume sur sa situation personnelle.

III

A M. Lenormant.

Brompton, 8 mai 1848.

Mon cher ami, les bonnes nouvelles que vous me donnez de Mme Lenormant m'ont charmé. Prescrivez-lui de se soigner. Sa vie est bien pleine. Il lui faut toute sa santé pour y suffire. Qu'elle se fasse un devoir de se bien porter. La joie de mes filles, en apprenant qu'elle était décidément bien, lui aurait fait plaisir à voir.

J'espère recevoir par un des prochains voyageurs mes notes et documents manuscrits sur l'histoire de la Révolution d'Angleterre. J'en ai grand besoin pour mon travail.

Je ne vous parle d'aucunes autres affaires que des miennes. On est fort tranquille ici, et avec raison, et fort décidé à ne point se mêler des affaires de la France. On ne croit pas à ce qui est, et on ne le craint pas beaucoup. Il n'y aurait que le bouleversement de la Belgique, ou une guerre tout à fait générale en Europe qui pût tirer ce pays-ci de sa passion de paix. Passion dans laquelle il est fort confirmé par la faiblesse, toujours croissante, du cabinet, qui se maintient parce que tout le monde le soutient, personne ne voulant le remplacer, mais qui, dans l'opinion même de ses amis, ne peut pas faire plus que de suffire au strict nécessaire du gouvernement. Pour de grands événements, il faudrait de grands efforts qu'on désire s'épargner, et des hommes qu'on n'a pas

ou qui n'en veulent pas. Lord Stanley a eu ces jours-ci beaucoup de succès. L'Irlande est dans une veine de grand ridicule et impuissance. Si la récolte est bonne, comme on l'espère, cette veine se prolongera. Si la récolte était mauvaise, il y aurait une explosion grave et vaine comme tant d'autres. En attendant, lord Clarendon réussit mieux qu'aucun de ses prédécesseurs, et les bons esprits de tous les partis continuent de s'évertuer à chercher la solution de ce problème que des siècles de bon gouvernement peuvent seuls résoudre, comme des siècles de mauvais gouvernement l'ont créé.

Adieu, mon cher ami. Mes plus tendres amitiés autour de vous. Remerciez, je vous prie, de ma part, M. Guigniaut de son obligeance. Et aussi M. Coste de l'hospitalité qu'il donne à mes oiseaux. Je crois et je tiens à son amitié.

IV

A Madame Lenormant.

Brompton, 21 mai 1848.

Chère Madame, vous avez donc été encore souffrante? Vous êtes l'une de mes constantes préoccupations. Je me reproche les peines que je vous donne au milieu d'une vie si agitée. Je me reproche presque la sécurité dont je jouis pendant que vous êtes tous si tourmentés. J'ai beau chercher, je ne puis rien pour vous aider ou vous soutenir dans vos épreuves. Soignez-vous du moins. Soignez-vous matériellement

en ne vous imposant que les fatigues indispensables, moralement en ne vous livrant pas à toute l'ardeur de vos sollicitudes. Je dis là des paroles bien vaines comme toutes les paroles qu'on ne peut pas suivre et accomplir soi-même. Mais j'ai besoin de vous les dire. Et j'ai besoin de croire qu'elles ne seront pas tout à fait vaines. Nous vous aimons tendrement. Soignez-vous pour ceux qui sont près de vous et qui peuvent vous soigner, et un peu aussi pour ceux qui sont loin et ne peuvent rien.

Je ne vous dis rien des choses mêmes. Quand la garde nationale ne sera-t-elle plus obligée d'être le gouvernement? Je suis un peu moins triste que je ne l'étais il y a trois semaines, mais toujours bien triste. La tempête dans les ténèbres, cela ne s'était vu que dans Milton.

Adieu, adieu. Mes filles vont bien. On fait ce qu'on peut pour leur rendre Londres agréable, mais, comme de raison, leur cœur est ailleurs. Du reste, nous n'allons dans aucune fête, aucune grande soirée. Quelques dîners, des promenades de campagne, ou pour voir les choses curieuses. Elles sont heureuses. Adieu. Mille tendresses à tous.

V

A Madame Lenormant.

Brompton, 10 juin 1848.

Chère Madame, merci de vos nouvelles, de vos renseignements sur mes amis. Je vis à Paris, quoique j'en parle bien peu. Absent ou présent, quelle

épreuve! Je la sens pour mes enfants, comme vous pour les vôtres. Pourtant j'espère qu'ils n'en souffriront pas assez longtemps pour en garder la cicatrice. Parlez de moi, je vous prie, à madame votre tante[1]. Lui était-il jamais entré dans l'esprit qu'elle reverrait de pareilles choses, aussi folles et bien plus bêtes? Je suis touché du souvenir fidèle du duc de Noailles. Le mien aussi lui est fidèle. Nous avons eu ensemble de bonnes conversations. Adieu, chère Madame. J'embrasse François spécialement. Il ne sait pas ce que c'est pour moi que d'écrire ou de prononcer son nom[2]. Que Dieu le garde de ressentir jamais pour son propre compte une telle peine! Guillaume me dit souvent que c'est une nature excellente. Adieu, bien tendrement pour vous et votre mari.

VI

A Madame Lenormant.

Samedi 1er juillet 1848.

Chère Madame, j'ai besoin de vous serrer la main, à vous et à votre mari. Dieu veuille que vous n'ayez plus à traverser de pareils abymes[3]! Ma pensée ne quitte pas Paris et vous dans Paris. Sachez qu'ici l'effet est très bon. La France avait besoin de prouver qu'elle vivait, c'est-à-dire que le mal n'y était pas seul vivant. La preuve est faite. Une société qui,

1. Mme Récamier.
2. En raison du souvenir de son fils aîné François Guizot, mort en février 1837, à l'âge de vingt et un ans.
3. Les journées de juin 1848.

après n'avoir rien su défendre, se défend pourtant ainsi elle-même, n'est pas morte et ne mourra pas. On se dit qu'il faudra toujours compter beaucoup avec elle. On commence à se dire qu'elle pourrait bien, après avoir jeté l'Europe dans l'abyme, lui montrer comment on en sort. Avons-nous vraiment fait un pas décisif hors de l'anarchie sociale? Ne sommes-nous plus en présence que de l'anarchie politique? C'est bien encore assez. Ce serait beaucoup pourtant de n'avoir plus affaire qu'à celle-là.

Adieu, chère Madame. Vous ne nous dites pas comment tous vous êtes. Nous avons bien besoin de le savoir. Il est impossible que tout ceci ne vous ait pas fait mal. Adieu, je vous embrasse tous. Tout va bien chez moi.

VII

A Madame Lenormant.

Brompton, 9 juillet 1848.

Chère Madame, vous reposez-vous un peu? Je voudrais bien en être sûr. Vous me dites que vous ne vous trouvez pas plus mal. Cela ne me suffit pas et ne suffit pas. Ne mesurez pas votre force sur votre courage. La mort de M. de Chateaubriand vous aura encore été une occasion de fatigue. J'espère qu'il n'a pas eu grand'peine à mourir. La privation sera grande pour madame votre tante. Les habitudes nées des affections sont encore un bonheur, même quand elles n'en apportent plus. Viendra-t-elle habiter avec vous? Donnez-nous des détails. J'ai bien du temps

pour penser à mes amis; quoique je travaille, et même avec plaisir.

Mes filles vous ont envoyé hier par M. Wright les prémices de leur premier travail. Merci d'y avoir pensé pour elles. Cela leur plaît fort. Et ce petit conte livonien me paraît agréable. Les romans sont une des meilleures gloires de la littérature anglaise. Et une gloire très abondante. On ne sait pas en France les titres du quart de ce qui s'en fabrique ici. Beaucoup de très jolis. Ce pays-ci est essentiellement moraliste. Il ne se lasse jamais des tableaux d'intérieur. De plus, les classes diverses (il est permis ici de dire cela) sont très curieuses les unes des autres. Les petits se complaisent à entendre parler des grands; les grands à entrer dans la vie des petits. Dickens est populaire en haut; M. Disraëli, populaire en bas. Il y a ici immensément d'oisifs, comme immensément de travailleurs. Et les oisifs lisent beaucoup, bien autre chose même que des romans. Savez-vous combien Murray a vendu d'exemplaires de l'ouvrage de M. Hallam sur le moyen âge? Treize mille en neuf éditions. Je souhaite au bailli livonien autant de succès.

Dix heures.

J'ai été interrompu par André et la *Maid*, qui viennent de me dire qu'un ou des voleurs sont entrés chez nous cette nuit, et a ou ont volé cinq couverts et d'autres petites choses. Je viens de faire un examen complet. Plusieurs tiroirs ont été ouverts. Mon nécessaire à écrin a été forcé. Il n'y avait que des

papiers qu'on a eu la courtoisie de me laisser. Il pouvait m'arriver pis. Le temps a manqué au voleur, ou l'adresse. Il n'a pas même pris tout ce qu'il avait d'argenterie sous la main. La perte n'est pas grande, mais l'ennui très grand. Je devrais avoir au moins cette sécurité-là.

Parlons d'autre chose. Je tiens à ce que vous sachiez un peu exactement ce qui s'est passé entre moi et Oxford. Un M. Taylor a fondé là, naguère, et assez richement, un collège et une chaire de langues et de littératures étrangères; ce sont les chefs de l'Université qui doivent élire. Les principaux m'ont fait offrir de me nommer. Comme de raison, j'ai refusé, très poliment et en me servant d'un motif qui ne pouvait nullement les blesser. J'ai dit que je ne pouvais et ne voulais rien faire qui eût seulement l'air de m'établir hors de mon pays. Le fait a transpiré, le fait de l'offre avant le fait du refus. Les prétendants ont pris de l'humeur. De là quelques articles de journaux réclamant au nom de l'honneur national contre cet appel à l'étranger. Je n'y ai fait nulle attention. Je suis allé à Oxford (où je n'étais jamais allé), à l'occasion d'une grande solennité universitaire qui réunit, tous les trois ans, tous les docteurs, maîtres ès arts, étudiants et un grand public; discours, concert, collation de grades, trois mille personnes dans une très belle *hall*. Et là, j'ai été reçu avec des *hourras* et des *cheers* plus prolongés, plus *enthusiastic* (c'est le mot consacré) que n'en a obtenu le nom de la reine elle-même. Voilà toute l'histoire, qui m'a fait plaisir. Je suis bien aise qu'on la dise un peu exactement à Paris, où probablement on men-

tira beaucoup à ce sujet, si on en parle entre deux émeutes.

Quel spectacle nous donnons au monde! Tant de grandes choses pour ne faire que souffrir! Tant de belles et bonnes qualités pour ne pas réussir dans ce que tout le monde veut! Pour mon compte, je comprends parfaitement ce qui se passe en France; mais il n'y a pas moyen de le faire comprendre.

VIII

A Madame Lenormant.

Lowertoft, 25 août 1848.

Chère Madame, voici bien des lettres. Je tiens à ce que celle pour M. d'Haussonville lui arrive le plus tôt et le plus sûrement possible. S'il n'était pas à Paris, veuillez faire demander chez lui qu'on la lui fasse parvenir promptement.

Je ne vous remercie pas de votre sollicitude pour mes pauvres affaires. Je puis attendre encore, et en attendant, je me prépare des moyens d'attendre davantage. Nous vivons très simplement, plus chèrement sans doute que nous ne vivrions au Val-Richer. Mais près de Londres, quand on mange du bœuf, du mouton et du poisson, et qu'on n'a de devoirs envers personne, le fond de cette vie commune n'est pas si cher qu'on le croit. Entre nous, c'est la dépense, vue de près, qui m'a fait renoncer au voyage d'Écosse. L'accident de Pauline nous eût retardés de quelques jours, mais point empêchés. Elle va parfaitement.

Les bains de mer lui réussiront aussi bien ici qu'à Trouville.

Je suis touché et charmé de ce que vous m'avez mandé de M. de Montalembert. Il est du petit nombre des hommes dont l'opinion m'importe et m'importera toujours, de loin comme de près, dans toutes les situations. J'ai plus d'une fois regretté de n'être pas complètement connu et compris de lui. Cela me choquait comme une absurdité. Je saurais gré à la révolution de Février d'avoir fait cesser celle-là.

Adieu, chère, chère Madame. Donnez-moi de bonnes nouvelles de votre santé. Je suis décidé à espérer que Saint-Éloi[1] la rétablira tout à fait. Ne trompez pas mon espérance. Je n'en prendrais pas mon parti aussi aisément que de tant d'autres. Je vous embrasse tous de tout mon cœur.

Je m'aperçois que je n'ai pas répondu à votre principale question. Je ne veux faire et je prie mes amis de ne faire aucune démarche en mon nom pour mon traitement ou ma pension comme professeur d'histoire. C'est là une de ces indignités honteuses dont je serais honteux de demander et de recevoir un redressement, qu'on regarderait comme un acte de complaisance. Quant à mon traitement de l'Institut, je ne veux pas non plus le redemander ni qu'on le redemande pour moi spécialement. Mais je ne suis pas seul dans ce cas; et si on redressait d'une manière générale, sur quelque observation de quelques membres de l'Institut lui-même, cette autre indi-

1. Maison de campagne de M. et Mme Lenormant dans l'Eure.

gnité qui n'est guère moins honteuse que l'autre, j'en serais bien aise. A tout prendre, il y a de basses injures dont il ne faut jamais se plaindre. Je ne me soucie pas qu'on croie les avoir réparées. Adieu encore de tout mon cœur.

IX

A M. Lenormant.

Brompton, dimanche 5 novembre 1848.

Mon cher ami, je n'ai eu votre lettre de vendredi 3 qu'hier soir, en revenant de Claremont, où j'étais allé de bonne heure. Celle-ci ne peut partir que demain.

Voici ce que je ferais volontiers. Je réimprimerais une nouvelle édition des deux premiers volumes de mon *Histoire de la Révolution d'Angleterre*, en y joignant une nouvelle préface qui serait un tableau général de la Révolution d'Angleterre, dans tout son cours de 1625 à 1688, c'est-à-dire depuis l'avènement de Charles Ier jusqu'à celui de Guillaume III. Tableau que je voudrais rendre assez complet et assez précis pour que, sans rapprochements ni comparaisons explicites, par le seul éclat des faits, il en sortît quelques vives lumières sur notre Révolution, à nous, et sur notre situation actuelle. Je n'ai, de ma vie, prostitué l'histoire au service de la politique. Mais quand l'histoire parle, il est bon que la politique écoute. Je prendrais plaisir à résumer toute l'histoire d'Angleterre, de telle sorte que son langage fût clair et frappant.

Les deux volumes que l'on réimprimerait avec

l'addition de cette préface contiennent le règne de Charles Ier (1625-1649). Je m'occupe des deux volumes suivants qui contiendront l'histoire de la République et de Cromwell (1649-1660), jusqu'à la Restauration de Charles II. Je me propose d'écrire aussi l'histoire de la Restauration jusqu'à la Révolution de 1688. Cette dernière partie formerait de 2 à 4 volumes, je ne sais pas encore. L'ouvrage entier serait le développement et la démonstration historique de la préface nouvelle que j'ajouterais, en ce moment, aux deux premiers volumes.

Je ne vous remercie pas de la peine que vous prendrez à tout ceci, mon cher ami. Vous savez que je ne vous remercie plus de rien. Mes plus tendres respects à Mme Lenormant. Tout va bien chez moi.

X

A Madame Lenormant.

Brompton, 27 novembre 1848.

Chère Madame, c'est à vous que j'écris, parce que, de vous deux qui n'êtes qu'un, c'est vous qui restez le plus constamment à la maison. Vous savez déjà que j'ai conclu avec Masson, aux conditions indiquées par M. Lenormant, sauf que j'ai pris plus de temps pour mes deux nouveaux volumes, dix-huit mois au lieu de six. C'était indispensable. Je vais me mettre sur-le-champ à ma préface. Soyez tranquille, Ketteringham n'y nuira pas. Vous avez, pour tout ce qui me touche, une sollicitude charmante. Je ne

vous dis pas et je ne pourrais pas vous dire tout ce que chaque nouvelle marque de votre amitié si active, si clairvoyante, si dévouée, ajoute à mon amitié. Tous les deux, pensez de moi, pour vous, ce que vous trouverez en vous, pour moi.

Je suis complètement de votre avis. Pas plus pressé que détaché quant à la vie publique. Je ne veux pas y rentrer; je veux qu'on m'y rappelle. Je n'y puis être utile que si l'on m'y sent nécessaire, autant qu'un homme peut être nécessaire. En attendant, mon désir et mon projet, lorsque je rentrerai en France, est de faire à Paris, dans ma petite maison, une très courte apparition, puis d'aller m'établir au Val-Richer pour y travailler tranquillement à l'*Histoire de la République d'Angleterre*, à l'*Histoire de la civilisation en France*, etc., etc.

Vous verrez peut-être, d'ici à peu de temps, que j'ai raison de mettre des etc., etc., à mes travaux, car ils sont de toutes sortes. J'envoie à Paris un manuscrit[1] que je veux faire lire d'abord par le duc de Broglie et Vitet, et qu'ensuite M. Génie est chargé de vous porter. Je vous prie de le lire et aussi d'en faire lire quelques passages, ceux que vous choisirez, au duc de Noailles. Je suis bien aise de lui donner cette marque de confiance. Plus je l'ai vu, plus j'ai senti pour lui de solide estime. Veuillez lui remettre la lettre ci-jointe. Je lui parle de son livre[2] que je viens d'achever avec un vrai plaisir, différant souvent, approuvant bien plus souvent, et recevant à la

1. Le manuscrit de l'ouvrage intitulé : *De la démocratie en France*, qui parut en février 1849.

2. Sur Mme de Maintenon.

fois deux impressions, l'une, que la France de ce temps-là et la France actuelle sont prodigieusement loin l'une de l'autre; l'autre, qu'il leur est bon et nécessaire à toutes deux de se rapprocher.

Adieu, chère Madame. Je laisse à mes enfants et à M. Lemoinne, qui vous porte ceci, les détails de l'intérieur qui va bien. Le King's College et Guillaume s'arrangent à merveille. Adieu donc. Mille bien tendres amitiés et à tous vos enfants.

XI

A M. Lenormant.

Brompton, 17 décembre 1848.

Je vous remercie de votre longue et bonne lettre du 11. Je réponds aujourd'hui, en quelques mots, à celles de vos observations auxquelles je fais droit, presque tout ce qui se rapporte spécialement à mon manuscrit. Je répondrai un de ces jours aux questions génerales que vous touchez, et sur lesquelles j'ai beaucoup à vous dire.

Vous avez pleinement raison sur les trois premiers chapitres. Pas assez courts, quelque affectation, et un peu trop moralisants. Je les ai réunis et resserrés en un seul où se trouve maintenant, je crois, bien exprimée dès le début, mon idée fondamentale : *Le chaos vient de notre idolâtrie démocratique.*

Vous avez raison en désirant que je dise quelque chose de la centralisation. Je crois avec vous, pas tant que vous peut-être, mais beaucoup pourtant, qu'il y a là à défaire. Il y a surtout du nouveau à

faire. Je le pense, et il est bon de le dire. Je l'ai ajouté à sa place naturelle, en parlant des conditions politiques de la paix sociale en France.

Quant à des détails sur la mise en pratique des principes inspirateurs, comme vous dites, je ne crois pas que ce soit le lieu, ni que le moment soit venu. Toute promesse éloignée de l'exécution est légère. J'aime mieux le vague des principes que celui des promesses. Je dirai un jour, si j'y suis appelé, ce qu'il y a à faire, selon moi, pour que l'esprit de famille, l'esprit politique, l'esprit religieux, se relèvent et grandissent. Aujourd'hui, je me suis contenté d'ajouter à ce que vous avez lu pourquoi je n'en disais pas davantage.

Je crois que c'est là tout, sauf votre vue générale de la situation, de la situation générale et de la mienne propre. Sur ceci je reviendrai. Je vais à Westminster entendre un beau morceau de Hændel. Adieu, mon cher ami. Je vous aime beaucoup. Et j'aime votre amitié pour moi, aussi franche que dévouée. Je vous embrasse tous.

XII.

A M. Lenormant.

Ketteringham-Park, jeudi 23 décembre 1848.

Mon cher ami, voici des lettres que je vous prie de faire parvenir sûrement à leur destination. J'écris à Vitet et à Ségur pour le duc de Noailles; à Biot pour vous. Je crois que je dis à chacun ce qui convient

pour les décider. J'ai grande envie de votre succès au Collège de France, pour vous et pour l'archéologie.

Je passe en hâte de vous à moi, car l'heure de la poste me presse. En attendant la lettre que m'annonce de vous Mme Lenormant sur les élections, je vous dis tout de suite que, sauf de nouveaux incidents et de nouveaux avis, il me conviendra tout à fait d'être porté dans le Calvados aux élections futures, et d'être porté par les conservateurs de concert avec les légitimistes. Je suis convaincu que c'est ainsi que les élections doivent se faire, car c'est ainsi seulement qu'elles peuvent se bien faire. J'ai écrit, dans ce sens, il y a déjà quelque temps, à deux amis sûrs dans mon arrondissement de Lisieux, et ils s'occupent de réunir les suffrages sous ce drapeau. Ils comptent sur le succès, malgré les petites prétentions et les petites faiblesses qui tiennent tant de place en ce monde. Ce qu'il faut, c'est que la chose soit convenue au centre du département, entre les cinq ou six hommes qui dirigeront l'ensemble, car je crois qu'on votera avec ensemble. M. Thomine et M. de Fontette sont certainement deux des principaux entre ces hommes-là. Traitez donc l'affaire avec eux et tenez-moi au courant, pour que, du côté de mes amis, on agisse dans la même voie. J'aime infiniment mieux ne pas être obligé d'aller moi-même dans le département, surtout si les élections se font avant le mois d'avril. Plus j'y pense et plus je me persuade qu'il me convient de ne revenir que vers le milieu de mars. Mme Lenormant a tout à fait raison. En aucun cas je ne reviendrai en février. *Avant* ou *après*. *Avant*

me dérangerait fort. Je travaille à mon Introduction. Je désire la finir ici.

Adieu, on m'avertit que le facteur part. J'aurais à vous parler de mille autres choses. Je les ajourne encore. Mes plus tendres amitiés à votre femme et à vos enfants. Je regrette de ne pas passer le jour de l'an avec vous.

Je ne retarderai pas d'un jour la publication de ma *Démocratie*. J'attends la seconde épreuve demain ou après-demain, et je la renverrai le jour suivant, avec mes corrections définitives et le bon à tirer. Adieu donc. Tout à vous.

XIII

A M. Lenormant.

Brompton, 11 janvier 1849.

Mon cher ami, je reprends votre lettre du 11 décembre. Je ne me tiens pas quitte envers vous pour quelques paragraphes changés ou ajoutés dans ma brochure. Vous m'avez parlé de bien plus et j'ai bien plus à vous dire.

Vous voyez se former un nouveau et grand parti conservateur. Dieu vous entende! Je m'en réjouirai plus que personne, car j'ai, plus que personne, porté le poids et la peine des défauts de l'ancien. Trop étroit de base, trop petit de taille, trop froid et trop faible de cœur, voulant sincèrement l'ordre dans la liberté et n'acceptant ni les principes de l'ordre ni les conséquences de la liberté. Plein de petites jalousies

et de petites craintes. Étranger aux grands désirs et aux grandes espérances, les repoussant même comme un trouble ou un péril pour son repos. J'en dirais trop, si je disais tout, et cela ne me convient pas, même avec vous. C'est un des vices de notre temps que chacun se plaît à rechercher et à étaler les torts de ses compagnons. Je suis si las de cette manie de critique et de dénigrement universel, que mon penchant serait de ne parler des fautes de personne, excepté des miennes.

Mais, tout ce qui a manqué au parti conservateur une fois reconnu, n'oubliez jamais ces trois choses-ci.

Le besoin dominant de notre pays, la condition première de tout gouvernement régulier et durable, c'est la sécurité des droits acquis, des intérêts fondés depuis 1789. C'est au nom de cette sécurité, et pour l'établir, que l'esprit conservateur s'est relevé en France, malgré tant d'idées et de passions contraires. Quand elle manque, ou quand on se figure qu'elle peut manquer, la France devient stupide et folle. Or, les classes moyennes sont celles qui donnent ou retirent du pays tout entier cette sécurité, suivant qu'elles l'ont ou ne l'ont pas elles-mêmes. A ce titre seul, elles sont, chez nous, le fond obligé du parti conservateur.

Voici un autre titre qui n'est pas moindre. C'est le sentiment général des classes moyennes, c'était l'idée dominante dans le parti conservateur que ce qui importe surtout au pays, ce qu'il faut demander avant tout au gouvernement, c'est du bon sens et de l'honnêteté. Le parti conservateur se trompe souvent sur ce qui est sensé et honnête; mais il en a réelle-

ment le goût et la volonté. Les autres partis ont des instincts, des désirs plus grands, mais moins réglés. Ils sont disposés à courir et à faire courir au pays des aventures, péril toujours grave pour l'honnêteté et le bon sens. Les classes moyennes, chez nous, ne veulent pas d'aventures. Par là encore, elles sont le fond du parti conservateur et l'armée naturelle du gouvernement, dont le bon sens est, après tout, la première loi.

Enfin, le parti conservateur est le seul chez qui se soit rencontrée ou formée (je dirais pourquoi si j'avais le temps) la qualité essentielle, indispensable d'un parti de gouvernement. Ce n'est pas la queue qui y domine, c'est la tête. La tête a été souvent obligée de faire au corps des sacrifices, de mauvais sacrifices; mais, en définitive, et à tout prendre, c'est la disposition du parti de résister à tout ce qui est excessif, extrême, à tout ce qui est queue, dans ses propres rangs comme en dehors, et de soutenir ses chefs. Dans les autres partis, d'en haut ou d'en bas également, l'esprit de vanité personnelle, d'indiscipline, de bruit, d'appel aux influences du dehors, salons ou rues, la queue enfin, pour l'appeler par son nom, a beaucoup plus d'empire; le gros du parti et ses chefs lui résistent beaucoup moins.

Ce sont là les dispositions qui font, de l'ancien parti conservateur et des classes dont il était le représentant, l'élément essentiel, le noyau de tout parti conservateur en France, et l'appui de tout gouvernement régulier. Certainement, l'ancien parti conservateur n'a pas suffi, et suffirait encore moins aujourd'hui; certainement, il faut en former un nou-

veau plus étendu, plus élevé, plus actif, plus hardi, plus sympathique. Certainement, ce n'est pas avec et par les classes moyennes que la France peut être gouvernée; certainement, il faut à son gouvernement un camp plus large; un levier placé et des instruments pris plus haut. Mais il ne faut pas qu'en s'élevant le gouvernement se détache du sol. Il ne faut pas qu'en s'étendant le parti conservateur se dénature. Pour l'un et pour l'autre, les classes moyennes sont le fond auquel il faut tenir, dont on ne saurait se passer. Elles ont des défauts qui sont de circonstance et qui passeront; elles en ont qui sont de nature, et qui demeureront toujours. Il faut lutter, lutter constamment contre les uns et les autres; mais lutter comme on lutte, dans un bon ménage, contre les défauts de sa femme et de ses enfants dont on ne se séparera jamais. Nous avons eu, depuis 1789, trois vrais gouvernements, l'Empire, la Restauration et la Monarchie de 1830 ; parmi les causes de leur chute, celle-ci est au premier rang : ils ne se sont pas suffisamment maintenus en bonne intelligence et en union avec les classes moyennes. Je vis ici dans le pays le plus aristocratique du monde : tenez pour certain qu'ici comme ailleurs les classes moyennes sont le fond du parti conservateur et le point d'appui du gouvernement.

Il faut que je sois bien convaincu pour penser et dire aujourd'hui tout cela, mon cher ami, car je le dis après la plus énorme faute que les classes moyennes et leur parti aient pu commettre, après la plus éclatante démonstration de leur insuffisance. Mais il y a deux choses dont on ne saurait se garder avec trop de

soin : l'humeur et l'impression du moment. Rien n'entraîne plus loin de la réalité des choses. Croyez-moi : travaillons à former le nouveau parti conservateur dont vous me parlez, et à placer le gouvernement de notre pays sur une base plus large, et dans une région plus haute ; mais ne répudions pas ce que nous voulons transformer ; ne coupons pas les racines de l'arbre pour le faire grandir.

Quant à ce qui me touche personnellement, vous avez parfaitement raison. Je suis en pleine liberté. J'ai acquitté ma dette envers tout l'ancien monde, partis et personnes. Je n'ai à prendre conseil que des intérêts de mon pays et de ma propre considération. C'est ce que je ferai, ce que j'ai déjà commencé à faire dans ce que je viens d'écrire. Certainement je n'ai à faire et je ne ferai aucune apologie. Je n'ai pas, Dieu m'en garde, la prétention de ne m'être jamais trompé et de n'avoir jamais fait de fautes. J'en sais plus que personne sur mes erreurs et sur mes fautes. Mais les idées et les sentiments qui me gouverneront dans l'avenir sont au fond les mêmes qui m'ont gouverné dans le passé, les mêmes que je me suis constamment appliqué à faire prévaloir. Je me suis résigné aux obstacles que je ne pouvais surmonter. J'ai accepté, sans la méconnaître, l'imperfection des résultats. Mais je suis sûr que j'ai marché dans la bonne voie et que j'y ai fait faire à mon pays quelques pas. Savez-vous pourquoi j'ai succombé en février dernier? Parce que j'ai eu trop de confiance dans la bonne cause et le bon sens, parce que j'ai trop cru à l'efficacité, passée et future, de la bonne politique, parce que je n'ai pas tenu assez de compte, ni

assez prévu la puissance de la bêtise, de la folie ou de la perversité des acteurs et des spectateurs. Je tâcherai d'être moins optimiste, sans renoncer à rien.

Je finis, quoique j'aie à peine commencé. Plus je renferme en moi-même ce que j'ai dans l'âme sur tout cela, plus j'ai de peine à m'arrêter quand je commence à en parler. Un mot seulement sur les élections du Calvados. Où en êtes-vous de vos conversations à ce sujet avec M. de Fontette, M. Thomine, le duc de Noailles, M. de Montalembert, etc., etc.? Je crois avoir déjà dit à Mme Lenormant qu'il y aurait là pas mal d'intrigues contre moi, soit des ennemis avoués, soit des amis traîtres. J'ai besoin de savoir ce que feront les légitimistes dans ce département, et si le concert s'établira entre eux et les conservateurs. Vous devez avoir causé de ce qui me concerne là avec M. Herbet. Il n'y a point d'homme qui mérite et qui m'inspire plus de confiance. Il connaît bien le pays et il y est bien placé.

Adieu, mon cher ami. Tout va bien autour de moi. Mille amitiés.

J'espère que le duc de Noailles aura été élu hier, et que vous le serez dimanche [1].

1. Il s'agit de l'élection du duc de Noailles à l'Académie française, et de la présentation de M. Charles Lenorment comme professeur d'archéologie égyptienne au Collège de France.

XIV

A Madame Lenormant.

Brighton, vendredi 9 février 1849.

Chère Madame, je réponds sur-le-champ à votre lettre du mardi 6. Je ne comprends pas ce que vous me dites de M. de Nollent. Je n'ai jamais eu avec lui aucun rapport, ni direct ni indirect. Je ne lui ai jamais rien fait dire ni rien demander. Je ne savais pas qu'il eût d'abord repoussé, puis accepté ma candidature. M. Thomine et M. de Fontette sont, parmi les légitimistes, absolument les deux seules personnes de qui j'aie entendu parler, et avec qui j'aie communiqué à propos des élections. Et je n'entends communiquer, à ce sujet, avec aucune autre. Tout ce qu'on a pu dire, et tout ce qu'on pourra dire de toute autre part, n'est et ne sera que commérage.

Je ne vois qu'un prétexte à celui dont vous me parlez. Quand ma brochure a paru, j'ai donné ordre qu'on l'envoyât à tous les journaux de Lisieux et de Caen. M. de Nollent est directeur du journal légitimiste de Caen. Il a pu la recevoir à ce titre. Voilà, en cherchant bien, le seul rapport, pas du tout personnel ni électoral, que je puisse me découvrir avec lui.

Je n'ai jamais vu M. Thomine. Mais je sais ce qu'il est, et, après ce que vous m'avez dit de sa part, il ne me serait pas venu en pensée de n'avoir pas pleine confiance dans ses paroles, et de leur chercher ailleurs des garanties. Plus j'ai appris à me défier du commun

des hommes, plus je prends plaisir à me confier dans les caractères droits et élevés.

Pour M. de Fontette, je le connais mieux, quoique nous ayons bien peu communiqué l'un avec l'autre, pendant qu'il était à la Chambre. J'ai entendu tout ce qu'il y a dit. J'ai lu tout ce qu'il a écrit en dehors. Je suis heureux qu'il s'occupe de mes affaires et vivement touché de l'intérêt qu'il y prend. Je voudrais bien qu'il sortît un jour de là, entre lui et moi, quelque chose de plus qu'un rapprochement électoral.

Je vous écris à la hâte de Brighton, où je suis venu passer trente-six heures. Je reprendrai un de ces jours plus au long toutes nos affaires. Mes nouvelles des conservateurs de Lisieux et de Pont-l'Évêque sont bonnes. C'est à Paris, parmi les meneurs, non pas de l'ancien parti conservateur, mais des prétendants à sa succession, qu'il y aura contre moi un travail caché, honteux, mais réel. Question de jalousie personnelle couvrant une question de politique générale. On ne supprimera pas ce travail-là, car on ne supprimera ni les petites passions ni les dissidences réelles qui en sont la source. Mais je crois qu'on peut le déjouer et le surmonter. Nous allons faire une première épreuve; nous verrons si les départements veulent et peuvent réellement secouer le joug des comités et des journaux de Paris.

Adieu, chère Madame. Je vous embrasse tous de tout mon cœur. Je retourne demain à Brompton.

XV

A M. Lenormant.

Brompton, 19 février 1849.

Mon cher ami, vous savez le travail qui se prépare, ou qui se fait déjà, dans le Comité central de Paris, contre mon élection. J'ai recommandé qu'on vous mît bien au courant. Tout ce qui m'arrive me confirme mes premiers renseignements. Je ne m'étonne pas de ce travail. Je n'attendais pas mieux de ceux qui le font. Je me suis imposé jusqu'ici, sur tout ce qui s'est passé, un silence absolu. J'ai laissé débiter et circuler sur mon compte je ne sais combien d'absurdités et de mensonges. Je n'ai contesté les mérites de personne. Je n'ai fait la part de personne dans le désastre. Je n'ai voulu entraver ni affaiblir aucun des partis ni aucun des hommes qui peuvent servir le pays. Aujourd'hui, pour moi-même, je ne demande rien à personne. Rien à mes anciens amis; rien, à plus forte raison, à mes anciens adversaires. Je ne recherche point la réparation qui m'est due. J'ai bien le droit d'attendre, lorsqu'elle vient spontanément à moi, qu'on ne se mette pas en travers pour empêcher qu'elle ne m'arrive. C'est pourtant là ce qu'on fait. Je verrai jusqu'à quel point il me convient de me laisser faire. En attendant, j'écris à ceux de mes amis sur qui je puis compter, et qui ont action sur ou dans le comité : « Si le comité ne croit pas devoir appuyer ouvertement mon élection, comme il lui plaira; mais veillez, je vous prie, à ce qu'il ne fasse rien qui

puisse y nuire dans les lieux où elle est naturellement proposée et poursuivie. Et s'il est consulté par les comités locaux, faites en sorte qu'il réponde en bons termes, et de façon à ne point venir en aide à l'intrigue et à la pusillanimité. » Donnez, je vous prie, le même avertissement à vos amis dans le comité. Ils n'empêcheront probablement pas le travail sous terre. Mais ils le forceront à n'agir que sous terre. C'est quelque chose.

Quant à l'époque de mon retour, plus j'y pense, plus je me décide à l'ajourner jusqu'à ce que les élections soient faites. Si le mouvement de retour vers l'ordre et la bonne politique est fort, je serai nommé de loin comme de près. Si ce mouvement n'est pas assez fort pour me faire nommer de loin, je serai obligé, pour y suppléer, de prendre moi-même une peine, de faire ou de dire des choses qui altéreront la position que je veux garder. Mon élection, non seulement pour mon plaisir de dignité personnelle, mais pour l'usage que j'en veux faire, ne doit pas être aujourd'hui un combat rude et livré par moi-même. Elle ne me donnerait pas à ce prix la force dont j'aurai besoin après. *Après*, c'est là ce qui me préoccupe. Ce qu'il y a à faire *après* est grand, grand et utile, mais aussi difficile que grand et utile. Rien n'est plus difficile que d'amener les partis à planter plus haut leur drapeau et à ouvrir plus libéralement leurs rangs. Il faut, pour une telle œuvre, beaucoup d'autorité. Et comme je suis décidé à n'entreprendre que cette œuvre-là, je ne dois l'entreprendre qu'avec l'autorité qu'elle exige. Vous me passerez, entre nous, des expressions que je n'em-

ploierais pas, à cause de leur air d'orgueil, si ce n'étaient pas les seules qui rendent bien ma situation et ma pensée : il a fallu un grand flot pour m'emporter, il faut que ce soit un grand flot qui me relève; si j'étais obligé de remonter moi-même et avec effort, je ne remonterais pas assez haut.

Certainement, si j'étais sur les lieux avant les élections, je ferais tomber, par ma présence, bien des petites prétentions, bien des petites intrigues; j'intimiderais mes adversaires; je rallierais et j'animerais mes amis. Mais, en regard de ces avantages, mettez tout ce que je perdrais et tout ce que je risquerais à quitter aujourd'hui ma retraite. Tant que je suis ici, ma situation est simple et haute, et je puis la maintenir telle. Je puis me tenir en dehors de toutes les complications, de toutes les petitesses, en dehors de toutes les questions dont la solution n'est pas encore mûre, et sur lesquelles on ne peut encore que bavarder et s'embarrasser en bavardant. En sortant d'ici pour rentrer à Paris ou à Lisieux, je rentre dans la foule, et dans le labyrinthe où se remue la foule. Ma situation se complique nécessairement et se rapetisse probablement. Je retombe sous le poids de toutes les petites nécessités, de toutes les petites responsabilités de tous les moments; et je n'ai pas encore, pour porter ou pour secouer ce fardeau, les grands et vrais moyens, les seuls moyens efficaces, la tribune, l'action politique. Il se peut que je sois encore appelé à monter sur la scène : aujourd'hui, avant les élections, je ne rentrerais que dans la coulisse. Je n'y ai nul goût; et je crois que je n'y aurais nul profit.

Soyez-en sûr, mon cher ami, toutes les grandes raisons sont pour que j'attende tranquillement ici mon élection, si les efforts de mes amis doivent l'emporter sur le travail de mes ennemis. Quand on a un grand but, il faut se décider par les grandes raisons. Les petites en éloignent au lieu d'y conduire.

Sur ce, je vous quitte. J'ai voulu vous dire, à ce sujet, tout ce que je pense. J'ai la confiance que vous serez de mon avis. Faites en sorte que tous ceux qui se mêlent de cette affaire en soient aussi. Ils y mettront d'autant plus de zèle qu'ils seront plus convaincus que j'ai raison de ne pas aller m'en mêler moi-même. Je désire bien que vous veniez passer quelques jours ici, sans trop tarder, dans la première quinzaine de mars. J'ai besoin de causer à fond avec vous, et votre course sera parfaitement naturelle.

Adieu, mille amitiés.

XVI

A Madame Lenormant.

Brompton, 27 mars 1849.

Chère Madame, vous êtes certainement la meilleure amie qu'il y ait au monde. Si vous êtes une aussi bonne femme, M. Lenormant est bien heureux. Je crois qu'il l'est. J'aurais cent choses à vous dire; mais je suis si enrhumé et si pressé ce matin que je ne vous en dirai que deux :

1° Le résultat du Comité central me convient. Et ce qui me convient infiniment, c'est que M. de Mon-

talembert y ait pris la part qu'il y a prise. M. Piscatory m'a donné, à ce sujet, des détails dont je suis vraiment touché. Je tiens plus que je ne puis dire à l'entente cordiale avec M. de Montalembert, d'abord pour ma propre satisfaction, puis pour le succès de la bonne cause. Et j'espère que, quand nous nous verrons un peu souvent et de près, l'entente cordiale deviendra mieux que cela. Cela m'est arrivé une fois dans ma vie avec un homme qui est aujourd'hui pour moi un intime ami, avec lord Aberdeen. Je serais bien heureux d'avoir deux fois le même bonheur. Je vous remercie de m'avoir envoyé les deux billets de M. de Montalembert. Il y en a un (du 24), au sujet duquel je vous écrirai à mon aise. Je proteste seulement tout de suite, et très fort, contre le mot *dédain* appliqué, comme de moi, aux efforts du parti catholique. Si M. de Montalembert avait dit *dépit*, je ne réclamerais peut-être pas. Mais *dédain* est parfaitement faux.

2° Mon second point, c'est que Guillaume ne part pas à présent. J'avais écrit à M. Andral pour lui demander où en était le choléra. Il me répond positivement que, selon lui, il y aurait *témérité* à renvoyer en ce moment mon fils à Paris sans une nécessité absolue. Je n'hésite pas et j'attends, au vif déplaisir de Guillaume, qui prend d'ailleurs son déplaisir avec une parfaite douceur. Puisque je ne le renvoie pas à présent, je le garderai probablement jusqu'à ce que nous partions tous, c'est-à-dire jusque vers le 20 mai. Je ne réponds donc pas à votre si bonne insistance pour l'avoir chez vous. C'était uniquement dans l'intérêt de son assiduité au travail, point par discrétion

envers vous, que je l'envoyais chez M. Rousset. Et je le connais assez pour être sûr que j'avais raison. Mais la question n'existe pas aujourd'hui.

Adieu, chère Madame, en attendant une longue lettre. Je travaille. J'espère avoir fini dans huit jours ce que je veux faire. Je vous l'enverrai sur-le-champ. Aurez-vous pensé à écrire ou à faire écrire à Lisieux quelques mots sur ce qui s'est passé dans le Comité central. Ne soyez donc plus enrhumée. Je m'étais très bien aperçu qu'il y avait un long intervalle entre vos lettres. Mille tendresses à tout le ménage.

XVII

A Madame Lenormant.

Brompton, 3 avril 1849.

Chère Madame, voici une copie du court écrit que j'envoie à M. Génie, pour qu'il s'entende avec M. Masson, quant à la publication. C'est ce qui me convient à moi et à la situation que je veux avoir. J'espère que cela conviendra aussi à mes amis. Vous pouvez, si vous le croyez utile, le faire lire d'avance au duc de Noailles, à M. de Montalembert et à M. Thomine. Peut-être vaut-il mieux qu'ils ne le lisent qu'imprimé. Je vous en laisse juges.

Je désire que, le lendemain même de la publication, l'écrit soit inséré en entier, ou presque en entier, dans les journaux amis, les *Débats*, l'*Assemblée nationale*, l'*Univers*, etc. Puis, on en fera une petite édition à bon marché, qu'on répandra largement dans le

Calvados et le Gard. Je charge M. Génie de tous ces soins matériels. Faites-lui demander, à lui ou à M. Masson, tous les exemplaires dont vous aurez besoin. Envoyez-moi, je vous prie, tout de suite, les observations que vous pourriez avoir à me faire. J'ai demandé une épreuve le plus tôt possible. Je tiens à avoir auparavant votre avis et vos observations.

Je ne vous tiens pas quitte de mes raisons pour rester ici jusqu'après l'élection. Votre concours extérieur ne me suffit pas. Je veux votre adhésion intime. Je vous écrirai à ce sujet une lettre bonne à montrer.

Dites, je vous prie, à M. Veuillot, que je ne lui ai pas encore écrit sur les petits livres qu'il m'a envoyés, parce que je veux les avoir lus d'abord. Avec lui, je ne me contente pas d'un remerciement banal. Ce dont je le remercie comme d'une bonne et charmante œuvre, ce sont ses quatre articles sur M. de Lamartine. J'aime que justice soit faite, et il l'a faite d'une façon excellente.

Je remercierai aussi M. Le Prévost de son beau volume. Je le regarde avec plaisir comme un témoignage de fidélité à la science et à la Normandie.

Et je vous remercie, vous, chère Madame, d'avoir approuvé que je gardasse Guillaume. Je ne pouvais pas hésiter.

Adieu, chère Madame, vous ne me dites pas si vous êtes tout à fait remise. Nous allons tous bien et je vous embrasse tous.

XVIII

M. Guizot à ses amis.

Avril 1849.

Mes amis, et d'anciens adversaires que je suis heureux de compter parmi mes amis, me témoignent leur intention de me porter comme candidat aux élections prochaines, et me demandent, à ce sujet, mon propre avis. Je tiens à honneur qu'ils m'adressent une telle question. Je n'ai qu'une manière d'y répondre. Je dirai, sans réserve, ce que doivent faire aujourd'hui, selon moi, les hommes de sens et de bien, et quels sont mes sentiments personnels. Bien instruits de ce que je pense, mes amis feront ce qui leur semblera bon pour notre pays.

Une seule chose importe aujourd'hui à la France, que le parti de l'ordre s'organise. Organisé, il aura immédiatement à faire. Personne ne sait tout ce qu'il peut avoir à faire. Aujourd'hui, ce qu'il a à faire c'est de s'organiser.

Tout le monde dit cela : mais je crains que bien des gens, parmi ceux qui le disent, ne soient loin de voir ce que signifient et commandent ces paroles. L'ordre est bien plus attaqué qu'on ne pense, et bien moins défendu qu'il ne faut. Attaqué jusqu'au fond, sans relâche, partout, dans le gouvernement, dans la société, au foyer de la famille, dans le secret du cœur de l'homme, par des révolutionnaires passionnés, effrénés, infatigables, insatiables. Défendu seulement à la surface, au dernier moment, sur le point où le

mal éclate, par d'honnêtes gens pleins de doute, qui savent mourir pour que la société ne meure pas elle-même, mais qui ferment les yeux ou s'endorment dès qu'il n'est pas absolument impossible de croire que la société peut vivre. C'est beaucoup trop peu. Il faut à l'ordre, contre de tels périls, autre chose que de telles victoires.

Le public, le vrai public, le peuple entier, dans son grand instinct, sait cela et agit en conséquence. Pourquoi n'a-t-il pas élu le général Cavaignac président? Le général Cavaignac avait gagné, au profit de l'ordre, la bataille la plus décisive. Le général Cavaignac est un homme honorable. Il était le représentant et le chef de la force, de la force légitimement victorieuse. Mais, soit par le fait de ses amis, soit par son propre fait, le général Cavaignac n'était point, aux yeux du peuple, le représentant de l'ordre, le chef du parti de l'ordre. Point ingrat, mais clairvoyant, le peuple s'est détourné de lui, et est allé se ranger en masse autour d'un nom resté dans sa mémoire comme le symbole de l'ordre et du pouvoir fort après les révolutions.

Que le même instinct, qui a guidé le peuple dans l'élection du président, l'anime et le guide dans l'élection de l'Assemblée. Il a relevé le drapeau de l'ordre. Qu'autour de ce drapeau il envoie une armée, c'est-à-dire un grand parti politique capable de remporter définitivement la victoire. L'œuvre, je le sais, est infiniment plus difficile. Pourtant il faut qu'elle s'accomplisse, car le salut de la société est à ce prix. J'offenserais Dieu si je pensais que la société est destinée à périr.

Les éléments du parti de l'ordre existent en France. Trois gouvernements sérieux, et qui ont duré, l'Empire, la Restauration et la Monarchie de 1830, les ont légués au pays. Soit faute de sagesse, ou de force, ou de durée, la République ne compte pas parmi les gouvernements sérieux de la France depuis soixante ans. La France a été bouleversée ou opprimée, jamais régulièrement et efficacement gouvernée par la République. C'est une forme de gouvernement qui, mise à l'épreuve, n'a pas encore fait ses preuves parmi nous.

Dans des conditions fort diverses, l'Empire, la Restauration, la Monarchie de 1830, ont été des gouvernements essentiellement voués à l'ordre, voués à le rétablir ou à le défendre contre d'ardents ennemis. Par les principes qu'ils professent, par les habitudes qu'ils ont contractées, par les luttes qu'ils ont soutenues, les partisans de ces gouvernements, les hommes formés dans leur cause et sous leur influence sont naturellement des hommes d'ordre, engagés au service des grands intérêts sociaux que l'ordre protège, et qui le protègent à leur tour.

Quand l'ordre est en péril, l'alliance de ces hommes est donc naturelle. Aujourd'hui, elle est nécessaire, absolument nécessaire. Divisés et réduits chacun à ses propres forces, aucun des partis divers qui sont les éléments naturels du parti de l'ordre n'est en état de vaincre, à lui seul, les ennemis de l'ordre, et de fonder son gouvernement. Mis tous à l'épreuve, ils y ont tous successivement échoué. Des grands enseignements que l'expérience nous a donnés depuis soixante ans, celui-là est peut-être le plus grand et le plus clair.

Cet enseignement est amer, et les partis ont grand peine à l'accepter. Quand on a espéré pour son drapeau, pour soi-même, l'honneur de tirer son pays du péril et de fonder son gouvernement, c'est un chagrin profond de ne pas suffire à la tâche. Les désirs nobles et les désirs égoïstes du cœur humain souffrent également de ce mécompte. Mais à quoi servent les révoltes de l'orgueil blessé, sinon à creuser plus avant l'abyme où il tombe? Parti ou individu, il faut voir ce qui est et mesurer ce qu'on peut. Les illusions prolongées aggravent en même temps le mal et l'impuissance

Il faut le répéter sans relâche : tous les éléments du parti de l'ordre, bonapartistes, légitimistes, orléanistes, conservateurs de toute date et de toute nuance, tous ont besoin, absolument besoin les uns des autres. Unis, ils auront beaucoup à faire pour vaincre. Désunis, ils seront infailliblement vaincus.

Et ce ne sont point des apparences, des paroles d'union qui peuvent suffire. Il ne s'agit point de donner à la nécessité du concert entre tous les hommes d'ordre une certaine satisfaction extérieure, puis de continuer, sous le manteau de cette grande paix, toutes les discussions, toutes les guerres grandes ou petites. Pour que l'union des partis et des hommes d'ordre porte ses fruits, il faut qu'elle soit complète. Rétrécie ou mutilée, elle serait frappée de faiblesse et de déconsidération.

Mais cette union, si nécessaire, et qui ne peut être efficace que si elle est sérieuse et sincère, est-elle possible?

Oui certainement, pourvu qu'on ne lui demande aujourd'hui que ce qu'elle a à faire aujourd'hui.

Point de fausse apparence, point de réticence mensongère. Il n'y a point de spectacle plus triste ni de plus mauvaise politique que les partis embarrassés d'eux-mêmes et acceptant, ou semblant accepter des noms qui ne sont point leur nom, des drapeaux qui ne sont point leur drapeau. Peu importe que personne ne s'y trompe, et que le mensonge ne soit qu'un voile convenu qui couvre la vérité sans la cacher. Le grand public est là, qui n'entre point dans de telles conventions et qui méprise d'autant plus le mensonge que le mensonge est plus vain. Soit qu'ils viennent de l'Empire, ou de la Restauration, ou de la Monarchie de 1830, que les hommes d'ordre, en se rapprochant, ne s'imposent les uns aux autres point de fausseté semblable : qu'ils se donnent et se prennent mutuellement pour ce qu'ils sont en effet. Leur union sera d'autant plus sûre qu'elle sera plus évidemment le fruit de leur volonté bien arrêtée, sans faiblesse ni dissimulation.

Que les divers éléments du parti de l'ordre ne tentent pas non plus de se lier les uns aux autres, par avance et dès aujourd'hui, pour les grandes questions d'avenir. C'est une faute énorme, et toujours féconde en conséquences funestes, que de se précipiter au-devant de ces questions, et de vouloir les résoudre par le consentement préalable, quand leur solution n'est pas une nécessité de fait et actuelle. La nécessité, même présente et pressante, ne suffit pas toujours à rendre les partis sages; mais elle a seule chance d'y réussir. Et plus les questions sont difficiles, plus il importe de ne les aborder qu'à cette heure suprême où les faits parlent haut et commandent la sagesse,

sous peine de faire payer très cher la folie. Point de politique rétrospective : elle ranimerait, entre les hommes d'ordre, les vieilles luttes. Point de politique anticipée : elle ferait éclater des luttes que rien ne rend inévitables aujourd'hui, et qui rendraient impossibles des rapprochements aujourd'hui nécessaires. Le bon sens est le même dans les plus hautes et dans les plus modestes affaires de la vie. A chaque jour, son œuvre. Défendre la société de toutes parts attaquée, c'est l'œuvre d'aujourd'hui. Quand les hommes d'ordre auront agi ensemble pour l'accomplir, ils seront, à coup sûr, mieux préparés et plus enclins à accomplir aussi ensemble la reconstruction du gouvernement du pays quand le jour de cette œuvre sera venu.

Vérité dans le présent, liberté dans l'avenir, à ces deux conditions, l'union sérieuse de tous les éléments du parti de l'ordre est possible. Que cette union s'établisse, on sauvera le présent et on aura fait ce qui fera l'avenir, la part, du moins, que Dieu laissera aux hommes dans l'avenir.

Dire quelle idée dominante et constante doit présider, selon moi, à la conduite de tous les hommes d'ordre dans les élections et dans l'Assemblée prochaine, c'est dire comment je me conduirais moi-même si j'étais appelé à y siéger. Mon passé m'impose en outre des devoirs particuliers que je tiens à rappeler.

J'ai travaillé longtemps à fonder la monarchie constitutionnelle. J'ai soutenu et pratiqué longtemps une politique qui a été fortement débattue. Je ne regrette point aujourd'hui d'avoir pensé, de 1814 à 1848, que

la monarchie constitutionnelle est le gouvernement qui convient le mieux à la France. Et quant à la politique que j'ai pratiquée, je n'ai certes pas la prétention de n'y avoir pas commis de fautes, de n'avoir jamais fait que ce qu'il fallait faire; mais je demeure convaincu que cette politique est bonne, essentiellement bonne, bonne pour la liberté comme pour l'ordre, pour les progrès comme pour la sécurité, pour la considération et l'influence au dehors, comme pour la prospérité au dedans de notre patrie. Ma conviction et mon honneur me commandent également de lui rester fidèle, victorieuse ou vaincue.

Je ne méconnais point, et je désire que mes amis ne méconnaissent pas non plus les difficultés qui peuvent résulter de cette situation.

Des faits récents, considérables, évidents, atténuent beaucoup ces difficultés.

Les événements qui se succèdent, si grands et si rapides, en France et en Europe, prouvent tous les jours qu'il n'y a qu'une politique sensée, honnête, praticable. Sans se soucier des noms propres et des dates, ils donnent tous les jours raison aux défenseurs de cette politique, et frappent et abattent tous les jours ses adversaires. A coup sûr, elle n'a point à souffrir de l'expérience qui s'accomplit sous nos yeux.

De leur côté, les hommes engagés aujourd'hui dans les affaires publiques ne peuvent se dispenser d'entendre cette grande voix des événements. Quelque diverses que soient leurs dispositions, la même lumière frappe leurs yeux. Quelque lointains que soient leurs points de départ, ils sont tous amenés sur

le même terrain. La seule politique praticable devient aussi la seule pratiquée.

Grâce à cette pression supérieure et irrésistible, sous cette main de Dieu qui commande à tous les événements de proclamer la même vérité et à tous les hommes de la comprendre, les barrières tombent sans qu'on y touche; les rapprochements s'opèrent, soit qu'on les cherche ou qu'on ne les cherche pas, soit qu'on en parle ou qu'on s'en taise. Honte à ceux qui s'obstineraient à rester plongés dans l'ornière des anciens dissentiments ou ressentiments. C'est aujourd'hui pour tout homme de sens et de bien un devoir impérieux de mettre sous ses pieds tout petit amour-propre, soit de satisfaction, soit de chagrin, de s'interdire toute récrimination, soit orgueilleuse, soit rancunière, et de ne plus penser qu'au pays et au péril.

Qui de nous peut penser au pays, qui peut prononcer son nom sans une tristesse inexprimable? Pendant trente-quatre ans, à travers les épreuves d'une lutte continuelle et les crises d'une révolution, la France a joui de tous les biens d'une société réglée et libre. Son activité et sa prospérité se développaient en tous sens par un progrès rapide et continu. Le bien-être de ses citoyens, de toutes les classes de ses citoyens, croissait de jour en jour. La sécurité régnait dans ses villes et dans ses campagnes. La civilisation couvrait le sol de ses travaux et remplissait les esprits de ses espérances. Les libertés publiques se déployaient : qui dirait aujourd'hui qu'elles étaient trop rigoureusement limitées? Sans bruit, sans faste, maintenant la paix, respectant le droit, la société

française voyait grandir partout, dans la société européenne, sa considération et son influence. Tous ces biens semblaient pleins d'avenir. Et tout à coup, en un jour, en une heure, ils ont disparu, comme les plus belles moissons disparaissent sous l'orage ou l'incendie.

La France ne s'est point abandonnée elle-même dans ce désastre. Elle a lutté, elle lutte incessamment pour y échapper. On ne l'accusera pas de porter dans ses efforts trop d'exigence et d'ambition. Elle accepte des choses qui lui déplaisent infiniment. Elle réduit au plus strict nécessaire ses prétentions et ses espérances. Ce n'est pas pour le progrès hardi de ses libertés, ce n'est pas pour l'accomplissement de ses desseins dans le monde, ce n'est ni pour la grandeur, ni pour la gloire, ni pour l'avenir, c'est pour les intérêts élémentaires de la société, pour la propriété, pour la famille, pour son repos et sa vie de tous les jours que la France veille et combat avec tant d'effort.

Et ce but si modeste, la France ne l'obtient même pas d'une façon complète et sûre. Elle réussit à ne pas tomber au fond de l'abyme. Elle ne réussit pas à en sortir.

Qui peut méconnaître le sens d'un tel spectacle? Un gouvernement stable, un gouvernement qui porte en lui-même des gages et qui répande partout le sentiment de sa stabilité, c'est le cri qui sort de ces faits. Il n'y a qu'un gouvernement stable qui puisse tirer la France de l'abyme et le fermer.

Et nul gouvernement ne peut devenir stable qu'autant que tous les éléments naturels du parti de l'ordre s'uniront pour le soutenir.

Les trois gouvernements sérieux qui ont vécu et qui sont tombés en France depuis soixante ans ont laissé après eux trois espérances, dirai-je trois prétentions de gouvernement. Là est la difficulté. C'est à la France elle-même à la lever. Elle seule le peut. Qu'à sa voix et sous son impulsion, un seul et grand parti de l'ordre se forme, qui ne recherche exclusivement et ne repousse absolument aucune des solutions possibles du problème, mais qui soit décidé à le résoudre, et à demeurer fermement uni pour le résoudre, car, sans sa ferme union, le problème ne peut être résolu. Déjà ce parti apparaît. Qu'il s'affermisse; qu'il grandisse; que les élections l'envoient puissant à l'Assemblée prochaine. Personne ne sait ce qu'amènera l'avenir. Peut-être des choses qui, aujourd'hui, sont regardées comme impossibles. Mais, quoi que ce soit, si le grand et naturel parti de l'ordre y est rallié et attaché, ce sera le salut.

J'ai dit ce que je pense. Mes amis savent quelle idée réglerait ma conduite. C'est à eux de juger quelle doit être la leur, dans le seul intérêt du pays, notre seule loi à tous.

XIX

A Madame Lenormant.

Brompton, 6 avril 1849.

Chère Madame, vous êtes sûrement au courant de ce qu'on m'écrit de Paris. Je veux que vous sachiez ce que je réponds. On m'écrit pour me décourager de

l'élection, pour me détourner de rien publier avant l'élection. On me parle des terreurs des modérés, de la faiblesse et de l'abaissement général, dont je ne puis me faire une idée. On me dit qu'au dernier moment mon élection manquera, et que, si je publie quelque chose aujourd'hui, cela nuira. Je réponds que je ne veux pas avoir ma part de cette faiblesse et de cet abaissement dont on me parle. La bonne cause n'a jamais péri que par faiblesse, faiblesse des chefs, faiblesse des soldats. Vainqueurs, on se passe beaucoup trop les uns aux autres. Vaincus, on ne se soutient pas assez les uns les autres. Trop de laisser-aller dans le bon temps; trop peu de constance dans le mauvais. Sortir de cette ornière, relever le moral des honnêtes gens, c'est là, aujourd'hui, notre premier intérêt.

De Paris et de Lisieux, des amis fidèles, pensant que la bonne cause a besoin de tous ses amis éprouvés, et que je suis un de ceux-là, m'ont demandé s'il me convenait d'être porté. Je me serais manqué à moi-même si j'avais repoussé cette ouverture. Je n'ai pas mené la vie que je mène, depuis plus de trente ans, pour dire *non* à de braves gens qui me font l'honneur de vouloir protester sous mon nom contre les coquins, les fous et les sots. J'ai dit *oui*, pourvu qu'il y eût des chances raisonnables de succès, et que j'attendisse le succès ici, au lieu d'aller le chercher. En refusant d'aller au-devant de l'élection, j'ai promis que, d'ici, je donnerais quelque signe de vie, je dirais quelques paroles pour avouer hautement la candidature, et pour bien marquer la position que je veux garder, la conduite que je veux tenir. Je persiste dans l'une et l'autre résolution. Je ne déclinerai point

l'élection, et je publierai ce que je viens d'envoyer à Paris. Plus la question qui me touche est débattue, plus je suis obligé d'être décidé. Je n'ai point d'irritation quant au passé, point d'impatience quant à l'avenir. Mais je ne veux pas avoir, un moment, la moindre apparence d'une retraite tant soit peu volontaire devant des indignités qui ne m'échappent pas et des timidités que je ne partage pas. Je crois ce que je viens de vous envoyer bon à dire pour la bonne cause. Je tiens, pour moi-même, à l'avoir dit avant de rentrer soit dans l'Assemblée, soit dans ma maison. Il se peut fort bien qu'on ait raison sur l'état des esprits, et que je ne sois pas élu. Mais je suis sûr qu'élu, ou non élu, je serai bien aise, après, d'avoir agi comme je veux agir.

Voilà ce que je réponds, chère Madame. Je tiens à ce que vous le sachiez, et pour vous-même, et pour ceux à qui il peut être utile de ne pas le laisser ignorer. Je suis sûr que vous le ferez avec une discrétion parfaitement intelligente, et de manière que personne n'en puisse être blessé.

Causez, je vous prie, un peu de tout cela avec Vitet. Je lui en ai écrit. Non seulement j'ai confiance dans son excellent jugement, mais je trouve qu'il a gardé et qu'il garde, dans toute notre anarchie et nos ténèbres, une rare liberté, clarté et fermeté d'esprit et de conduite.

Voici ma seconde partie, celle qui s'adresse à vous. Je veux vous convaincre que j'ai raison d'attendre ici le résultat de l'élection.

Si je n'avais pour but que d'être élu, évidemment j'aurais tort. A coup sûr, ma présence augmenterait,

pour moi, les chances de l'élection, et en rendrait le travail plus facile pour mes amis.

Mais vous me croirez quand je vous dirai que ce qui m'importe ce n'est pas l'élection, c'est ce que je ferai de l'élection quand elle sera faite, si elle se fait, la position que je prendrai, la conduite que je tiendrai, l'influence que je pourrai exercer.

Je veux rester en dehors des affaires et des combinaisons de parti. Isolé, et usant de toute la liberté de mon isolement pour dire tout mon avis sur toutes choses, et pour m'employer à rétablir, dans les esprits d'abord, ailleurs quand le temps en viendra, ces principes d'ordre, d'ordre éternel, de toutes les espèces d'ordres, moral, social, politique, qui sont aujourd'hui ou tout à fait abattus ou très chancelants, ou très obscurs. Beaucoup d'honnêtes gens sont, à cet égard, autrement malades, mais presque aussi malades que les malhonnêtes gens.

Je veux travailler en même temps à la fusion (puisque c'est le mot consacré) de tous les éléments naturels et essentiels de l'ordre, au rapprochement, à l'union de toutes les classes. de tous les hommes d'ordre, en un grand, et vrai, et nouveau parti conservateur. Difficulté énorme, mais nécessité absolue pour la régénération politique de notre pauvre pays.

Je ne sais point, et je crois que personne ne peut savoir, je ne me demande point, et je crois que personne ne doit se demander aujourd'hui au profit de quel nom propre se fera, en définitive, si elle se fait, cette reconstruction du parti naturel de l'ordre. Que le parti se reconstruise; il fera, le jour venu, ce qu'il faudra, et ce qui se pourra. Annoncer aujourd'hui

une visée arrêtée dans cette question, ce serait s'éloigner du but au lieu d'y marcher.

Pour marcher efficacement vers le but, il faut une certaine situation, une autorité morale que je ne puis avoir et conserver qu'à condition :

Que l'élection soit venue me chercher et que je ne sois pas allé la chercher. J'y perdrais non seulement de la dignité, mais de la force; car on me supposerait, non pas l'ambition et la passion que j'ai, mais ce que le public appelle de l'ambition et de la passion, et que je n'ai pas.

Que je ne sois pas moi-même vivement engagé et compromis dans la lutte électorale contre telle ou telle fraction, soit de conservateurs, soit de légitimistes, soit de libéraux. J'ai déjà, dans bien assez de luttes personnelles, suscité bien assez de haines. Il faut que je puisse honorablement n'en vouloir à personne, même de ceux qui m'auront combattu, ce qui serait bien plus difficile si j'étais là moi-même combattant.

Enfin que mon indépendance soit entière et manifeste; ce qui ne serait pas si j'étais, de ma personne, sur le terrain, obligé, sur toutes choses, de m'expliquer d'avance, ou de me taire.

Voilà ce qui m'est nécessaire en cas de succès de l'élection, pour que ce succès devienne ce que je désire, et ce qui vaut seul la peine d'être désiré.

Et il faut prévoir aussi la chance de non-succès. Chance très forte, je crois, car mes adversaires ont une grande envie que je ne sois pas élu, et beaucoup de mes amis ont une grande peur que je ne sois élu. Moi absent, l'insuccès me laisse entier.

Voilà mes raisons, chère Madame. Elles ont confirmé mon instinct qui, dès le premier moment, a été très prononcé. Et plus j'approche du jour décisif, plus mon instinct et ma raison sont d'accord. J'ai bien envie qu'ils soient aussi d'accord avec vous.

Samedi 7 avril.

Je n'ai pu finir assez tôt pour que cette lettre partît hier, et j'ai reçu le soir ce que vous m'avez écrit avant-hier et les lettres de Lisieux que vous m'avez envoyées. Pas bonnes. Grande activité des ennemis. Grand trouble et inquiétude des amis. J'en suis très confirmé dans ma résolution de publier sans retard ce que je vous ai envoyé mardi dernier. C'est indispensable, encore plus en vue de la non-élection qu'en vue de l'élection. Je tiens essentiellement à avoir dit cela avant que la question ne soit résolue, avant qu'à Lisieux les amis et les adversaires n'engagent publiquement la lutte. Je donne mes instructions en conséquence. On ira vous voir et en causer avec vous. Mais soyez sûre qu'il n'y a pas à hésiter.

Adieu, chère Madame. Quel volume! Mille tendresses autour de vous. Et permettez-leur d'aller jusqu'à vous. Moi aussi j'ai pensé à vous le 31, à l'amitié bien maternelle que ma mère avait pour vous. Dieu lui a épargné bien des troubles qu'elle n'avait plus la force de supporter. Adieu.

XX

A M. Lenormant.

Brompton, 15 avril 1849.

Mon cher ami, j'aurais trop à dire sur votre lettre du 6. Ce serait trop long et trop court. Si nous causions, je suis sûr que nous nous entendrions. Mais on ne cause pas de loin. La conversation, c'est de la confiance. La correspondance, c'est bientôt de la controverse. J'ai peu de goût pour la controverse et pas grande idée de son efficacité. Je ne veux donc pas discuter ce que vous me dites. Mais je veux vous dire bien précisément ce que je pense et pourquoi j'agis comme j'agis. Je n'ai pas la prétention que mes amis m'approuvent toujours, mais je désire ardemment qu'ils me connaissent et me comprennent toujours. Quand on se comprend bien, on reste unis, même quand on diffère.

Je crois le mal de notre pays très grand, beaucoup plus grand que ne le croient la plupart des honnêtes gens qui le déplorent, et qui, par plus d'un côté, en sont eux-mêmes atteints.

Il y a beaucoup de bien aussi dans notre pays. Ce bien est même très répandu, très général ; mais il est, en même temps, faible, vacillant, pas assez énergique, ni assez profond pour étouffer le mal, et pour s'affermir et se propager lui-même.

Je suis fort loin cependant de désespérer. Non seulement je crois le bien, parmi nous, en état de lutter contre le mal, mais je crois au triomphe du bien, au triomphe des principes d'ordre et de salut. Et

quoique j'aie déjà longtemps combattu, je reste avec une grande ambition de tenir encore ma place dans ce grand combat et de prendre ma part de la victoire. Aussi je ne me retire point de la lutte; j'accepte au contraire hautement les occasions d'y rentrer et les moyens de la soutenir.

Mais j'ai en même temps un sentiment très profond de la difficulté, et je ne veux pas rentrer dans la lutte, dans l'arène officielle de la lutte, sans avoir réellement les moyens de la soutenir et des chances d'y réussir.

C'est pourquoi, en acceptant la candidature, j'ai voulu que l'élection vînt me chercher, et qu'elle vînt me chercher, sachant bien ce que je suis et me prenant tel que je suis.

A ces deux conditions seulement, je puis rentrer honorablement et utilement dans la lutte, car à ces deux symptômes seulement je puis croire que le public, avec lequel et sur lequel je dois agir, est disposé à m'accepter et à me soutenir. Si ces deux symptômes ne se rencontrent pas, c'est que le moment de rentrer dans la lutte n'est pas venu pour moi. Je m'y userais tristement pour moi-même, vainement pour notre cause.

Voilà pourquoi je suis resté ici, et pourquoi, d'ici, j'ai parlé comme je viens de le faire. Je disais, il y a quatre jours, à Franz d'Houdetot, qui me questionnait avec une curiosité un peu intéressée : « Je ne veux ni me remuer ni me taire. » Être absent, et bien compris quoique absent, c'est ainsi que j'ai besoin d'être élu. Pas du tout pour le plaisir de mon amour-propre, mais pour l'efficacité de mon action.

C'est par les mêmes raisons qu'en parlant je me suis uniquement attaché à deux choses : faire entrevoir la monarchie comme condition de l'ordre; réclamer l'union des hommes d'ordre comme condition de la monarchie. Certainement, il y a bien d'autres choses à dire, et que je suis très décidé à dire. Celles que vous me rappelez sont du nombre. Mais, en ce moment, les deux points sur lesquels j'ai insisté sont, à mon avis, les points cardinaux de la bonne politique et de l'avenir. Plus les esprits sont troublés et flottants, plus il faut les arrêter fortement sur un petit nombre d'idées simples et actuellement essentielles.

Bien loin de m'ébranler dans ma conviction, que j'ai raison d'agir comme j'agis, ce qui se passe soit à Paris, soit à Lisieux, à propos de mon élection, m'y confirme de plus en plus. Je ne suis pas sujet à espérer trop peu de la vérité. Mais, bien certainement, ma présence ne surmonterait pas tant d'hostilité et d'activité de la part de mes adversaires, tant d'hésitation et de faiblesse de la part de mes amis. Il faut autre chose que les raisons et les efforts d'un homme pour opérer de tels changements dans les esprits. Si j'entrais, sans y être appelé, dans cette atmosphère, ou bien je m'y énerverais comme tant d'autres, ou bien j'y redoublerais l'irritation de ceux qui sont déjà si irrités, le trouble de ceux qui sont déjà si troublés à mon sujet. Dans l'Assemblée, mon élection fût-elle aussi spontanée que je puis le désirer, mon rôle serait très difficile, et j'accepte un lourd fardeau en l'acceptant sans hésiter. Il n'y a point de rôle ni de place pour moi dans les antichambres qui peuvent conduire

à l'Assemblée, fût-ce le salon de la rue de Poitiers.

Non seulement donc je persiste, mon cher ami, dans ma ligne de conduite, mais j'y persiste sans le moindre doute ni regret. Si, faisant ce que je fais, je ne suis pas élu, ce qui me paraît probable, il vaut mieux que je ne sois pas élu. J'irai au Val-Richer poursuivre mes travaux. En les poursuivant je dirai mon avis, quand l'occasion s'en présentera, sur les affaires de mon pays, et j'attendrai que l'élection vienne me chercher là, quand elle le jugera à propos. Vous viendrez m'y voir en attendant, et nous causerons de tout ce que je ne vous dis pas aujourd'hui.

Tout à vous, avec une amitié aussi vraie que la vôtre pour moi.

XXI

A Madame Lenormant.

Brompton, 27 avril 1849.

Chère Madame, je m'attendais tout à fait au résultat que vous m'annoncez. Et, non seulement ce résultat, mais tout ce qui l'a précédé et amené me prouve que mon jour n'est pas venu, et que j'ai bien fait de ne pas faire effort moi-même pour le devancer. Ou j'y aurais échoué, ou je n'y aurais réussi qu'au prix de sacrifices que je ne dois ni ne veux faire, et qu'il n'est pas utile que je fasse. Je ne dis pas que tout est pour le mieux, car il n'y a que du mal en cela; mais si, comme je l'espère, je suis encore appelé à faire un peu de bien, il faut, avant tout, que je ne me trompe

pas sur le moment où le bien sera possible. Évidemment, il ne l'est pas, pour moi, aujourd'hui. J'ai sondé, pour m'en assurer, aussi avant que je le pouvais avec dignité, l'eau n'a pas jailli. Il faut l'attendre.

Je n'ai pas besoin, j'espère, de vous dire que je n'ai pas plus d'humeur que d'impatience. J'espère aussi que vous direz encore une fois à M. Thomine et à M. de Fontette, en attendant que j'aie le plaisir de le leur dire moi-même, quel souvenir je garde de leurs bons procédés envers moi, et ce que je m'en promets pour nos rapports futurs. J'aurai certainement, soit en Normandie, soit à Paris, quelque occasion prochaine de les voir et de causer à fond avec eux. Nous ne pouvons fixer encore le jour de notre départ; mais ce sera du 20 au 30 mai. Et vous viendrez nous voir au Val-Richer, n'est-ce pas? Vous êtes la première pensée et vous serez le plus vif plaisir de notre retour. Je vous aimais beaucoup autrefois; mais je vous aime bien davantage à présent. Je ne vous dirai pas ce que des paroles ne disent jamais.

L'article de M. Lenormant dans le *Correspondant* m'a parfaitement convenu. Il y a bien des choses que nous ne nous sommes jamais dites et que nous nous dirons, et qui en éclairciront beaucoup d'autres. C'est le silence qui enfante la plupart des dissentiments. Et il n'y a qu'un certain degré d'amitié qui puisse mettre fin à tout silence. Aujourd'hui j'en suis là avec vous.

J'espère que si vous laissez paraître ma lettre du 15, vous en rayerez deux ou trois mots qui pourraient blesser des personnes que je ne veux pas blesser, notamment le *salon de la rue de Poitiers*.

Je n'ai pas le moindre mérite à retourner tranquillement au Val-Richer. Grâce à Dieu, mes joies et mes peines intérieures, petites ou grandes, ne sont pas du tout à la merci des gens qui me sont indifférents. En général, j'attends peu des hommes, et je leur demande encore moins que je n'en attends. Il n'y a point de tristesse ni de gêne là où il n'y a pas de mécompte. J'aurai d'ailleurs mauvaise grâce à me plaindre. J'ai trouvé bien des perles dans ces ruines au milieu desquelles nous vivons.

Adieu, chère Madame. Je vous embrasse tous et de tout mon cœur. Voici plusieurs lettres que je vous prie de faire arriver à leur adresse. Mes respects, je vous prie aussi, à Madame Récamier.

XXII

A Madame Lenormant.

Brompton, 14 juin 1849.

Vous avez raison, chère Madame, il y a longtemps que je ne vous ai écrit. Je pense pourtant sans cesse à vous, à votre mari, à vos enfants. Et à cette pensée, quand chaque jour m'apporte les témoignages de la vie que mènent mes amis, je me reproche ma sécurité, mon inaction, presque ma santé. Vous me devez deux choses pour le repos de ma conscience : de vous bien porter et de me le dire souvent. N'y manquez pas, je vous prie. Je suis charmé de vous savoir à Passy, vous vous en trouverez certainement aussi bien que Paule. Et cette bonne Juliette aussi, votre

fidèle aide de camp, se fatiguera là moins qu'à Paris. J'espère bien que nous nous reverrons au Val-Richer dans le cours de l'été. J'attends, puisque tous mes amis m'engagent à attendre. Je ne veux pas, n'ayant ni devoir ni nécessité qui me pressent, faire une imprudence puérile, mais je ne veux pas non plus avoir l'air d'une émigration volontaire et indéfinie. Je saisirai le premier intervalle lucide. Mon intelligence ne parvient pas à découvrir par quelle issue la France sortira de ce chaos qui est bien vraiment la porte de l'Enfer. Mais mon instinct se refuse absolument à croire qu'elle y doive rester et périr. Une si grande et si glorieuse vie aboutir si brusquement à la mort! Les progrès et les travaux de tant de générations complètement anéantis, perdus par les fautes d'une ou deux générations! Ce n'est pas possible. Dieu ne gouverne pas ainsi le monde, et M. Ledru-Rollin, ni M. Proudhon ne détruiront pas le gouvernement de Dieu. De plus grands qu'eux y ont échoué.

Mais, je le reconnais, pour reprendre un peu de confiance, c'est jusque-là qu'il faut aller la chercher.

Vous avez sûrement entendu dire que, de Paris et de Lisieux, on m'a reparlé d'élection à propos de la mort de M. Deslongrais. Il faut que vous sachiez ce que j'ai répondu. Le voici textuellement :

« J'ai bien montré, bien constaté avant les élections générales, que j'étais prêt à rentrer dans la lutte, que même, et malgré les difficultés de ma situation, je ne demandais pas mieux, pourvu que l'élection me prît tel que je suis et me donnât la force dont j'aurais besoin. Mon sentiment est le même aujourd'hui. Mais je n'ai plus rien à faire ni à dire pour le mani-

fester. Si l'élection venait me chercher, elle me trouverait prêt. Si d'avance on me demandait : « Accepteriez-vous? » je répondrais oui. Mais c'est là tout. Toute initiative, toute explication nouvelle de ma part serait sans dignité et m'affaiblirait dans l'avenir. Je ne songe plus qu'à l'avenir. On a eu tort de ne pas m'élire On a eu tort de ne pas porter chaudement les anciens conservateurs comme les nouveaux. On a eu tort d'avoir la petite politique au fond du cœur et dans l'action réelle, quand on avait la grande sur les lèvres et dans l'apparence. On a baissé la tête devant l'ennemi pour qu'il criât un peu moins. On s'est mutilé de peur de se compromettre. Mais cela est fait, et cela me fait, à moi, une situation que j'accepte en regrettant qu'on me l'ait faite. Situation d'isolement et d'attente. J'attends je ne sais quoi qui viendra je ne sais quand. Mais je n'ai plus rien à faire qu'à attendre, en prenant quelquefois la parole dans l'indépendance de mon isolement, selon que cela me paraîtra bon pour la bonne cause, ou convenable pour moi-même. Dites que c'est là ma disposition, dites-le spécialement, je vous prie, à M. Thomine, qui s'est conduit, dans toute cette affaire électorale, avec une loyauté et une fermeté d'esprit politique dont je garde précieusement le souvenir. Dites-le aussi à M. Bocher et à tous ceux qui vous parleraient de cette nouvelle élection. Je vais écrire dans le même sens à Lisieux, d'où l'on m'a déjà écrit. Et puis je me tiendrai parfaitement tranquille, et je ne retournerai en Normandie ni un jour plus tôt, ni un jour plus tard que je ne ferais s'il n'y avait là point d'élection nouvelle. Je n'ai encore rien de précisément

fixé pour le moment de mon retour. Les nouvelles du choléra et quelques affaires peuvent l'avancer ou le retarder un peu. J'ai voulu voir, non pas quelle issue aurait, nous n'en sommes pas à l'issue, mais quel tour prendrait la situation critique amenée par les élections. Je commence à espérer que la physionomie et l'attitude de la majorité nous donneront quelques mois de chance pour la bonne politique ou de répit avant l'explosion de la plus mauvaise. Je profiterai de cet intervalle pour me rétablir dans mon pays. Puis, il arrivera ce qui plaira à Dieu.

« Comme, aux termes que je viens de vous dire, je ne présume pas qu'on me porte, l'homme qu'il conviendrait le mieux de porter, en remplacement de ce pauvre Deslongrais, serait, sans aucun doute, M. Leroy-Beaulieu. Le nouveau député devra être pris dans l'arrondissement de Lisieux. On le lui a promis. On n'y trouvera pas un conservateur plus éclairé, plus exempt de tout mauvais préjugé, plus honorable, plus ferme et plus sûr. »

Voilà mon langage, chère Madame. Je suis sûr que vous l'approuverez. Veuillez le tenir pour moi à ceux de mes amis, prochains ou lointains, que vous aurez occasion de voir, spécialement au duc de Noailles et à M. de Montalembert.

Je voudrais bien aussi que le duc de Noailles sût combien j'ai été préoccupé, et pour lui et pour elle-même, de la maladie de la vicomtesse de Noailles[1]. On m'assure qu'elle se rétablit tout à fait. Je ne con-

1. La vicomtesse Alfred de Noailles, qui tint une si grande place dans la société du milieu de ce siècle, et a laissé un si charmant récit de la vie de sa grand'mère la princesse de Poix.

nais rien de plus triste que de voir disparaître, d'un grand édifice, aujourd'hui ses appuis, demain ses ornements.

XXIII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, lundi 23 juillet 1849.

Me voilà rétabli chez moi, chère Madame, avec des sentiments très mêlés et très combattus, ce qui est un peu contre ma nature. Pourtant la joie domine. Et celle de mes enfants est si vive que j'en jouis vivement. J'ai trouvé en arrivant votre bonne lettre du 18. Je vous dirai, quand vous serez ici, c'est-à-dire vous verrez vous-même quel plaisir me fait votre charmante amitié. J'attends bien inpatiemment que votre procès soit fini, pour que vous l'ayez gagné, comme je l'espère, et pour que vous soyez libre. Nous comptons sur vous tous avant le 6 août. L'anniversaire de mon Henriette serait vraiment gâté pour elle, si elle n'y avait pas le bonheur qu'elle se promet, depuis que nous parlons de votre retour. Ils sont très bien tous les trois. La traversée, très mauvaise de Southampton au Havre, les avait laissés fatigués pendant deux jours. Il n'en est plus question. J'espère que vous nous amènerez Paule en aussi bon état.

Je n'ai point ramené et je ne ramènerai point en France ce qui reste ici-bas de ma mère. Elle m'a expressément témoigné le désir de rester dans le lieu où elle est. Cette terre protestante, et protectrice

pour moi, lui convenait comme dernière demeure. J'y ai fait placer une pierre entourée d'une grille, et portant pour toute inscription son nom, le mien, son âge et ces paroles de saint Jean qu'elle aimait particulièrement :

« Heureux sont, dès à présent, ceux qui meurent au Seigneur, car ils se reposent de leurs travaux et leurs œuvres les suivent. »

C'est dans le cimetière de Kensal-Green, près de Paddington. Je suis sûr que j'accomplis l'intention de ma mère.

Vous êtes certainement une des personnes à qui elle portait le plus d'affection. Vous étiez devenue pour elle une fille.

Adieu de tout mon cœur, et au prochain revoir, chère Madame. Je vous embrasse aussi tendrement que je vous attends impatiemment.

LIVRE II

DU VAL-RICHER A LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

(1850-1859)

Rentré en France au mois de juillet 1849, M. Guizot passa dans sa propriété du Val-Richer la plus grande partie de l'été et de l'automne qui suivirent. Son retour à Paris précéda de fort peu les mariages de ses deux filles, accomplis au printemps de 1850. La mort du Roi Louis-Philippe, survenue le 26 août 1850, l'échec de la tentative de fusion entre les princes et les partis monarchiques, achevèrent de fixer sa vie nouvelle dans la retraite et l'étude. Agé de soixante ans, il était encore en pleine possession de son énergie physique et intellectuelle. Ses années de retraite volontairement acceptée furent donc des années de grande activité littéraire, pendant lesquelles, réalisant les projets formés dès les premiers jours de son exil et d'autres encore, il publia successivement les six volumes de l'*Histoire de la Révolution d'Angleterre*, faisant suite à l'*Histoire de Charles Ier* écrite en 1827, les *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, les *Méditations sur la religion chrétienne*, sans parler d'autres travaux de moindre importance. Le délassement de son esprit et de son cœur était dans l'union intime avec la famille qu'il voyait croître autour de lui, dans le repos sous les beaux arbres de son Val-Richer, dans le retour sur des souvenirs doux à rassembler, et toujours à sa disposition pour l'aider à juger les événements dont il n'était plus que spectateur. Cette sérénité, cette tendresse de cœur, cette fraîcheur de sou-

venirs et d'impressions donnent un attrait rare et délicat à ses lettres de cette époque. Si nous ne reprenons la suite de la correspondance qu'en 1851, c'est que quelques-unes des lettres de M. Guizot écrites à Mme Lenormant en 1850 ont été déjà publiées par Mme de Witt. Qu'il nous soit cependant permis de rappeler et de reproduire ici le passage suivant de l'une d'elles, en date du 24 septembre 1850, passage qui exprime avec une admirable éloquence de style l'état d'âme de M. Guizot à cette arrière-saison de sa vie [1] : « J'ai tant couru cet été que j'ai bien des choses à raconter. Fort mêlées de bien et de mal, comme tout en ce monde. J'ai tort de dire *tout*. J'ai connu des biens et des joies sans limite et sans mélange. Ce passé-là suffit encore à remplir mon âme, et, même aujourd'hui, je ne trouve pas que les espérances et les ambitions de ma jeunesse aient été trompées, ni les ambitions de cœur, ni les autres. La vie, selon moi, vaut bien ce qu'elle coûte; et dans presque tous ceux qui, devenus vieux, disent le contraire, j'entrevois un grand égoïsme, ou une grande faiblesse; et, par suite d'égoïsme et de faiblesse, un grand défaut de jugement. Mais, si je ne me plains pas de la vie ni du monde, je n'en sens pas moins vivement leurs imperfections, leurs erreurs, leurs mécomptes. Bien plus vivement aujourd'hui et dans mon repos, que lorsque j'étais jeune, en train d'agir, et en confiance de vaincre. »

Un optimisme aussi réfléchi n'ôte rien à la clairvoyance du jugement. Cette clairvoyance, M. Guizot l'a montrée dans les appréciations si mesurées qu'il porte sur l'établissement du second Empire, et sur la personne du prince qui va devenir l'Empereur. Ici encore, il nous est impossible de ne pas citer quelques passages empruntés cette fois non pas à la correspondance avec M. et Mme Lenormant, mais aux lettres qu'il adressait à un de ses meilleurs

1. C'est dans une lettre un peu antérieure que se trouve le passage noté ci-dessus par Mgr de Cabrières sur « la solitude où M Guizot vit avec son passé, entouré d'ombres chères et charmantes ».

amis anglais, M. Henri Reeve. Ces lettres se trouvent dans l'ouvrage publié en 1898 à Londres sous le titre de : *Memoirs of the life and Correspondence of Henry Reeve* by J. R. Laughton [1]. « En lui-même, dit M. Guizot du prince Louis-Napoléon, il est un petit chaos : impérialiste et révolutionnaire, absolu et socialiste, avec des goûts aristocratiques et des idées démocratiques, avec du respect pour la tradition et la passion de l'entreprise, le désir de l'ordre et du dédain pour l'équité, dans l'action très téméraire et emporté, et pourtant froid, taciturne et obstiné. Jusqu'ici ces tendances contradictoires ont été tenues en bride par les obstacles qu'il a rencontrés; maintenant il n'y a plus ni obstacles ni rivaux, il reste seul.... Maintenant, écrit encore ailleurs M. Guizot, l'Empire ne peut être renversé que par ses propres actes et ses propres fautes. Ces fautes seront-elles commises bientôt? J'en doute beaucoup. Cet homme est un étrange mélange de témérité et de patience; de fatalisme et de prudent calcul; il croit en son étoile, il la suit, et dans le fond de son âme il est résolu à la suivre jusqu'au bout; en même temps il a marché rapidement, plus rapidement, selon moi, que cela ne lui était avantageux, mais il est capable de se modérer et d'attendre. Il n'a pas, comme son oncle, une fertilité inépuisable de génie et une ardeur insatiable de caractère; il est au contraire lent et indolent, il aime le plaisir et le loisir. Il tirera de sa position toute jouissance possible; il fera et dira ce qui sera nécessaire pour empêcher l'Europe de s'inquiéter à cause de lui, et différera aussi longtemps que possible toute démarche compromettante destinée à réaliser ses rêves ambitieux. Mais le moment viendra, j'en suis convaincu. Un fataliste peut lutter pendant un certain temps contre la destinée à laquelle il se croit appelé, mais tôt ou tard il cédera et s'y jettera. En outre il faut faire quelque chose pour occuper et distraire la France [2]. »

1. Longmans, Green and C°, Londres.
2. Les mêmes pensées se trouvent exprimées en termes pres-

Ces paroles ne sont-elles pas presque prophétiques? Du reste la politique présente est bien loin d'être alors la préoccupation dominante de M. Guizot; et les lettres par lesquelles nous rouvrons sa correspondance avec M. et Mme Lenormant nous le montrent plus occupé encore des questions religieuses, littéraires et morales. Au point de vue religieux la forme protestante des idées s'y associe, comme nous le disions ailleurs, à un sentiment très largement tolérant et chrétien.

XXIV

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 19 octobre 1851.

Chère Madame, j'ai envié ces jours derniers à Henriette et à Guillaume le plaisir de vous voir. Guillaume m'écrit qu'il a dîné chez vous, et qu'avec votre bonté accoutumée vous l'avez grondé de n'y avoir pas pris son quartier général. Je me serais bien gardé de le lui permettre, quand même son sort n'aurait pas déjà été fixé. Annibal ou Guillaume, il ne faut pas prendre son quartier général à Capoue. Pardonnez-moi la comparaison; il y a des Capoues de bien des sortes; il y en a de très vertueuses, de très morales, et qui n'en sont pas moins distrayantes et amollissantes pour un écolier de philosophie. Je ne suis pas sûr que *distrayantes* soit bien français; mais peu m'importe, il dit ce que je veux dire. M. Rousset[1] n'a

que identiques dans une autre lettre de la même époque, écrite par M. Guizot à Mme Austin, et déjà publiée par Mme de Witt. (*Lettres de M. Guizot à sa famille et à ses amis*, Paris, Hachette, p. 340.)

1. M. Camille Rousset, plus tard membre de l'Académie française, et dont M. Guillaume Guizot était alors l'élève et le pensionnaire.

rien de Capoue. Avez-vous lu dans la *Revue des Deux Mondes*, le M. Royer-Collard de M. Adolphe Garnier? A coup sûr, voilà un père qui n'eût pas mis ses filles chez vous, lui qui ne voulait pas qu'elles devinssent « des dames ». J'admire comment, à force d'enfler et de grossir un trait particulier d'un caractère original, on finit par fausser le caractère tout entier, et par donner à son originalité très vraie l'air d'une prétention.

J'accepte de grand cœur vos vœux pour moi à Saint François d'Assise. En 1834 ou 1835, j'avais envoyé quelques mille francs à la Supérieure des Sœurs de Portieu, dans les Vosges, pour qu'elle réparât sa maison où il pleuvait; elle m'écrivit pour me remercier en me disant : « Je viens de faire dire une messe pour vous. On dit que vous êtes protestant; c'est égal; vous n'en avez que plus besoin. » Je garde de la Supérieure de Portieu un affectueux souvenir.

Je suis encore ici pour trois ou quatre semaines, et n'était le plaisir supérieur de revoir ceux que j'aime, et dont je suis séparé depuis longtemps, j'en partirais avec regret. Que ferai-je, que dirai-je et que verrai-je à Paris? J'ai beaucoup travaillé ici cet été, et je travaille encore beaucoup. Je viens de recevoir enfin le manuscrit du discours de M. de Montalembert[1], et je me mettrai demain à ma réponse. Il a pris six mois, je prendrai six semaines. Je voudrais que la séance eût lieu vers le milieu de décembre, dans je ne sais quel intervalle entre la proposition Créton, la revision et la loi du 31 mai.

1. Le discours de réception à l'Académie française de M. de Montalembert auquel M. Guizot répondait comme directeur de l'Académie.

En attendant, je vais dimanche prochain 26 à Falaise, et on veut que j'y dise quelques paroles en l'honneur de Guillaume le Conquérant. Je le ferai par fidélité normande. Que dit M. Lenormant de la statue? Je vois dans les journaux qu'elle est admirable, et on m'écrit qu'elle est affreuse.

Adieu, chère Madame. J'ai ce matin des nouvelles d'Henriette sur le bateau de la Saône entre Chalon et Lyon. Ils allaient bien. Ils se sont embarqués ce matin à Marseille. Je suis bien impatient de les savoir arrivés à Rome, et j'entends que notre armée y reste pour les garder. Je n'admets donc pas un changement de politique. Mille tendres amitiés de ma part à tous les vôtres, et pour vous-même tout ce que vous me permettrez.

P.-S. — Avant mon retour, M. Lenormant recevra deux nouveaux volumes : *Méditations et études morales* ; — *Études sur les Beaux-Arts*. J'espère que l'un et l'autre vous intéresseront ; le premier surtout.

XXV

A M. Lenormant.

Mercredi, 11 février 1852.

Mon cher ami, je suis touché de votre regret, autant que de votre sympathie. Si nous savions nous voir nous-mêmes, au fond de l'âme, comme Dieu nous voit, nous verrions que nous sommes plus près l'un de l'autre que nous n'en convenons, et avec les autres et avec nous-mêmes. Mais les cœurs les plus

sincères sont encore pleins de réticence, et c'est le tort commun des hommes de se séparer par les petits côtés, quand ils sont unis par les grands. Le jour où les catholiques et les protestants se reconnaîtront mutuellement pour des chrétiens, la paix religieuse, sinon l'unité, sera rétablie, et qui sait où la paix peut aboutir? Mais ils en sont encore à se renier mutuellement, et à se considérer, les uns comme des précurseurs de l'impiété, les autres comme des esclaves de la théocratie. C'est là, dans l'ordre religieux, le mal, encore bien obstiné, de notre temps. Dieu nous en guérisse! J'ai pour vous et pour votre femme une amitié aussi vraie qu'ancienne.

XXVI

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 29 juin 1852.

Chère Madame, remerciez, je vous prie, M. de Loménie pour moi. Je suis sûr que toutes les choses qu'il fera lui-même, et même toutes celles dont il se mêlera, seront faites spirituellement et convenablement. Je ne connais point M. de La Guéronnière; un de ses amis m'avait promis de me faire faire connaissance avec lui, et j'en aurais été fort aise. Vous savez que je n'ai pas besoin qu'on pense comme moi pour croire qu'on est honnête homme et pour trouver qu'on a du talent. Ce qu'on m'avait promis pour M. de La Guéronnière ne s'est pas fait; nous ferons connaissance de loin.

J'ai ma fille aînée et j'aurai la cadette samedi. Mon arche sera complète. Vienne le déluge, pourvu que Saint-Éloi soit sauvé aussi. Quand serez-vous à Trouville? Vous savez ce que vous m'avez promis. Nous causerons de toutes choses et de M. de Chateaubriand entre toutes choses. Je vous remercie de vos observations, quoique je ne les accepte pas toutes. Je suis tout à fait de votre avis en ceci qu'il n'y a point d'association d'hommes distingués qui vaille, à beaucoup près, un homme supérieur, et je n'ai jamais pensé à mettre le *Journal des Débats à côté* de M. de Chateaubriand. Je l'ai mis *avant* sans aucune idée de préséance ni de comparaison de mérite, uniquement par un motif chronologique et parce qu'il me convenait de parler de la réaction littéraire vers le XVIIe siècle avant de marquer la place originale et l'influence créatrice de M. de Chateaubriand dans le XIXe. Souffrez que je maintienne mon dire; j'admire beaucoup le génie de M. de Chateaubriand et j'honore son caractère; mais j'ai l'esprit et le cœur parfaitement libres à son égard, et quand je parle des *faiblesses de son caractère*, je crois dire une vérité toute simple, non une dureté, au lieu qu'en me faisant parler *des faiblesses de son imagination*, vous me feriez dire une fausseté. Il n'avait point de faiblesses d'imagination; là étaient au contraire ses grandes forces. Il ne me convient pas de parler d'un homme comme M. de Chateaubriand autrement que sérieusement et en disant ce que je pense. Soyez sûre que, s'il n'avait pas été l'ami de votre tante et le vôtre, mon langage aurait une autre teinte.

Adieu, chère Madame. Je m'aperçois en relisant

votre lettre du 23 que vous partez demain de Paris et que vous ne serez à Saint-Éloi que dans trois jours. Je ne donnerai donc ceci à mon facteur qu'après-demain. Je ne veux pas que ma lettre coure après vous ou se perde en vous attendant. Vos impressions ne me sont jamais indifférentes et j'y veux répondre. Mille amitiés à M. Lenormant et à vos enfants.

P.-S. — 1er juillet. — Mon journal me dit que le docteur Récamier vient de mourir. Ce sera un chagrin pour vous; le nom, les souvenirs et lui-même! Vous n'avez point de chagrin ni de joie qui ne m'intéressent.

XXVII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 26 juillet 1852.

Moi aussi, chère Madame, j'aime à avoir des nouvelles de Saint-Éloi. Vous êtes bien aimable de m'en donner. Quand viendrez-vous nous en apporter à Trouville, et de Trouville au Val-Richer? Ne venez pas ici du 10 au 13 août. Nous sommes obligés d'aller passer deux jours dans les environs de Caen pour le mariage d'un parent de mes gendres, M. de Blagny, à qui j'ai promis de servir de témoin. A cela près, venez déjeuner ou dîner avec nous le jour qui vous conviendra. Je dis déjeuner ou dîner, car ma maison est étrangement pleine, et j'y attends pour les premiers jours d'août M. Hallam et sir John Boileau. Je vous donne mes détails de ménage. Je parle de votre

voyage à Trouville comme certain, j'espère bien que vous n'y avez pas renoncé.

Tout va bien ici, toutes les générations et toutes les personnes. Pour toutes, la vie s'écoule doucement. Je travaille beaucoup la République d'Angleterre et mon propre temps. Je suis couché à dix heures et je me lève à cinq. Et je voudrais bien que les journées fussent plus longues. J'avance dans la vie. Je voudrais y mettre encore bien des choses. Je mourrai les mains pleines. Comme il plaira à Dieu.

Je vois peu de monde de Trouville. Je deviens tous les jours moins curieux de tout autre que mes amis, et plus curieux de mes amis.

On écrit que le Président va décidément se marier. La princesse Wasa, qu'il vient de voir à Bade, dix-huit ans, bien élevée et jolie. Le jeune grand-duc Nicolas de Russie est allé la voir aussi dernièrement en traversant l'Allemagne, et l'a trouvée charmante. Mais l'Empereur son père n'a pas voulu, par égard pour son voisin Oscar Ier. L'Empereur Nicolas sait ne pas être intraitable avec les rois peu légitimes qui se font un peu ses vassaux. La princesse Wasa ne voyait pas de difficulté à cesser d'être protestante pour devenir grecque; elle n'en verra probablement pas davantage à devenir catholique. Le mariage donc bientôt, et l'Empire pas longtemps après. Il me semble que le cérémonial militaire et ecclésiastique, arrangé vendredi dernier pour la rentrée du Président à Paris, a été tout à fait impérial. Voilà mes nouvelles. J'oubliais M. Drouyn de Lhuys aux affaires étrangères, M. Turgot au ministère d'État, M. Magne aux travaux publics et M. Duruflé au Sénat. On dit

que M. Turgot a de l'humeur. Il n'y a plus d'humeur. Je suis pour M. Magne, nous lui devons notre chemin de fer.

Adieu, chère Madame, je vous embrasse tous; de loin, tout est permis. Je suis charmé que vous attendiez votre fille Juliette. Les miennes se plaignent de ne point entendre parler d'elle. Guillaume travaille beaucoup et bien. Il se prépare pour sa licence ès lettres. C'est, à ce que je vois, une épreuve sérieuse. Adieu donc, mes plus tendres respects.

Je vous remercie toujours du *Correspondant*, que j'aime à lire. Vous verrez, je crois, dans le prochain numéro de la *Revue contemporaine*, un fragment : *Cromwell sera-t-il roi?* Cela vous amusera.

XXVIII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 28 août 1852.

Chère Madame, je reçois votre lettre d'hier et je vous remercie de votre reproche, mais je m'en défends. Je vous ai écrit avant-hier à Trouville pour vous demander quel jour vous vouliez nous donner. Je ne sais quand et comment cette lettre ira vous chercher, car on ne vous connaît pas à Trouville, et on ne sait pas où vous êtes. Je suis bien fâché que vous n'alliez pas à Trouville, car si vous n'y allez pas, vous ne viendrez pas ici. Et je me plains de ne pas vous voir, autant que vous de n'avoir pas de lettres de moi.

J'ai lu hier l'article de M. Lallier dans le *Correspon-*

dant. Je suis de son avis au moins autant que lui. Le christianisme a porté, dès le premier jour, le coup de mort à l'esclavage. J'aurais plus d'une raison et plus d'un fait à ajouter à ceux que M. Lallier a très sensément et très ingénieusement réunis. La liberté politique a été païenne; la liberté humaine est chrétienne. Le christianisme seul a donné à l'homme un assez grand prix pour qu'il ne pût plus être acheté, ni vendu, ni possédé ici-bas.

Je vous répète que je lis assidûment le *Correspondant* [1]. Je ne me plains à peu près jamais de ce qui y est, quelquefois de ce qui y manque. Presque tout ce qu'il dit est bon; il ne dit pas assez tout ce qui est bon.

Je travaille en effet beaucoup, et je me plais à ce que je fais. Je me trouve très bien ici, et ceux qui m'entourent s'y trouvent aussi bien que moi; Guillaume travaille autant que moi. Je lui sais gré d'avoir voulu être licencié. Il revoit une bonne partie de ses classiques. J'ai quelque regret de n'avoir pas dit un mot dans cette question des classiques et de l'éducation chrétienne; car je les veux tous les deux, et je crois qu'on peut très bien les avoir tous deux. M. Lenormant a touché au nœud de la question.

Adieu, chère Madame. Je suis charmé que vous alliez tous bien. Pourquoi êtes-vous toujours celle qui va le moins bien? Vous en faites trop pour les autres; soignez-vous mieux vous-même. Mille amitiés à M. Lenormant et à vos enfants.

1. M. Lenormant était alors chargé de la direction du *Correspondant*.

XXIX

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 11 octobre 1852.

Chère Madame, je vous envoie mon fils vendredi prochain 15. Je vous remercie d'avance de vos soins maternels pour lui, comme on remercie des choses sur lesquelles on compte. De toutes les reconnaissances, celle-là est la plus profonde.

Tout mon camp va très bien. L'été s'est passé sainement et doucement de corps et d'esprit, pour les grands et pour les petits. Je m'attriste un peu en les regardant. Ils ne sont pas de leur temps : leur âme vit dans une autre atmosphère que celle où leur corps est destiné à se mouvoir. Je les aime mieux ainsi, et j'espère qu'il n'en sera pas toujours ainsi.

Il me revient aussi que le Pape viendra sacrer le nouvel Empereur. On m'a envoyé un propos du nonce, très indirect, mais qui indiquerait plutôt cela que le contraire. Lisez un article du *Times*, répété hier dans je ne sais plus lequel de mes journaux. C'est le mot de l'Europe; elle reconnaîtra l'Empire, pourvu que l'Empire reconnaisse les traités de 1815. Et l'Empire reconnaîtra les traités de 1815. La paix est dans le besoin, le goût et le caractère de tout le monde. Comment le Pape s'y prendrait-il pour être intraitable après cela?

Soyez assez bonne, quand vous verrez M. Edélestand du Méril, pour le remercier de ma part d'un très spirituel article qu'il a mis dans l'*Athenæum* sur Cor-

neille[1]. De l'esprit tout à fait hors des routines littéraires, ce qui est le plus rare : je ne fais cas et ne prends plaisir qu'à ces éloges-là. Dites-lui aussi, je vous prie, que je suis de son avis sur l'Introduction : *De l'état de la poésie en France avant Corneille*; elle promet plus qu'elle ne tient. Elle est vraie, mais ce n'est qu'un coin de la vérité; elle était ainsi faite, j'avais vingt-cinq ans alors. Je n'ai pas voulu la refaire.

Adieu, chère Madame. Vous reposez-vous enfin un peu entre vos deux filles bien portantes? J'aurai un vif plaisir à vous retrouver et à causer avec vous et votre mari. Mes plus tendres amitiés à tous les deux.

XXX

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 8 novembre 1852.

Chère Madame, quoique je retourne à Paris samedi prochain, je ne veux pas attendre jusque-là pour vous remercier de vos deux lettres si bonnes. Vous êtes maternelle pour mon fils; j'espère que cela me donne le droit d'être au moins fraternel avec vous. Je le suis du fond du cœur. Vous êtes dans le bien petit nombre de personnes qui me consolent de retourner à Paris. Sans elles, j'aimerais bien mieux n'y pas retourner, car je n'y ai rien à faire qui m'oblige et rien à voir qui me plaise. Et puis, il faut

1. Le livre de M. Guizot, *Corneille et son temps*.

bien aussi que j'y sois pour les couches d'Henriette. J'espère que vous l'avez trouvée en bon état. Mais j'ai l'horreur des défilés à passer. La perte de toute sécurité, voilà l'un des plus grands inconvénients de vieillir. Je me sers du mot le plus doux.

M. de Montalembert a fait un livre plein de talent et de vérité[1], et une action pleine de courage et d'honnêteté. Je supprime, après cela, toutes les observations, objections et commentaires, que je pourrais faire. Comme je ne veux que du bien, et beaucoup de bien, à l'Église catholique, je suis charmé quand je rencontre quelqu'un qui lui en fait. Il y a des gens qui lui font tant de mal! De toutes les questions qui me préoccupent, et il y en a beaucoup, c'est sur celle-là que j'ai le cœur le plus plein et le plus gros. Je me figure que si je pouvais faire retentir à toutes les oreilles ce que j'ai dans le cœur à ce sujet, ce serait bon à quelque chose. Je serai toujours jeune.

XXXI

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 5 juin 1853.

Chère Madame, vous êtes un excellent et charmant chroniqueur. Quand je ne vous écrirais pas pour ma propre satisfaction, je vous écrirais pour que vous m'écriviez, il faudrait dire : *pour que vous m'écrivissiez*; mais je suis comme M. Suard; il détestait ces

1. Le livre *des Intérêts catholiques au XIX*e *siècle.*

isse et ces *asse* et ne s'en servait jamais. « Quand je fais cette faute-là, disait-il, personne ne peut croire que c'est parce que je ne la sais pas. » En fait de grammaire, on peut se permettre cette arrogance dans le péché.

Tout va bien ici, très bien, si bien que j'en ai peur. L'expérience ne m'a point appris qu'il n'y a pas de bonheur en ce monde; tout au contraire; je crois au bonheur et au grand bonheur; mais j'ai appris qu'il est toujours précaire et bientôt troublé. J'ai beaucoup de joies et peu de confiance. Je suis le pendant et le contraire d'Andromaque; le sourire lui vient au milieu des larmes; moi, les larmes sont toujours près de me venir au milieu du sourire.

Je regrette bien de n'avoir pas entendu la seconde partie du *20 Mars* de M. Villemain. Si j'étais seul avec lui, je lui ferais çà et là bien des petites objections, mais, à tout prendre, un sentiment vrai et vif éclate partout, même dans ce qu'il y a d'invention mêlée à ses souvenirs, et son mélange d'éloquence et de malice me plaît beaucoup; c'est un caractère vraiment original et qui lui appartient.

Jasmin est une preuve de plus de l'extrême difficulté des transplantations. J'ai dans mon jardin des ormes d'Amérique, gigantesques, dit-on, dans leur pays et qui, ici, ne grandissent que languissamment. Si cela arrive aux ormes, que voulez-vous que deviennent les jasmins? Guillaume ne me pardonnerait pas ce calembour; il lève les mains au ciel quand il m'en vient un sur les lèvres, une fois tous les ans.

Je suis de votre avis sur les élections académiques; quand elles ne passionnent pas, elles assomment. Il

faut les faire pourtant. Qui donnerons-nous pour successeur à M. Pardessus? M. de Rougé ou M. Egger? Probablement M. de Rougé. Quand viendra le tour de mon voisin M. Floquet? Faut-il qu'il ait publié sa *Vie de Bossuet*? Il me dit que les trois premiers volumes seront prêts cet hiver; ils iront jusqu'à la nomination de Bossuet comme précepteur du Dauphin. Ce sera une biographie monstre, mais très curieuse. M. Floquet est un maniaque; il ferait cinq cents lieues et emploierait dix ans pour constater une date. Bossuet mérite cela; il mérite tout. C'est décidément, à mon avis, l'homme qui a parlé le plus grand langage.

J'étais vraiment fatigué en quittant Paris; mais depuis que je suis ici, je sens ma fatigue s'en aller, comme la soif s'en va quand on boit. Je travaille beaucoup, à *Cromwell* uniquement. Je veux finir cet été, mais je serai fâché quand j'aurai fini. C'était un temps de grandes âmes.

XXXII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, mardi 28 juin 1853.

Chère Madame, de près on n'a pas toute l'influence qu'on voudrait avoir, et de loin pas toute celle qu'on pourrait avoir. J'ai regretté le petit paragraphe que M. Mallac a cru devoir joindre à l'article de M. de Pontmartin sur Albert de Broglie, et si j'avais été là et que je l'eusse connu d'avance, je l'aurais prié de le

supprimer. Il saura qu'il vous a chagrinée, et il en sera fâché. Je ne veux pas dire *blessée*, car je ne trouve pas cela juste. M. Mallac est de ceux qui, n'ayant pas connu M. de Chateaubriand, ne lui doivent rien de plus que ce qu'ils croient la vérité, et M. de Chateaubriand est de ceux qui, vivants ou morts, sont bons pour supporter toute la vérité. Vous avez mille fois raison de prêcher le respect, le respect des morts illustres, le respect des fautes des morts illustres. Songez seulement quelquefois, je vous prie, que si quelqu'un n'a respecté personne, c'est M. de Chateaubriand dans ses *Mémoires*; il est assez naturel qu'on le paye quelquefois de sa propre monnaie; et très naturel, par exemple, qu'Albert de Broglie prenne quelque plaisir à être un peu sévère pour l'homme qui a été si insultant pour son père qui, lui aussi, méritait bien quelque respect. Voilà deux *qui* qui n'ôtent rien à la vérité de ce que je vous dis. Vous savez ce que je pense de M. de Chateaubriand et comment j'en parle. Vous voudrez donc prendre ma défense de mes amis en bonne part. Je fais comme vous, je ne les livre jamais.

Je voudrais bien avoir le plaisir de vous voir d'ici à trois jours, quand Guillaume vous verra, mais je n'ai jamais songé à me donner ce plaisir-là. Je suis plongé dans *Cromwell*, et ne me séparerai de lui qu'à la dernière extrémité.

Tout mon monde va bien et vous aime, vous et toute votre maison, moi plus que tout le monde.

XXXIII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, vendredi 22 juillet 1853.

Chère Madame, je vois que vous venez de perdre, à Orléans, un parent de M. Lenormant. On me dit qu'il était très âgé et d'une très mauvaise santé, mais cela ne console point, si vous lui portiez de l'amitié; et je suis décidé à entrer dans toutes vos peines, petites ou grandes.

J'entrerais bien volontiers dans votre désir de voir les Turcs chassés d'Europe. Moi aussi, j'ai grande envie de revoir toutes ces belles régions chrétiennes. Et je ne suis pas du tout de l'avis de l'*Univers*; je tiens les Grecs pour des chrétiens, quoiqu'ils ne soient pas mes chrétiens favoris. Mais, à côté du désir que j'aurais, j'ai un parti très pris: je ne veux pas que la révolution reprenne possession de l'Occident en même temps que le christianisme de l'Orient. C'est ce qui arriverait infailliblement aujourd'hui. La France n'ayant pas en Orient, et par la guerre, de part naturelle à se faire, elle essayerait de s'en faire une en Occident, ce qu'elle ne pourrait faire que par le bouleversement révolutionnaire de l'Europe, si tant est qu'elle pût le faire, même par là. Voilà mon motif pour être très décidé à ne pas vouloir aujourd'hui de la guerre en Orient. J'ajoute que, détestable en soi, l'esprit révolutionnaire est de plus antichrétien. Je ne pense pas que le meilleur moyen de relever

le christianisme en Orient soit de le saper en Occident. L'islamisme ne tombera en Europe que par le concert de l'Europe. Ce qui est arrivé pour la Grèce arrivera pour toute la Turquie. Quand il y aura, pour chasser les Turcs de Constantinople, un mouvement européen semblable à celui qui les a chassés d'Athènes, j'en serai charmé, et j'en serai. Et ce mouvement-là viendra. J'aime mieux l'attendre que voir éclater un mouvement révolutionnaire. J'aime mieux Mahomet un peu plus longtemps, et Proudhon ou Louis Blanc pas du tout.

Je suis fâché de ce que vous me dites de votre fille Juliette. Elle a écrit à Pauline une lettre assez triste. J'espère, comme vous, que le dernier effet des eaux vaudra mieux que le premier. Tout va bien autour de moi; mais je n'ai que la moitié de mon monde. Pauline, son mari et ses enfants sont à Trouville pour trois semaines. Elle avait besoin de quelques bains de mer. J'irai les y voir demain, mais pour revenir chez moi le soir. Je ne découche pas.

Vous m'avez envoyé deux articles de votre fils qui m'ont beaucoup intéressé. Pour lui d'abord, et pour Hypéride après. Ils sont écrits sérieusement et naturellement, et je suppose qu'il a raison au fond, ce que je saurai quand j'aurai lu les discours d'Hypéride. Il (votre fils) a vraiment bien du savoir et du goût de savoir, et de l'esprit pour en venir à bien savoir. Vous me direz le résultat de son examen, n'est-ce pas? Quoique je n'en doute pas, je lui en fais d'avance mon compliment, comme de ses articles.

Adieu, chère Madame, je prends acte de tout ce que vous me dites des bonnes chances de M. Egger

pour la prochaine élection. Quand j'ai commencé à m'intéresser à quelqu'un, je ne m'en détache pas. C'est un succès qui fera son bonheur pour toute sa vie, et je crois qu'il le mérite.

Où donc M. Sainte-Beuve a-t-il écrit sur M. Jouffroy? J'aurais trop à dire sur le discours de Mignet. Adieu donc. Mes vieilles et éternelles amitiés à tout ce qui vous entoure.

XXXIV

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 25 septembre 1853.

Chère Madame, vous n'aviez pas répondu à ma question sur le moment où vous viendriez nous voir, et je désespérais de votre visite. C'est bien aimable à vous d'en reprendre l'envie; il faut seulement que vous m'aidiez dans mes difficultés domestiques. Je compte aller à Broglie du 12 au 15 octobre; dans les huit jours qui précéderont, j'ai donné des rendez-vous successifs ici à M. de Barante, M. Piscatory, Mlle de Chabaud. Je suis dans un étau; placez, je vous prie, votre bonne volonté du 1er au 3 octobre; j'espère que cela vous conviendra, car c'est le moment, si je ne me trompe, où M. Lenormant va rouvrir la Bibliothèque. Donnez-moi donc, dans ces trois jours, les vingt-quatre heures que vous me promettiez. Nous aurons au moins le temps de causer.

La mort de ce pauvre M. Ozanam m'a vraiment touché. Si jeune, si bon, et si heureux! De tous les

secrets de Dieu, les plus impénétrables sont ses desseins sur les personnes. Si vous avez une occasion d'exprimer à Mme Ozanam la part très vive que je prends à sa douleur, soyez assez bonne pour le faire.

XXXV

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 9 octobre 1853.

Chère Madame, j'espère que l'été prochain votre cheval ne sera pas malade et que vous tiendrez votre bonne promesse. Je ne veux pas vous laisser quitter la Normandie sans vous dire mon regret de mon mécompte pour cette année-ci. Je m'étais promis de bonnes conversations avec vous. Je cause à cœur ouvert avec bien peu de gens, et à Paris on ne cause jamais qu'en courant. Je n'y rentrerai pas avant le 15 ou le 20 novembre. Je vais, le 17 de ce mois, passer quinze jours à Broglie. Mes deux ménages y viendront successivement. Je n'ai pas encore lu le nouvel article d'Albert de Broglie sur Leibniz. Je crains de n'être pas de son avis, Son premier travail ne m'avait pas convaincu. Je lirai certainement celui-ci avant d'aller revoir l'auteur.

Tout va bien au Val-Richer, malgré un peu de mal de gorge de Pauline. Elle s'est d'ailleurs bien remise de son indisposition de Trouville; elle a repris tout son entrain. Mes petits-enfants vont à merveille. Marie devient une société pour moi. Je vois déjà, dans cette petite créature, la nature humaine tout entière, et

plus j'y regarde, plus je deviens chrétien; mais chrétien à ma façon, plus chrétien devant Dieu que devant les hommes. Je dis peut-être là une grande arrogance; mais il est certain que je vis plus intimement avec Dieu qu'avec personne; je lui laisserais tout voir sans crainte si je croyais pouvoir lui cacher quelque chose.

Adieu, chère Madame; vous avez raison d'aller rejoindre M. Lenormant et revoir votre fille Juliette. J'espère que vous la trouverez en bon état et se croyant en bon état. Faites-lui, je vous prie, mes amitiés et à Paule aussi. Mille tendres respects.

Votre ami M. Legouvé doit avoir bien de l'humeur contre Mlle Rachel. Que deviendra *Médée*?

XXXVI

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 3 novembre 1853.

Chère Madame, j'aurais trop à vous dire, c'est ma seule raison pour ne vous avoir pas encore répondu. Non que j'aie rien à vous taire; mais on n'écrit pas tout. Nous causerons. Je ne suis pas aussi peu disposé que vous le croyez à causer à cœur ouvert. Votre affection me touche profondément, votre franchise me plaît infiniment. Je n'ai, sur ces sujets-là, qu'un seul motif de réserve avec des amis comme vous, c'est que je suis décidé à ne jamais disputer avec eux quand je ne suis pas de leur avis. Il y a des points, pas beaucoup, mais il y en a, sur lesquels il faut

s'entendre complètement, parfaitement, ou se taire. L'amitié intime n'admet que l'harmonie ou le silence.

Deux mots seulement de votre lettre sur lesquels je veux, non pas vous répondre, mais vous dire tout de suite ce qu'il y a réellement en moi. En fait de soumission à Dieu, j'ose croire qu'il n'y en a point de plus entière que la mienne. Elle a été mise à l'épreuve. J'ai été bien frappé, au fond de l'esprit comme du cœur, dans la vie privée et dans la vie publique. Jamais un murmure ne s'est élevé, je ne dis pas sur mes lèvres, mais dans mon âme. J'ai tout accepté, non seulement sans rébellion intérieure, mais avec confiance. « Les voies de Dieu ne sont pas nos voies. » Dans notre destinée personnelle comme dans celle du monde, je ne sais ni le motif ni le but des voies de Dieu; mais je crois en Dieu, et la foi c'est la confiance dans la soumission.

Quant à l'*humilité*, je suis convaincu que Dieu me trouve humble, car il sait, il voit combien est profond et constant en moi le sentiment de sa force et de ma faiblesse, de sa perfection et de mon imperfection. Je crois la science et la puissance humaine infiniment plus petites et limitées que ne le disent les philosophes les plus modestes et les théologiens les plus fervents; je crois que la vertu humaine ne saurait se suffire à elle-même, et que les meilleurs hommes ne marchent pas longtemps droit si Dieu ne les mène, et ne restent pas longtemps debout s'il ne les soutient. Mais il est vrai que, dans les rapports de mon âme avec Dieu, je n'ai jamais senti aucun besoin d'intermédiaire; dans la joie ou dans la tristesse, pour rendre grâces ou pour implorer secours, je m'adresse

à lui directement, spontanément; je lui parle et il me parle; je vis avec lui dans l'intimité la plus soumise, j'ose le dire, mais dans une intimité immédiate et confiante. Si c'est là manquer d'humilité, j'avoue que j'en manque, et j'avoue aussi que cet état de mon âme, probablement le penchant de ma nature, a été et est chaque jour confirmé en moi par l'expérience de la vie et par la réflexion.

Je vous verrai bientôt, chère Madame; je serai à Paris le 17, avec tout ce qui me reste des miens. Guillaume me devance, il part demain soir pour aller commencer sérieusement son droit. Certainement nous userons fraternellement de votre maison cet hiver, lui et moi. Mon ménage sera bien petit. Heureusement ma fille Henriette est bien près. J'ai de bonnes, très bonnes nouvelles de Pauline : le voyage l'a déjà presque reposée au lieu de la fatiguer. Je viens de passer dix jours à Broglie. M. Lenormant a très bien fait d'écrire à Albert pour lui demander un article sur la révocation de l'édit de Nantes. Vous rendrez à l'Église catholique un immense service en la dégageant des coupables folies de l'*Univers*.

Adieu donc. Mille amitiés à M. Lenormant et à Paule. Que fait François?

XXXVII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 2 juin 1854.

Merci, chère Madame, de m'avoir donné vous-même de vos nouvelles, mais je ne vous remercierai

tout à fait que lorsque vous me direz que vous faites tout ce qu'il faut pour vous guérir tout à fait. Vous n'avez pas de devoir plus impérieux, aussi impérieux que celui-là; devoir envers votre mari, envers vos enfants, envers vos amis, et je me mets en tête de la liste. Faites donc tout ce qu'il faut, silence, repos, voyages.

Tout va bien ici. Mes grands enfants sont heureux. Mes petits sont gais et bien portants. Je travaille. Les journées passent vite. J'arriverai à la fin de ce qui m'en reste, sans avoir fait le quart de ce que je voudrais faire encore. Je ne parle pas de ce que je voudrais voir. La vie est un vase trop petit pour ce qu'il y a à mettre; il déborde longtemps; puis il se brise.

Je venais d'écrire à M. Foisset quand j'ai reçu votre lettre. Son article m'a vraiment et beaucoup plu. Rien ne me plaît autant que la sincérité et la liberté dans la sympathie. En soi, l'article est très distingué, et j'ai témoigné à M. Foisset le cas que je fais de ses avis, en lui disant, avec quelques détails, pourquoi je persiste dans les miens. J'ai rétabli aussi l'exactitude des faits sur une prétendue erreur de fait qu'il m'a reprochée un peu légèrement à propos de Milton et de Saumaise. Il n'était pas bien au courant de cette polémique. Je crois qu'il sera content de ma lettre.

XXXVIII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 9 octobre 1854.

Chère Madame, je suis forcé de trouver vos raisons bonnes, quoiqu'elles me déplaisent. Tout doit céder aux arrangements de mariage que vous projetez pour Paule, et j'ajourne à une autre année le plaisir de vous avoir ici.

Vos fouilles m'intéressent comme si je les faisais au Val-Richer. Cette époque de transition du monde païen et romain au monde chrétien et français est une de celles qui excitent le plus vivement ma curiosité. Je la crois très peu connue et très mal comprise, comme toutes les époques où il n'y a, dans la vie extérieure et visible de la société, point d'éclat politique ni intellectuel, et où les événements importants sont cachés au fond des âmes et des relations des hommes. Hercule, Serquinius, Clovis, Childebert et saint Germain pêle-mêle, je serais charmé de voir les débris de ce chaos. Fouillez bien et n'en laissez rien échapper.

Adieu, chère Madame, tout mon monde va bien, très bien. Si Dieu m'accorde encore plusieurs 4 octobre [1], je ne sais pas combien j'aurai de bouquets à recevoir. Je m'arrange pour que la place ne me manque pas. Le second étage du Val-Richer sera bientôt une rangée de nids d'hirondelle. Que tous les parents et tous les petits y reviennent tous les ans, je n'ai pas d'autre vœu à former.

1. Anniversaire de la naissance de M. Guizot.

XXXIX

À Madame Lenormant.

Val-Richer, 4 juin 1855.

Je veux vous donner signe de vie, chère Madame. J'ai été assez souffrant : une bronchite aiguë qui menaçait de devenir une fluxion de poitrine. Rien que la menace, grâce à un large vésicatoire que mon médecin de Lisieux m'a mis sur-le-champ, ce qui m'a guéri. Je reste encore susceptible et fatigué. Il me faut du soleil et du repos. Depuis trois jours j'ai le soleil et je me promène dans mon jardin; je dis jardin par un reste d'habitude modeste, car maintenant c'est un parc. Mes enfants me l'ont doublé en y joignant un pré, une cour, etc. Ce sera très joli. Vous verrez quelque jour, il n'y a rien de tel que d'avoir des enfants. J'ai tous les miens autour de moi, sauf Guillaume que j'attends impatiemment, mais je ne l'aurai pas avant le commencement de juillet; je sais que vous êtes toujours maternelle pour lui.

Si, comme je l'espère, notre chemin de fer s'ouvre enfin d'ici à quinze jours, j'irai à Paris avant la fin du mois. Y aura-t-il, le 21 ou le 23, une réception de M. de Sacy? On a bien de la peine à se décider à abolir ce qu'on n'ose plus exécuter.

Ce que vous me dites du *Correspondant* me chagrine beaucoup. Je tiens plus que je ne puis dire à sa durée et à son développement. Quel dommage que de petites choses séparent les hommes si rares qui s'entendent sur les grandes. Certainement, les inter-

règnes sont partout déplorables! J'ai déjà trouvé que le dernier numéro du *Correspondant* s'en ressentait; plusieurs articles sont en désaccord avec sa pensée fondamentale. Je ne connais pas M. de la Roche-Héron, mais il devrait bien s'en tenir à l'*Univers*; c'est là le lieu par excellence pour parler de ce qu'on ne sait pas.

XL

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 24 juillet 1855.

Que sert d'être plus près, chère Madame, si on ne se voit pas davantage? Il me semble pourtant que j'aime mieux vous savoir à Saint-Éloi qu'à Paris. La part de l'illusion est grande dans toutes les âmes. Faites que votre rapprochement ne soit pas tout à fait une illusion, et profitez un jour du chemin de fer pour venir causer. Hier, j'aurais été charmé de vous voir arriver; le soleil était brillant et le Val-Richer charmant. Aujourd'hui, il pleut; le ciel est sombre et mes allées mouillées. Attendez, je vous prie, que le soleil soit revenu.

Votre fils passe son examen demain. Je lui souhaite bon succès, et j'y compte. Guillaume ne passe que le 9 août. Je serai bien aise quand il aura fini son droit. Il faut, ou que les études plaisent à l'esprit, ou qu'elles aient pour la vie une utilité pratique et prochaine; le droit n'a pour mon fils ni l'un ni l'autre attrait. Il n'a pas goût à la science du jurisconsulte, et ne se propose pas d'entrer dans la magistrature.

J'ai deux fils qui me préoccupent; ils réussiraient très bien, je crois, dans une carrière déterminée et active, et il faut qu'ils y suppléent tellement quellement par des travaux de leur choix et des actes quotidiens de volonté. C'est difficile. Jusqu'ici, cela va bien. Mais l'avenir!

Pour Conrad, son lot est trouvé. La vie de *country-gentleman* lui convient à merveille. Je désire seulement qu'il n'ait pas envie de trop faire et de trop bien faire tout de suite. Henriette est une fermière accomplie; active, attentive, exacte, optimiste et heureuse. Grâce à Dieu, sa santé est aussi bonne à présent que son humeur.

Je vous parle bien longuement de mes enfants, donnez-moi des nouvelles des vôtres. N'y a-t-il rien de nouveau pour Paule? Je voudrais voir cette excellente jeune fille fixée pour elle-même, et auprès de vous.

Je regrette vraiment de n'avoir pas vu M. Foisset. Soyez assez bonne pour qu'il le sache. La nature, non seulement de ses idées, mais de son esprit, me plaît beaucoup. Il est élevé et sain. Je fais le plus grand cas des esprits sains. Il y en a tant de malades, depuis un siècle, et des plus distingués. J'ai très peu de goût pour la littérature d'hôpital, quelque brillante qu'elle soit. Je prépare de la besogne à M. Foisset, car je compte sur lui pour parler, dans un *Correspondant* quelconque, de l'*Histoire de Richard Cromwell et du rétablissement des Stuarts* que je publierai certainement l'hiver prochain. Je ne m'occupe pas d'autre chose. Je souhaite qu'elle soit aussi amusante à lire qu'elle m'amuse à écrire; il n'y a plus ni tra-

gédie, ni grand homme, comme Charles Ier et Cromwell; c'est de la comédie, tantôt royale, tantôt républicaine.

Adieu, chère Madame. Probablement M. Ampère arrive ces jours-ci chez vous. Rappelez-lui, je vous prie, son aimable promesse que je suis décidé à ne pas oublier. S'il veut me faire dire quel jour et à quelle heure il sera à Lisieux, je l'y ferai prendre.

XLI

A Madame Lenormant.

Val-Richer, mercredi 22 août 1855.

Vous avez très bien décidé, chère Madame. Je donne mon consentement. Vous avez pu entrevoir que c'était mon avis, je devrais dire mon instinct, avant que je susse que ce serait le vôtre. Vous connaissez bien M. de Loménie. Paule le connaît bien. Il la connaît bien. Vos propres convenances s'accordent avec le choix de votre fille. Il y a là, pour vous tous, toutes les présomptions et toutes les garanties de bonheur qu'il est en notre pauvre petit pouvoir de nous assurer. Que Dieu vous donne à vous et à vos enfants ce qui dépend de lui seul! Je jouis bien sincèrement de votre joie, car je vous aime beaucoup. Faites, je vous prie, mon compliment bien sincère à M. de Loménie; j'ai la confiance qu'il mérite tout le bonheur qu'il aura.

Je serais certainement allé vous voir à Paris, si j'avais cru que vous y fussiez. L'idée ne m'en est pas

venue. J'ai vu M. Lenormant en passant à la séance publique de l'Institut; il ne m'en a rien dit. Je suis revenu ici, sans me douter que nous avions été si voisins. Jė le regrette d'autant plus que j'ai à vous prier de retarder de quelques jours votre bonne visite. Je vais passer trois ou quatre jours en Angleterre, pour être, le 27, au service anniversaire de la mort du Roi dans la chapelle de Weybridge. Je n'ai pas vu la Reine et la famille royale depuis trois ans. Je ne serai pas rentré ici avant le 4 ou le 5 septembre. Gardez-moi votre bonne volonté pour ce moment-là. Adieu, chère Madame, je vous embrasse sans façon et M. Lenormant aussi. Les joies paternelles me vont au cœur.

XLII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 8 octobre 1855.

Chère Madame, j'ai mieux aimé vous écrire aujourd'hui qu'hier ou avant-hier. Demain vous serez seule, libre, contente au fond, mais un peu triste. Vous avez donné votre fille. Vous savez ce proverbe que j'aime beaucoup : « Qui prend un bon gendre gagne un fils; qui prend un mauvais gendre perd une fille. » Je suis sûr que vous n'avez pas pris un mauvais gendre; mais il faut qu'il soit excellent. Je vous souhaite, en ce genre, tout le bonheur que j'ai. Paule le mérite et vous aussi. A côté de mon compliment, voici ma morale : pour obtenir tout ce qu'on mérite, non seulement il ne faut pas le demander; il ne faut pas

même l'attendre. L'Évangile dit, et avec grande vérité : « Frappez et l'on vous ouvrira »; il y a quelques occasions, et des plus importantes dans la vie, où, pour que l'on vous ouvre, il ne faut pas frapper.

Nous serons charmés de voir ici M. et Mme de Loménie. Je compte que vous me préviendrez du jour où ils viendront, pour que je les fasse prendre à Lisieux.

Tout va bien au Val-Richer. Je suis beaucoup plus content de Guillaume. Son indisposition n'est pas encore tout à fait disparue, mais elle est fort diminuée, et évidemment en train de s'en aller. Vous n'étiez pas à Paris quand il y a passé. Mes petits-enfants sont à merveille. Cinq natures déjà très sensiblement différentes. Je m'amuse à tirer l'horoscope, non pas de leurs destinées, ce qui est le secret de Dieu, mais de leurs caractères. On ne regarde pas d'assez près aux enfants; c'est un monde aussi curieux à observer que celui des hommes. Je travaille et je m'y plais. Le premier volume de mon *Histoire du rétablissement des Stuarts* est imprimé; on commence l'impression du second. J'espère avoir fini, ou bien près, quand je rentrerai à Paris, du 10 au 15 novembre. Je serai bien aise et fâché d'avoir fini.

Je désire que le *Correspondant* s'arrange et réussisse. La défection de la *Revue contemporaine* laisse une place à prendre; le *Correspondant* bien dirigé pourrait la prendre et la remplir. Je m'étonne toujours qu'on ne fasse pas ce qui serait à la fois nécessaire et facile.

Je vous trouve trop sévère, et M. Lenormant aussi,

pour le concurrent d'Amédée Lefèvre-Pontalis [1]. J'ai soutenu le travail d'Amédée; mais j'ai compris et accepté le partage. Il y a dans l'autre plus de mouvement et de trait. L'un et l'autre ont un grand défaut; leur sujet les surpasse trop, défaut bien naturel. L'ouvrage et le succès d'Amédée m'ont fait un vrai plaisir. C'est un excellent jeune homme, très distingué d'esprit et de cœur, et qui se distinguera, j'espère, de plus en plus; j'aime aussi son frère Antonin, et je suis bien aise qu'il soit content de son mariage. Bonne famille.

Adieu, chère Madame. Mes amitiés à M. Lenormant. Vous ferez bien d'aller à Maintenon; c'est un beau lieu, un agréable séjour, et la duchesse de Noailles m'a beaucoup plu. Je l'ai trouvée aussi bonne que je le savais et plus animée, plus causante que je ne m'y attendais. Adieu donc et mille tendres respects.

XLIII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 23 mai 1856.

Chère Madame, je suis charmé du succès de votre fils, charmé pour le moment et pour l'avenir. C'est, comme vous le dites, une prise de possession de sa carrière. Son père la lui a ouverte; qu'il s'y fasse la même existence et le même honneur. Cela lui sera plus facile. Tous les miens en sont parfaitement con-

1. Dans un concours pour un prix de l'Académie française ayant pour sujet le duc de Saint-Simon.

tents et me demandent de vous en féliciter pour eux.

Est-ce que ce prix n'exemptera pas François du recrutement? L'Académie des Inscriptions doit avoir les mêmes privilèges que l'Académie française.

Je suis tout à fait de votre avis sur le prix triennal. On m'avait dit qu'il n'y avait pas moyen de faire rentrer Ninive et M. Botta dans la condition des cinq ans; mais, puisque cela se peut, il n'y a pas à hésiter. C'est évidemment le plus grand, le plus beau et le plus original travail d'archéologie et d'histoire archéologique qui ait été fait depuis Champollion. On me dit que l'Académie des Sciences a aussi trois belles choses à proposer. Je ne puis penser sans rire aux efforts d'esprit qu'il faudra faire pour établir une comparaison entre Ninive et l'aluminium.

Je suis fort aise que sir Robert Peel vous ait plu. Ce n'est pas l'homme qui a gouverné le plus grandement; mais c'est peut-être celui qui a gouverné le plus honnêtement, le plus sensément et le plus heureusement, trois belles conditions réunies. Je suis en train de l'achever. Je serai fâché quand j'aurai fini. J'aime à vivre en pareil tête-à-tête. Après les tête-à-tête tendres de la jeunesse, rien ne vaut les tête-à-tête sérieux de la pensée.

Tout va bien au Val-Richer, personnes et choses. Je voudrais plus de soleil, mais je m'en passe : je me passe de tant de choses que je voudrais bien plus que du soleil!

Adieu, chère Madame, mes tendres amitiés, je vous prie, à tous les vôtres, après vous pourtant. Je suis charmé de la bonne santé de vos filles. Quand venez-

vous à Saint-Éloi? Je veux être au premier rang parmi vos meilleurs amis, ceux qui vous aiment le mieux et que vous aimez le mieux.

XLIV

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 13 juillet 1856.

Chère Madame, vous êtes certainement une des rares personnes pour qui je quitterais bien volontiers sir Robert Peel; mais je le quitte fort peu; outre l'intérêt que je lui porte à lui, son temps m'intéresse moi-même, et quand j'y suis entré, j'y reste. Je suis près d'en sortir pourtant. Je suis charmé que la seconde partie aussi vous ait plu. J'espère que la troisième encore vous plaira. Je la couperai peut-être en deux. Quand j'en aurai fini avec sir Robert Peel, je me donnerai le plaisir de dire avec quelque détail ce que je pense de l'état actuel de l'Angleterre et de la part qui lui en revient à lui personnellement. Mais, en tout cas, je me promets que d'ici au 15 août tout sera fini. J'ai autre chose à faire.

J'ai un peu peur, comme vous, que le successeur de M. Fortoul ne le fasse regretter. Il a fait beaucoup de sottises, platitude ou absurdité; mais il les regrettait en les faisant, et il n'en faisait que ce qu'exigeait sa fortune; après tout, c'était un lettré de notre école. Je crains les astronomes et les chimistes.

M. Daremberg, qui était à Broglie, est venu me voir. M. Fortoul n'était pas encore mort. M. Darem-

berg ne se présentait pas pour la première élection [1]; mais je ne doute pas qu'il ne se présente pour la seconde. Je voterai pour lui quand il se présentera. Hors de lui, j'attends. Je prétends garder ma liberté pour cette fois, même avec vous. Certainement l'archéologie française a besoin de renfort, et M. Léopold Delisle est le meilleur possible. Il arrivera.

Pauvre Mme Scheffer [2]! Vous dites vrai, elle n'a su ni être heureuse ni rendre heureux ceux qu'elle aimait passionnément. Ce n'est pas rare en ce monde et je déplore toujours ce fait-là quand je le rencontre. Pourquoi tant de bien perdu? Mme Scheffer m'a donné, dans les plus mauvais jours, de grandes marques d'amitié et de dévouement; et je lui en gardais, et je lui en garderai toujours une très affectueuse reconnaissance. Depuis, elle avait de l'humeur contre moi; pardonnez-moi une expression insolente et presque inconvenante: elle aurait voulu me posséder. Ce n'était pas possible. Je regrette de ne pas lui avoir dit, au moment de sa mort, quelques mots de vraie amitié. Je tiens beaucoup plus de compte, dans les personnes comme dans les œuvres d'art, des qualités que des défauts. Le beau couvre largement pour moi ce qui n'est pas beau. Elle avait des qualités supérieures : elle était tendre et courageuse. Je plains beaucoup son mari, malgré leurs orages. Je lui ai écrit avant-hier.

Soyez assez bonne, je vous prie, pour dire quelques paroles sympathiques de ma part à M. Naudet. Je ne

1. A l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.
2. La femme du grand peintre Ary Scheffer.

connaissais pas sa femme; mais j'ai pour lui une véritable estime, il est sincère et digne.

Vous savez sûrement que la princesse Clémentine a refusé les 300 000 livres de rente[1].

XLV

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 28 juillet 1856.

Chère Madame, vous avez donné à Guillaume un très bon conseil, le conseil paternel par avance, car je lui ai écrit la même chose le lendemain. Il faut à présent qu'il soit prêt le 14 août. Il me le promet de tout son cœur. Aidez-le, je vous prie, à tenir sa promesse en le voyant souvent et en l'encourageant. Il n'a pas encore appris ce qu'il est le plus nécessaire de savoir dans la vie, savoir faire avec zèle ce qui ne plaît pas. Je ne m'inquiète guère de ses succès dans ce qui lui plaît, mais ce sont des succès insuffisants. Je ne vous remercie pas de votre sollicitude et de votre bonté active pour mon fils; mon remerciement est d'y compter.

Je ne vous ai pas encore félicitée des couches de Paule. J'ai laissé à mes filles le plaisir d'être les premières. D'après les détails que m'a donnés Henriette, vous avez eu quelques mauvais moments. Ils sont bien passés, car il paraît que l'enfant prospère. Parlez de moi, je vous prie, à Paule et à son mari, et du

1. Offertes par le gouvernement impérial en dédommagement de la confiscation des biens d'Orléans.

plaisir que me fait leur bonheur. Il faut à présent que nous parvenions à assurer à M. de Loménie une situation un peu plus commode. Nous en causerons. Quand viendrez-vous causer? Fin d'août, commencement de septembre? Dites-le-moi si vous le savez. Quoique ma maison soit grande, apparemment mon cœur est plus grand encore, car j'ai toujours moins de place que d'amis.

C'est, me dit-on, M. de Parieu qui a le plus de chances d'être ministre de l'instruction publique. Je le voudrais, c'est un galant homme et un esprit sérieux. Je suis avec lui dans de bons rapports.

Ce que vous me dites de M. Magnin m'a peiné et touché. Je ne le croyais ni si malade ni si bien préparé. Parlez-lui, je vous prie, de mon sincère intérêt. La princesse de Lieven prétend que, dans la diplomatie, il n'y a pas de plus utile habileté que celle des bons commérages. Vous avez cette habileté-là dans la vie ordinaire qui a bien aussi sa part de diplomatie.

J'ai envoyé hier à Buloz la fin de la troisième partie de sir Robert Peel. J'espère qu'elle vous intéressera encore, quoique ce soit de l'économie politique. Mais il y a du drame dans cette économie politique. La quatrième et dernière partie sera courte : la vie hors des affaires, la mort et le caractère. Le jugement après le récit. Cela m'a plu de faire un peu d'histoire contemporaine.

XLVI

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 5 août 1856.

Chère Madame, j'ai une préférence décidée. Je vous veux ici avant que vous alliez à Trouville, c'est-à-dire le 20 ou le 21 août; d'abord parce que c'est plus près, ensuite parce que Pauline, son mari et Guillaume ont le projet de partir le 25 août pour une partie de plaisir méditée depuis plusieurs années et qu'ils exécuteront enfin celle-ci. Ils iront à Cherbourg, Granville, Saint-Malo et Dinan, voir les grandes côtes de la Normandie et entrevoir la Bretagne. Ils nous laisseront leurs enfants pour quinze jours. Vous voyez qu'il faut que vous veniez avant leur départ. Vous me direz quel jour précis et à quelle heure j'aurai à vous envoyer chercher à Lisieux.

Il se pourrait bien, comme vous l'augurez, que M. Naudet oubliât aux eaux ses projets de retraite. Mais s'il ne les oublie pas, vous avez toute raison, M. Lenormant sera un excellent secrétaire perpétuel, convenant aussi bien à la charge que la charge à lui. J'espère que, s'il y a lieu, l'Académie sera de cet avis. J'y ferai de mon mieux.

Je suis charmé des bonnes nouvelles que vous me donnez de vos filles. J'ai été de votre avis pour les miennes; je les ai engagées l'une et l'autre à ne pas nourrir leurs enfants. Je n'en fais pourtant pas un principe aussi général que vous, et je n'avais pas pensé à m'autoriser, dans mes conseils, de l'antiquité

biblique ou païenne. A tout prendre, Dieu a fait le lait des mères pour les enfants; mais les exceptions raisonnables sont nombreuses, surtout à Paris et quand on vit un peu dans le monde.

Ma mère est partie de Paris le 14 mars 1848; elle a couché à Boulogne et elle est arrivée à Londres le 15, animée et étonnamment peu fatiguée. Du 20 au 25, elle a été prise d'un catarrhe, et je l'ai perdue le 31. Elle y comptait presque; à peine arrivée à Londres, Bryanston square, elle m'a dit en m'embrassant : « A présent je puis mourir. »

XLVII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 5 novembre 1856.

Chère Madame, je ne sais pas l'adresse de M. Léopold Delisle. Permettez-moi de vous envoyer ce billet pour lui et soyez assez bonne pour le lui faire remettre. C'est très sincèrement que je lui fais compliment de son excellente petite dissertation sur le correspondant politique de la reine Blanche.

M. Ampère nous a quittés hier, après quelques jours de conversation intarissable et très aimable. Le soir il nous a lu *César*, qui nous a amusés d'abord, et un peu moins en avançant. Nous en sommes restés à la mort de Caton. J'aime *César*, mais j'aime mieux Ampère.

Vous avez tort de me remercier de mon hospitalité. Il n'y a pas d'hospitalité d'un jour. Le Val-Richer

compte sur mieux de votre part une autre fois, et sur M. Lenormant avec vous.

Je ne vais pas à Broglie. Le duc de Broglie s'attend à partir d'un jour à l'autre, pour aller voir son fils Paul[1] à Brest ou à Cherbourg, où il va arriver très imprévu. Il vient subir son examen et prendre son grade d'enseigne. C'est un charmant jeune homme.

Je serai à Paris le 21, mon fils m'a précédé, ma fille Pauline m'y suivra dans les derniers jours du mois. Henriette et son mari passeront l'hiver au Val-Richer. Ils prennent leur agriculture fort au sérieux et ils ont raison. J'ai assisté hier à une grande opération, l'installation des vaches dans leur nouvelle étable. J'en avais eu trop de pitié d'avance, sur la foi du mot *Box-Tomb*. Il n'y a là point de tombeau, même pour des vaches, plutôt un palais, un peu prison, comme tous les palais.

Adieu, chère Madame, mille amitiés de tous les miens à tous les vôtres, et pour vous mon plus tendre respect.

XLVIII

A Madame Lenormant.

Paris, 28 janvier 1857.

Je sais trop votre amitié pour moi, chère Madame, pour ne pas compter sur votre sympathie[2]. Toutes

1. Le prince Paul de Broglie, depuis l'abbé de Broglie.
2. A propos de la mort de la princesse de Lieven.

les sympathies, même les meilleures, sont vaines contre un vrai chagrin, et pourtant elles sont douces. Notre cœur est un tissu de contradictions. J'irai vous voir dès que je sortirai. Soignez-vous bien et gardez-vous de sortir. On ne se soigne jamais assez d'avance. Ma fille Henriette m'est arrivée hier soir, vrai plaisir dans mon chagrin. Il y a place pour tout dans l'âme.

Mille tendres respects.

XLIX

A Madame Lenormant.

Val-Richer, mardi 24 février 1857.

Chère Madame, vous êtes une aussi aimable que fidèle amie. Vous avez voulu m'envoyer au Val-Richer les amusements de Paris. J'ai regretté la lecture[1] chez vous plus que le bal chez Mme Duchâtel. Je n'y serais pas resté jusqu'à trois heures du matin. Quoique je sois fort aise que la fusion s'accomplisse entre les états-majors des partis pendant que la confusion règne encore entre les princes, je suis à cet égard prodigieusement insolent; je crois que si les hommes considérables et capables des partis voulaient et savaient s'entendre, ils entraîneraient dans l'occasion tout le monde, princes et peuple. Mais les plus beaux bals ne suffisent pas à cette œuvre-là.

J'ai trouvé ma fille et ses enfants très bien ici, et je m'y trouve à merveille. Le temps est superbe; un soleil brillant dans un air doux. La nature est comme

1. De M. Villemain sur M. de Chateaubriand.

une morte qui s'apprête à ressusciter et dont on sait qu'elle va ressusciter. Allez au Louvre; regardez le miracle de saint François Xavier au Japon, la résurrection d'une jeune fille, à mon avis un des plus beaux chefs-d'œuvre du Poussin. Le père, la mère, toute la famille, des voisins sont là, penchés sur le corps de la morte, épiant les premiers retours de la vie, pleins à la fois d'espérance et de doute, pendant que le saint prie debout, les yeux au ciel, sûr de sa puissance et ne prenant pas la peine de regarder si elle agit. C'est admirable, surtout la mère et le saint. Il n'y a dans ma vallée ni saint, ni mère, mais des prés, des bois, des champs qui commencent à ressusciter, et moi qui les regarde en me promenant avec ma fille, grâce à Dieu très vivante.

Je retournerai à Paris vendredi, vous me direz quel jour vous voulez de moi à dîner la semaine prochaine. J'emploie ici ce que ma fille et ses filles me laissent de temps à lire *Jeanne d'Arc* de M. Henri Martin. Quelle honte! Point de foi et point de raison. Pauvre Jeanne! Outragée par Voltaire, déifiée par M. Henri Martin; tour à tour fille de joie et second Messie. Quelle destinée pour cette naïve, sublime et inspirée jeune fille!

Adieu, chère Madame, je pense avec plaisir que vous ne cherchez pas d'appartement. Vous finirez par conserver le vôtre ou l'équivalent. Mes amitiés, je vous prie, autour de vous et mille tendres respects.

L

A Madame Lenormant.

Val-Richer, lundi 20 avril 1857.

Chère Madame, j'ai retrouvé ici tous les miens en bon état, et j'y ai ramené le beau temps. Mes enfants et le soleil. La campagne n'est pas encore, mais devient charmante à vue d'œil. J'ai bien regretté de ne pas vous avoir entrevue vendredi sur le chemin de fer. Les petits comme les grands regrets abondent dans la vie. Au milieu de toutes les plaies qu'elle m'a faites, je conserve encore la faculté de sentir vivement toutes les joies qui m'y restent. Tout s'allie dans l'âme.

J'ai, en effet, vendu mes Mémoires, mais en gardant le droit de ne les publier qu'au moment qui me conviendrait. Je choisirai ce moment. J'y ai bien pensé, avant de me décider à en publier ainsi une partie de mon vivant, car je ne publierai pas tout. Je donnerai aujourd'hui ce que je crois pouvoir donner utilement. Je laisserai à mes enfants ce qui ne peut paraître convenablement qu'après moi. Je ne crains pas la responsabilité et je ne veux ni amuser la malignité publique, ni satisfaire la mienne. *Sir Robert Peel* a été un peu pour moi un essai. Je ne parlerai pas autrement de mes contemporains et de moi-même. Orgueil de comparaison à part, tous les grands historiens de l'antiquité, Thucydide, Salluste, Tacite, ont écrit de leur vivant l'histoire de leur temps. Je ne me sens aucun embarras à tenter de faire comme eux.

Point de fiel permet beaucoup de franchise. C'est la personnalité qui envenime la vérité.

Rien n'est encore décidé pour le prix Gobert. La commission s'est ajournée au 12 mai. Je retournerai à Paris le 11, et j'y passerai quatre ou cinq jours. J'irai un jour vous demander à dîner. D'ici là, soignez un peu, je vous prie, les affaires de M. Poirson, quand vous en trouverez l'occasion. Il mérite que vous lui portiez intérêt.

Si le buste de votre fils est ressemblant, il sera charmant.

Adieu, chère Madame, je pense avec plaisir au plaisir de votre fille Paule et de vous avec elle à Saint-Éloi.

LI

A Madame Lenormant.

30 avril 1857.

Chère Madame, Mme Geoffrin disait qu'il faut faire commodément ce qu'on fait tous les jours. Je n'ai pas tous les jours le plaisir de rendre service à mes amis. Pourtant cela m'arrive assez souvent pour que je me permette quelquefois de tenir un peu compte de mes convenances et même de mes aises. J'ai donc attendu, pour m'occuper de la petite notice qui intéresse le duc de Noailles[1], que j'eusse à peu près fini

1. A propos de l'ouvrage du duc de Noailles sur Mme de Maintenon et d'une polémique à ce sujet avec M. Lavallée. (Voir la lettre suivante.)

de mettre en ordre mes papiers. Grande affaire pour un homme qui s'occupe de ses Mémoires. J'envoie aujourd'hui même cette notice à M. Buloz, en lui demandant de l'insérer dans le prochain numéro de la *Revue*. Peu importe, pour un ouvrage qui n'est pas fini, qu'elle paraisse le 1er ou le 15 mai.

Il fait froid. Nous nous en plaignons peu; la maison est chaude, et au dehors nos arbres fruitiers jusqu'ici ne souffrent pas. Il ne gèle pas la nuit. Ce que je ne pardonne pas au froid, ce sont vos maux de tête. Je croyais n'avoir à penser qu'à votre poitrine. Je vous prie de faire en sorte que je ne pense ni à l'une ni à l'autre. J'aime beaucoup mieux penser à votre fidélité pour vos amis. C'est l'un de vos plus charmants mérites, et vous avez bien raison d'y persister quand même. Je suis trop vieux pour ne pas savoir combien il y a peu d'amis sur qui on puisse compter vivant; combien moins, mort! L'ellipse est forte mais claire, et Racine l'autorise.

Je regrette de n'avoir pas entendu M. Villemain sur M. de Chateaubriand. J'aime l'article de M. de Montalembert. Pas suffisant sur le fond de la question, excellent sur la situation, net, animé, brillant çà et là, et sans abus de la malice. Le ton triste, comme d'un vrai malade. Savez-vous quelque chose de l'état de son mal?

Je ne sais rien du tout sur Madame la duchesse d'Orléans. Qu'il s'agisse ou non de princesses, je m'en tiens, en thèse générale, à ce que disait Chamfort : « La moitié de ce qu'on dit n'est pas vrai, et on ne sait pas la moitié de ce qui est vrai. »

Adieu, chère Madame, je serai le lundi 11 mai à

Paris. Voulez-vous me donner à dîner avec mon fils, le 11, le 12 ou le 13? Je ne sais pas combien de jours je serai obligé de rester. Mes enfants vous font mille tendresses, et moi j'y ajoute le respect.

LII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, mardi 9 juin 1857.

J'attends ma fille Henriette dans deux heures, chère Madame; elle me donnera de vos nouvelles, mais vous m'en donnez vous-même avec une si aimable amitié, que je n'en attends pas d'autres pour vous répondre.

Qui parlera, dans le *Correspondant*, des affaires de Belgique[1]? M. de Montalembert, je suppose; il en parlera certainement bien, je voudrais beauconp qu'il en parlât très bien. Personne absolument n'en a bien parlé jusqu'ici. Les *Débats* ont été complaisants pour le mal. L'*Assemblée nationale* a semblé se réjouir du mal, par haine pour les constitutions et les libéraux. Bien mauvaise tactique de part et d'autre. Le parti catholique a pu manquer et me paraît avoir manqué de mesure, de prudence; il n'a bien apprécié ni sa situation ni sa force; mais certainement le droit était de son côté, et pour le fond de la loi et pour les procédés constitutionnels. Il faudrait que les libéraux

1. La loi sur les établissements de bienfaisance proposée par le parti libéral, et qui provoqua une si vive agitation en Belgique, en 1857.

fussent tancés par de vrais et inébranlables libéraux. Tant de désordre et de violence pour interdire la liberté de la charité pieuse et ne laisser debout que la charité administrative! C'est scandaleux et stupide. Si j'en croyais tout ce qu'on m'écrit, la situation serait très grave; on recommencerait à parler en Belgique de la réunion à la France, et ce serait le parti catholique qui se jetterait de ce côté, préférant la paix impériale à la défaite anarchique. Folie! folie! J'espère qu'il n'en est rien et je suis décidé à ne pas perdre ma confiance dans le bon sens du roi Léopold et des Belges libres, mais j'attends avec quelque inquiétude.

En attendant, je ne m'occupe que de mes Mémoires, et je m'en amuse autant que je m'en occupe. Après l'espérance, rien n'est si charmant que le souvenir : phrase de vaudeville qui n'en est pas moins vraie. Le travail dont vous connaissez quelques fragments est le fond sur lequel je brode. Soyez tranquille; je ferai mieux pour M. de Chateaubriand que de le ménager; j'en parlerai bien avec vérité.

Buloz m'a écrit ce que lui avait écrit M. Lavallée et je lui ai répondu, ce qui coupera court, j'espère, à une polémique qui, en tout cas, serait désagréable pour le duc de Noailles. Il sera plus libéral une autre fois, en fait de citations. Si vous le voyez, dites-lui, je vous prie, que lord Aberdeen m'écrit ceci; je copie : « The great change which appears to me to have recently taken place in the feeling of this country is the increase of a warlike tendency in all ranks. We cannot easily fall back to our former state of peace, and it seems to matter little with whom we

are at war, provided there is the necessary amount of excitement. It is felt that the russian war was too speedily ended. I hope the Government, or at least most of them, do not share this opinion; but I think there can be no doubt respecting the people. This is a calamitous change [1]. »

Adieu, chère Madame, mes amitiés à tous les vôtres et pour vous mes bien tendres respects.

LIII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 12 juillet 1857.

Chère Madame, depuis huit jours je suis avec angoisse vos angoisses. Il y a vingt ans, j'ai vu mourir mon fils à vingt et un ans, dans la force et la beauté de la jeunesse. Je le vois comme s'il était là. Que Dieu vous garde le vôtre! Votre lettre d'aujourd'hui m'a bien allégé le cœur. Il me faut mieux encore; il me faut plus de fièvre, plus de traces de sang. Mais enfin vous espérez et vous avez raison d'espérer. Tous les matins, réunis dans mon cabinet, tous mes enfants

1. « Le grand changement qui me paraît avoir eu lieu dans le sentiment de ce pays est l'accroissement d'une tendance belliqueuse dans tous les rangs. Nous ne pouvons retomber facilement dans notre état antérieur de paix, et il semble que ce soit une petite affaire avec qui nous sommes en guerre, pourvu qu'il y ait le degré nécessaire d'excitation. On trouve que la guerre de Russie a été trop vite finie. J'espère que le gouvernement, ou au moins beaucoup de ses membres, ne partagent pas cette opinion, mais il n'y a pas de doute que c'est celle du peuple. C'est un malheureux changement. »

prient pour vous. Et il y a une prière de tous les moments sans paroles, la plus profonde de toutes. Je n'ai pas le cœur aujourd'hui à vous parler d'autre chose. Juliette a été, et est, et sera bien aimable de nous donner exactement des nouvelles. Quand votre fils sera guéri, vous viendrez tous vous reposer à Saint-Éloi. Vous aurez tous bien besoin de repos, vous autant que François.

LIV

A Madame Lenormant.

Val-Richer, samedi 18 juillet 1857.

Je pense à vous avec repos, chère Madame, et ce sera bien mieux encore quand je vous saurai vous reposant à Saint-Éloi. Prévoyez-vous un peu à quelle époque vous pourrez y mener votre convalescent? Il s'en trouvera sûrement très bien. Faites-lui, je vous prie, mes amitiés joyeuses et prêchez-lui, de ma part, la patience. Il en aura longtemps besoin, et il pourrait se trouver très mal s'il en manquait. Nouvelle épreuve pour vous comme pour lui. Mais après celle que vous venez de traverser, toutes les épreuves sont légères.

Je vous remercie de vos bons conseils à Guillaume. Il en a besoin aussi. Il doit quitter aujourd'hui Strasbourg pour Bade. Il me reviendra le 4 août, par Cologne et Bruxelles.

A propos de Bruxelles, j'envoie à M. Buloz pour son numéro du 1er août, un grand article sur les affaires de Belgique. Il y a bien des gens, et même de mes

amis, à qui il ne plaira guère. Mais je suis décidé à me donner le plaisir de parler pour ma propre satisfaction, non pour celle d'autrui. La duchesse de Talleyrand me disait un jour, en me parlant des Mémoires de son oncle : « Quand on a tant menti en sa vie, je ne comprends pas qu'on ne se donne pas une fois le plaisir de dire la vérité! » Je n'ai pas tant menti que M. de Talleyrand, mais j'ai souvent ménagé, transigé. Je ne m'en inquiète plus.

L'article de l'*Assemblée nationale* dont vous me parlez n'était pas du tout de moi, ni texte, ni inspiration. Je n'ai depuis bien longtemps rien écrit ni rien inspiré dans l'*Assemblée nationale.* J'en approuve beaucoup de choses, j'en désapprouve à peu près autant, et je n'y veux répondre de rien. L'intention est bonne, le courage aussi; mais l'intelligence politique manque; et il s'y fait tant de fautes qu'elle nuit à sa cause encore plus qu'elle ne la sert. Je suis bien aise qu'on sache que c'est là ce que j'en pense.

Savez-vous quand M. Ampère revient de Rome? Le Val-Richer compte sur sa visite annuelle. Dites-le-lui de ma part, je vous prie. Je suppose que, même revenu, il ne fera pas à Paris un long séjour.

Les affaires de l'Inde seront, pour l'Angleterre, une charge en hommes et en argent, pas du tout un danger. Vous avez tort de désirer que l'Inde échappe aux Anglais. Elle retomberait sous un joug bien pire, plus avilissant et plus épuisant. Le plus médiocre gouverneur général anglais vaut mieux que le meilleur nabab. Je suis pour la conquête du monde par les Européens et les chrétiens. C'est notre faute si nous n'en savons pas prendre et garder notre part.

LV

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 14 septembre 1857.

Chère Madame, aujourd'hui, plus encore qu'un autre jour, je regrette mon dîner du jeudi 3, ici avec vous. J'ai Lisieux à dîner aujourd'hui; vingt couverts! Nous ne causerons pas aussi agréablement que ce jeudi, déjà si loin.

Le vendredi 4 m'a laissé un bon souvenir. N'oubliez pas, je vous prie, tout ce que vous a raconté M. Pasquier sur la première Restauration. Je ne veux raconter les souvenirs de personne; j'ai assez des miens. Mais je suis bien aise de contrôler les miens.

Si je savais où prendre en ce moment le chancelier, je lui écrirais pour le remercier de l'offre qu'il vous a faite à propos de mon mémoire sur l'échange des prisonniers anglais. Je serais fort aise de ravoir ce premier papier. Pouvez-vous me dire où il faut lui écrire et quand il rentrera à Paris?

Je ne m'étonne pas des fantaisies d'imagination que vous découvrez dans Mme de Boigne. Les plus sensés ont leur fantaisie. Les plus froids ont un coin chaud, les femmes surtout. Elles meurent quelquefois sans que personne l'ait trouvé. Nous sommes tous très inconnus les uns aux autres.

Rien ne s'est passé au Val-Richer depuis que vous y avez passé. J'attends jeudi Cuvillier-Fleury et sa femme, puis Lavergne et la sienne, puis des amis anglais, les Boileau. Je travaille quand même. Mon

travail me plaît, et mes heures du matin m'appartiennent toujours. Le temps ne m'a jamais manqué pour ce que j'avais vraiment à cœur. « Je n'ai pas eu le temps » : propos d'indifférent.

Tout le monde va bien autour de moi. Mes filles ont eu ce matin des nouvelles de votre fille Juliette, bonnes, à ce qu'elles me disent. En avez-vous aussi de bonnes de Mme de Loménie? Je suis préoccupé de ce que vous m'avez dit de la santé de son mari; tout ce qui vous touche, vous et les vôtres, me touche.

La mort de Mme Swetchine aura chagriné M. de Falloux. C'était une femme d'esprit, et d'un esprit élevé quoique tendu. Je ne sais si c'est manie de vieillard, mais il me semble que le grand s'en va et qu'il n'en pousse pas de nouveau. Plus je vieillis, plus j'aime le grand.

LVI

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 14 octobre 1857.

Chère Madame, je ne vous ai pas encore remerciée de vos vœux du 4 octobre. Je ne vous remercie de rien, car je compte sur tout. Il y a plus de vingt-sept ans que notre amitié a commencé, et bien loin d'y rien ôter, les années y ont ajouté tous les jours. Nous vieillissons, moi le premier; nous vieillirons, et je suis sûr que, dans je ne sais combien d'années, Dieu nous donnera d'être toujours le même pour vous et de vous trouver toujours la même pour moi. Soignez-

vous bien vous-même en soignant votre mari et votre fils. C'est ce que je vous demande en retour de vos vœux.

Guillaume est parti hier pour Paris dont il a besoin pour ses travaux, et où il retourne toujours volontiers après quatre ou cinq mois de campagne. Ce ne sont pas des vides qu'il y retrouve, et il n'a pas encore besoin de repos. Traitez-le maternellement, comme vous l'avez toujours fait; et si, dans vos ennuis de déménagement, il peut vous être bon à quelque chose, usez de lui comme d'un fils. Il viendra à la fin du mois me rejoindre à Broglie, où je compte passer dix ou douze jours avec l'aîné de mes deux ménages. J'irai à Paris le 11 novembre pour prendre part, le 13, à notre première élection. Vous serez certainement encore (je crois du moins) rue Neuve-des-Petits-Champs. Mais peu importe; j'irai vous chercher où vous serez. Je ne rentrerai définitivement à Paris que le 15 décembre. J'avance plus vite ici dans un travail qui me plaît, et auquel je tiens de plus en plus à mesure que j'avance.

Adieu, chère Madame, donnez-moi des nouvelles détaillées de votre fils. Je veux son entier rétablissement pour lui, pour vous et pour M. Lenormant qui s'abat plus aisément que vous. Je n'ai, moi, que de bonnes nouvelles à vous donner d'ici, et point de nouvelles d'ailleurs. Il me revient seulement d'Allemagne qu'on y a été un peu troublé de l'empressement bonapartiste du grand-duché de Bade et des provinces Rhénanes. On était pressé d'en finir et on a été charmé de se retrouver à Weimar avec d'autres voisins. Les peuples sont de grands badauds, même

les Badois. Je vous prie de croire que je ne fais jamais de calembours.

Adieu donc et mille tendres respects.

Votre truite était aussi bonne que belle. Je suis fort aise qu'il y en ait encore dans la Risle.

LVII

A Madame Lenormant.

Château de Broglie, vendredi 30 octobre 1857.

Je crois qu'il y a longtemps que je ne vous ai écrit, chère Madame. J'avais un chapitre que je voulais avoir fini avant de venir ici. Pure manie. Jamais travail ne m'a attaché à ce point [1]. J'y ai à la fois le plaisir de l'intérêt personnel et celui du désintéressement. C'est du passé et c'est le mien.

Je n'ai amené ici qu'Henriette et ses enfants. Conrad viendra nous y rejoindre demain, et Guillaume la semaine prochaine. J'y trouve bien du monde et on en attend : M. et Mme d'Haussonville et leurs enfants, qui sont des jeunes gens; M. de Sahune, M. Rigault, Mme Anisson. Savinien Petit est reparti pour Paris. Il peint ici une très jolie chapelle, du vieux goût chrétien. C'est un peu factice, comme toutes les résurrections faites de main d'homme; mais cela a été vrai. On mène ici une bonne vie. On est beaucoup et pas trop ensemble. De la liberté dans l'intimité. Beaucoup de conversation. Mais la duchesse

1. Il s'agit des *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps.*

de Broglie m'y manque infiniment. On a repris cette année l'habitude d'un salon qui était autrefois le sien, et dont son mari avait fait jusqu'ici son cabinet, pour qu'il lui appartînt à lui seul. Il l'a rendu à ses enfants qui le souhaitaient fort. J'ai eu le cœur saisi en y entrant. Ce sont les anciens meubles, les anciennes gravures; rien n'est changé, mais elle n'y est plus. Rare et charmante personne. Je l'aimais comme une sœur.

Je ne voulais pas croire à ce que vous m'avez écrit de la sommation adressée à M. Rigault. Je lui en ai fait la question. C'est très vrai. Il a refusé d'abandonner les *Débats*. On lui a dit qu'on l'en estimait davantage, mais il n'aura pas la suppléance de la Faculté des lettres. C'est du luxe de bêtise.

Je serai charmé de retrouver le duc de Noailles à Paris. C'est bien bon à lui et à la duchesse de Noailles de vouloir que mon fils aille chercher les souvenirs de Collin d'Harleville en passant par Maintenon. Guillaume est déjà allé à Chartres, chez cette nièce de Collin d'Harleville, pour lui demander tout ce qu'elle avait sur son oncle, et elle lui a tout donné de très bonne grâce, même une jolie chanson inédite. J'espère qu'il en fera usage un jour.

Je ne voyais plus guère M. Hochet que chez vous; mais je le regrette aussi. Je l'avais vu pour la première fois chez Mme Suard, en 1807, il y a cinquante ans! Je ne lui trouvais pas alors assez d'esprit. Je lui en ai trouvé davantage depuis qu'il était devenu vieux, et moi aussi, et que nous causions ensemble du vieux temps.

LVIII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 3 décembre 1857.

Chère Madame, je ne ferai pas une course à Paris pour les élections de l'Académie, et je n'avancerai pas mon retour définitif. Le dérangement serait trop grand pour moi. J'ai des choses commencées que je veux finir ici, parce que je ne les finirai promptement qu'ici. J'ai la confiance que M. Alexandre et M. Léopold Delisle seront nommés sans moi et que je n'aurai qu'à regretter de n'avoir pas contribué à leur succès.

J'ai lu les deux lettres dont le duc de Noailles vous a parlé[1]. M. Pageot me les a envoyées et je lui ai écrit ce que j'en pensais. Si le duc de Noailles veut prendre la peine de le lui demander, M. Pageot le lui dira. Il y a des difficultés de situation dont on viendrait aisément à bout avec un peu de résolution et d'esprit; mais il en faut toujours un peu.

On m'a envoyé de Londres l'ouvrage de lord Normanby[2], et je le lis. Je crois lire le *National*, le *Siècle*, et la *Réforme* de 1848. Ce n'est ni mieux, ni pire, ni même autrement. A la vérité, un diplomate, même malveillant, devrait faire autrement qu'un journaliste radical. Ce sont les faussetés, les erreurs, les igno-

1. Ceci paraît s'appliquer à l'échange de lettres qui eut lieu à cette époque entre M. le comte de Chambord et M. le duc de Nemours.

2. L'ouvrage intitulé : *A year of revolution from a journal kept in Paris in the year* 1848.

rances et les *misrepresentations* (comme disent les Anglais) les plus vulgaires en même temps que les plus haineuses. Je ne suis étonné ni de la haine ni de la vulgarité : je connais l'homme. Si j'en juge par les journaux anglais et par les lettres qu'on m'écrit, il n'a pas en Angleterre plus de succès qu'il n'en mérite.

Je suis fort aise que M. Rouland ait chargé M. Dubeux du cours d'hébreu au Collège de France. Cela me dispense à l'Académie d'une lutte qui n'eût peut-être pas bien tourné. Je n'aurais certainement pas manqué d'y dire mon avis. Autant je tiens à ce que les opinions personnelles restent libres et se manifestent librement, autant je crois essentiel que le gouvernement soit scrupuleux dans le choix des hommes qui parlent, sinon en son nom, du moins sous sa responsabilité.

Je n'ai rien à dire de M. Dupin. Je n'ai pas été surpris du tout, et je suis sûr que, si le Roi Louis-Philippe vivait, il ne serait pas plus surpris que moi.

Les Boileau sont repartis ce matin. Ils emportent à Londres, pour mon traducteur anglais, la première moitié du premier volume de mes Mémoires. Je ne pense pas à autre chose; pour mon plaisir d'abord, et puis pour l'importance que j'y mets et que j'y dois mettre. C'est dommage que je ne passe pas l'hiver ici, j'avancerais beaucoup. On n'a pas besoin du monde actuel pour vivre dans le passé. Paris me dérangera matériellement et moralement. J'y serai pourtant vers le 20 de ce mois. Pauline et son mari m'y devanceront de quelques jours.

Je reprends votre dernière lettre et je reviens aux

lignes de travers que je n'avais pas bien lues. Je suis bien aise que M. de Loménie ait refusé de traduire l'ouvrage de lord Normanby, je crois qu'il a eu raison. C'est un livre honteux, comme esprit et comme action. Lavergne en parlera certainement très bien, s'il en parle. Je désire qu'il n'en parle pas avant que nous en ayons causé, j'ai des renseignements curieux à lui donner. Si vous le voyez, soyez assez bonne pour le lui dire de ma part.

LIX

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 2 mai 1858.

Chère Madame, j'aime vos plaintes et je m'en défends. J'aime votre tendre fidélité aux morts et votre franchise avec les vivants. Mort ou vivant, il fait bon être de vos amis. Je prends grand plaisir à être au premier rang parmi les vôtres; et, en retour, soyez sûre que vous n'en avez point de plus tendre que moi, ni qui sache mieux tout ce que vous valez, cœur et esprit.

Je divise ma défense en deux points :

1° Mes Mémoires sont, pour moi, non seulement un livre, mais un acte sérieux. Je ne puis pas n'y pas dire ce que je pense. J'ai dit de M. de Chateaubriand ce que j'en pense après y avoir bien pensé. Tout ce que je pense sur ses qualités. Pas tout ce que je pense sur ses défauts. Je vais pousser la franchise jusqu'au bout. Entre nous je soupçonne qu'il y avait çà et là,

dans les *Mémoires d'outre-tombe*, plus d'humeur et de mauvais vouloir à mon sujet qu'il n'y en reste aujourd'hui. En corrigeant les épreuves, votre amitié pour moi aura adouci ou abrégé plus d'un passage [1]. Je me permets de dire que j'en ai fait autant à cause de vous. Je n'ai point eu d'humeur ni de mauvais vouloir à supprimer, car je n'en avais point; mais j'ai plus d'une fois atténué mon jugement, supprimé même tel ou tel blâme. J'ai complètement retranché, par exemple, ce que je disais, dans ma première ébauche, de son voyage à Prague et de son affectation à parler avec dédain de ses princes, de sa cause et de ses amis. Le Roi Louis XVIII se plaignait au chancelier Dambray des mauvais propos de sa fille Mme de Sesmaisons. « Votre Majesté ne sait pas tout ce qu'elle en ravale », répondit le chancelier. Louis XVIII pardonna ce que disait Mme de Sesmaisons, en considération de ce qu'elle taisait. Faites comme lui, je vous prie.

Je ne trouve M. de Chateaubriand vraiment affectueux et irréprochable que dans une seule relation, avec madame votre tante. Je dirai cela quelque part.

2° Voici mon second point. Soyez sûre qu'à tout prendre, mon langage sur M. de Chateaubriand ne nuira pas à sa mémoire. Je parle de ses défauts en faisant ressortir ses qualités. Je le critique sans le rapetisser, je le blâme, mais je l'admire. Il y a en moi, sur son compte, liberté d'esprit mais sympathie. On

1. M. Charles Lenormant avait été l'un des exécuteurs testamentaires chargés, dans des conditions qui leur laissaient d'ailleurs très peu de latitude d'action, de la publication des *Mémoires d'outre-tombe*.

m'en croira plus que ses ardents admirateurs. Encore un acte de pleine franchise. Il sort plus entier et plus élevé de mes Mémoires que des siens propres.

Je ne discuterai pas avec vous M. de Villèle. Je l'ajourne à notre première conversation. Un seul mot : il y a dans la vie publique une première condition, une condition *sine qua non* du mérite et du succès, c'est le bon sens et l'esprit de suite.

J'attends impatiemment la note de M. Lenormant sur ce que nous avons fait ensemble pendant mon ministère de l'intérieur[1]; c'est précisément de ce chapitre que je m'occupe. Plus il m'enverra de souvenirs détaillés et précis, mieux cela me conviendra.

LX

A M. Lenormant.

Val-Richer, 9 mai 1858.

Mon cher ami, je vous remercie de votre note qui me sera très utile, et, comme service rendu oblige, voici quelques points de détail, sur lesquels je vous prie de recueillir et de m'envoyer le plus tôt possible vos souvenirs.

1° Quels étaient les juges du concours de peinture pour la décoration de la Chambre des députés? Je crois me rappeler que je les avais désignés et que dans le nombre étaient Gérard, Ingres, Ary Scheffer, Paul Delaroche, etc.

1. M. Lenormant était alors chef de la section des beaux-arts.

2° N'y avait-il pas quelque chose de convenu avec David d'Angers pour le sujet du fronton du Panthéon et les figures principales qui devaient s'y trouver?

3° Vous souvient-il, comme à moi, que, le jour où Rossini vint déjeuner chez moi, il se mit un moment au piano, après déjeuner, et y joua quelques thèmes improvisés? Je crois encore voir ma femme l'écoutant, avec ma petite Henriette sur ses genoux. Mais je ne veux rien dire qui ne soit parfaitement exact.

4° Rappelez-moi les noms de quelques-uns des hommes principaux à qui l'obligation du serment fit quitter leurs fonctions scientifiques ou littéraires. Je ne me souviens que de Cauchy.

5° Le tableau de Vinchon, qui représente Boissy d'Anglas saluant la tête de Féraud, a-t-il été fait pour la Chambre des députés et en exécution de mon arrêté de concours?

6° Le sujet de fronton de la Madeleine, dont Lemaire commença l'exécution, était-il arrêté et le même qui a été exécuté en effet?

7° En quelle année a été représenté, pour la première fois, le *Guillaume Tell* de Rossini?

LXI

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 11 mai 1858.

Chère Madame, encore deux questions pressées et que je prie M. Lenormant de résoudre. Je vous prie, vous, de le presser pour moi. Vous serez bien aima-

bles tous les deux si vous m'en envoyez bientôt la solution.

1° Qu'avait voulu faire et qu'avait fait la Restauration à l'égard du Panthéon? Elle avait décidé, je m'en crois sûr, qu'il redeviendrait Sainte-Geneviève. Mais quand cette décision avait-elle été prise? Dans quelle forme, et qu'y avait-il de fait, en 1830, pour son exécution? Rien de plus, ce me semble, que le dôme de Gros et les pendentifs de Gérard qui n'ont même été commencés, si je ne me trompe, qu'après 1830. Le monument, fronton et intérieur, n'était-il pas resté dans le même état qu'avant 1814?

2° Ai-je tort d'être sûr que le tableau du serment du Roi Louis-Philippe qui était dans la grande salle des députés, au-dessus du fauteuil du président, et qui a été détruit, en 1848, à coups de fusils et de baïonnettes, était de Court? La *Nouvelle biographie générale* de Didot attribue à Court le tableau de *Boissy d'Anglas saluant la tête de Féraud*, qui est de Vinchon, et ne dit rien de son *Serment du roi*. N'est-ce pas une grossière méprise?

Le tableau du *Serment du roi Louis-Philippe* a-t-il été tout à fait détruit ou reste-t-il quelque part, caché et troué?

LXII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, mardi 15 juin 1858.

Je vous réponds tout de suite, chère Madame. Pas pour m'excuser; vous m'avez tant gâté que je ne

crois pas en avoir besoin; mais parce qu'en effet, il y a bien longtemps que je ne vous ai et que vous ne m'avez écrit. Je travaille beaucoup. J'ai eu du monde. Duchâtel, sa femme et son fils, sont venus passer trois jours. Je suis dehors, marchant ou assis, bien des heures dans la journée; le soleil m'attire au lieu de me cloîtrer. Je ne sais ce que j'aime le mieux de sa lumière ou de sa chaleur. Nous jouissons des deux en ce moment : je voudrais ce temps-là quand vous viendrez. Je compte sur vous pour le 3 ou le 4 juillet; vous me direz lequel des deux jours. Je vous ferai prendre à Lisieux. Je ne compte partir pour l'Angleterre que du 15 au 20 juillet, et je veux être rentré au Val-Richer le 8 septembre.

J'ai écrit tout mon ministère de l'intérieur. Les souvenirs de M. Lenormant ont beaucoup réveillé les miens. Je me suis amusé à entrer, sur mes rapports de ce temps avec les lettrés et artistes, dans quelques détails. Je suis bien aise quand je trouve une occasion naturelle de quelque excursion hors de l'histoire politique. Il me manque une chose qui n'est pas littéraire du tout. Je n'ai pu trouver dans aucun de mes livres le texte de l'ordonnance de Louis XVIII, du 12 décembre 1821, sur le Panthéon redevenu Sainte-Geneviève. J'ai, dans la collection des lois de Duvergier, le décret de l'empereur Napoléon du 20 février 1806; mais l'ordonnance du 12 décembre 1821 n'y est pas. Si M. Lenormant ou votre fils pouvaient me trouver ce texte, j'en serais bien aise; je n'ai qu'un mot à en dire, mais je veux le dire avec précision et en parfaite connaissance de cause.

Vous avez bien raison de trouver les Mémoires du

comte Miot curieux. C'est moi qui en ai décidé l'impression. Ils étaient entre les mains de son gendre, le général Fleischmann, l'un de mes vieux amis diplomates, qui est venu, il y a deux ans, passer huit jours au Val-Richer pour me les montrer et m'en demander mon avis. C'est, sur ce temps-là, un des documents historiques les plus vrais et les plus concluants. Vous n'avez encore que les deux premiers volumes; le troisième n'a pas moins d'intérêt.

Villemain m'avait raconté chez le duc de Broglie le déjeuner chez Mme Mohl[1]. Savez-vous que Thiers appelle la reine de Hollande *ma petite reine rouge*?

LXIII

A Madame Lenormant.

Ketteringham-Hall (Wymondham Norfolk), 28 juillet 1858.

Chère Madame, Tancrède a raison, je serai charmé de revoir ma patrie, et pendant que j'en suis loin, je suis charmé de recevoir des nouvelles des amis que j'y ai laissés. Je trouve partout ici le plus empressé et le plus affectueux accueil; mais *ces amitiés en passant*, même quand elles sont vraies, ne ressemblent pas aux amitiés qui vivent toujours sur le même sol et respirent toujours le même air. Nous ressemblons à des végétaux plus que nous ne croyons; nous ne vivons tout à fait bien que là où nous sommes nés et où nous devons mourir.

1. Le salon de Mme Mohl, et les fréquentes apparitions de la reine de Hollande dans ce lieu de réunion du parti de l'Union libérale sous l'Empire sont des souvenirs qui appartiennent à l'histoire de la société de ce temps, déjà si loin de nous.

J'ai vu beaucoup de monde à Londres. J'en ai vu beaucoup ici. Je pars demain pour l'Écosse où j'en verrai probablement beaucoup. Le 24 août, je me reposerai au Val-Richer de cette *exhibition* et de cette conversation incessante. J'emporterai pourtant d'Angleterre deux vifs regrets : le spectacle d'un pays libre, et le sentiment que je ne reverrai plus les deux personnes que je suis surtout venu voir, la Reine et lord Aberdeen; ce sont deux vies qui ne tiennent plus qu'à un fil. En quittant la Reine l'autre jour, à Claremont, elle m'a tendu et serré la main comme on le fait pour la dernière fois. La même chose m'arrivera, je le crains, dans quelques jours, en quittant lord Aberdeen à Haddo. Nous passons notre vie à être quittés et à quitter. Plus je vais, moins je comprends qu'on supporte cette triste condition quand on ne croit qu'à la mort.

Comme de raison, je ne fais, dans ce voyage, absolument rien que causer. Je n'ai pas même eu le temps de lire en entier le rapport et l'ordonnance sur la Bibliothèque. J'aurais trop à dire si je voulais dire tout ce que je pense sur une vue à vol d'oiseau. Quel parti allez-vous prendre sur cette interdiction absolue du cumul[1]? Je m'en préoccupe pour vous. On veut que les conservateurs soient des moines étrangers à toute autre chose qu'à leur couvent; et en même temps on les chasse de leur couvent et on leur ôte la conduite de ses affaires. Notre temps semble avoir

1. Du cumul des fonctions de conservateur à la Bibliothèque nationale avec d'autres fonctions. M. Lenormant était conservateur du cabinet des médailles et antiques.

perdu l'intelligence de la nature humaine et des conditions de son activité.

Je ne savais seulement pas l'existence de la brochure dont vous me parlez, et il est probable que je n'en saurai jamais plus que ce que vous m'en dites. J'en ai fini avec la polémique. Je ne prends et ne prendrai plus la parole que pour exprimer mon opinion et mon sentiment personnel, sans aucun souci des contradicteurs. Le monde pensera et fera ce qu'il voudra de ce que j'aurai dit. Je ne dispute plus.

LXIV

A Madame Lenormant.

Haddo-House, Aberdeenshire, Scotland, 13 août 1858.

Je vous réponds du fond de l'Écosse, chère Madame, non pas pour me donner le plaisir de causer avec vous : j'aurais trop à vous dire et trop peu de temps; mais pour vous prier de faire savoir au duc de Noailles que j'arriverai à Paris le samedi 21 de ce mois, et que j'y passerai le dimanche et le lundi 22 et 23. Je serai très aise de causer avec lui et avec celui de ses amis qu'il doit informer du moment de mon retour. Le 24, je me promets de dîner au Val-Richer. J'ai faim et soif de ma maison et de mes enfants.

J'ai pourtant fait et je fais encore le plus agréable voyage. Je revois de vrais amis qui sont charmés de me revoir et que je ne reverrai peut-être plus sur cette terre. Je suis ici au milieu de la plus grande

existence qui se puisse voir, la plus libérale en même temps et la plus modeste au fond du cœur de son possesseur. Édimbourg m'a ravi. C'est je ne sais combien de siècles d'histoire encore vivants et visibles, dans le site le plus original et le plus pittoresque : les montagnes et la mer, les fortifications du moyen âge et les industries du nôtre, les prairies et les palais, la grande nature et la grande civilisation jetées pêle-mêle l'une à travers l'autre. Et au centre de tout cela, la statue de Walter Scott qui semble montrer son pays aux étrangers, comme le pays leur montre son poète. Il vaut la peine de venir de loin pour voir cela.

Je vous remercie de m'avoir rassuré sur votre cumul. Dans ce temps-ci, il vaut mieux être un abus qu'un principe. Ce que vous me dites de notre pauvre ami Vitet m'a été au cœur[1]. Je voulais lui écrire, mais je ne sais où le prendre. Et puis, ce que je pourrais lui dire ne le toucherait guère. Je ne puis souffrir de parler de choses indifférentes aux cœurs malades, et comment leur parler de ce qui les remplit? Il faudrait être auprès, et savoir où ils en sont de leur mal. Si vous lui écrivez, dites-lui, je vous prie, que je pense souvent à lui. Quand je serai rentré dans mon nid, j'essayerai de le distraire en lui écrivant.

Adieu, chère Madame. Mes plus tendres respects pour vous et mes amitiés aussi vraies que vieilles à tous les vôtres.

1. M. Vitet venait de perdre sa femme à laquelle il était étroitement uni.

Guillaume va bien et me quitte après-demain pour aller se promener quatre jours autour des lacs d'Écosse. Nous nous rejoindrons à Edimbourg.

LXV

A Madame Lenormant.

Val-Richer, jeudi 9 septembre 1858.

Chère Madame, ne croyez pas avoir dit une parole vaine en me disant que vous pourriez bien venir passer vingt-quatre heures au Val-Richer, quand votre fille Juliette y viendra. Vingt-quatre, quarante-huit, ce que vous pourrez et voudrez. En tout cas j'y compte; ce serait vraiment trop long d'attendre jusqu'à Noël pour causer avec vous.

J'ai eu bien des visites depuis mon retour. Rien d'intéressant. Et beaucoup moins de soleil qu'en Écosse. Mes agriculteurs commencent à se plaindre de la pluie. Moi, elle me déplaît comme spectacle. Plus on devient en ce monde un pur spectateur, plus on a besoin d'avoir quelque chose de beau à regarder. Je vis beaucoup dans mon cabinet, je lis, j'écris; j'aime infiniment, en levant les yeux, à les promener sur un ciel lumineux, sur une nature riante. Je me laisse tenter à l'invitation du soleil; je sors, je me promène à pas lents, je m'assieds tour à tour sur les bancs qui me donnent les divers aspects de ma vallée. Ce sont là les plaisirs matériels de mes loisirs.

J'ai reçu une lettre de M. Foisset qui me paraît charmé que j'aie été content de son article, comme

s'il avait un peu craint que je ne le fusse pas. Il avait tort. Je n'exige pas que mes amis pensent tout à fait comme moi; ce qu'il me faut, c'est qu'ils vivent dans la même région et tendent au même but. Une fois sûr de cela, je suis aisément satisfait. Vous avez tort de me trouver dur pour les légitimistes; j'ai, au contraire, le cœur tendre pour eux, tendre et exigeant. Et je suis exigeant avec eux parce que la bonne cause ne peut se passer d'eux. Je me désole quand je les vois nuire eux-mêmes à un succès qui serait le leur. Ils ont de nobles sentiments, de l'esprit, du courage, du dévouement; ils manquent de sympathie nationale et de tact politique; ils ne savent pas reprendre dans le pays, et de son aveu, la place qui leur convient et dans laquelle, s'ils y étaient une fois rentrés, ils prospéreraient et grandiraient librement. Quand le premier volume de mes Mémoires a paru, j'ai écrit à l'un d'eux, qui est de mes meilleurs amis : « Dites tout ce que vous voudrez, discutez et défendez le passé tant que vous voudrez; sachez seulement qu'il y a deux choses sur lesquelles la France (et je suis de son avis) a son parti pris, la Chambre de 1815 et les ordonnances de juillet; n'allez pas vous établir, comme parti, dans ces deux faits-là, et en entreprendre l'apologie; vous perdrez tout crédit et vous vous attirerez de nouvelles inimitiés. » Celui à qui j'écrivais cela était parfaitement de mon avis; mais il n'a pas pu empêcher que beaucoup de ses amis ne fissent précisément la faute contre laquelle je voulais les prémunir. Le parti, à le prendre en masse, est atteint du même mal que le vieux parti libéral; la tête, au lieu de tenir tête à la queue, en a peur et se

laisse mener par elle. Voyez l'*Union* qui n'a pas cru, l'autre jour, pouvoir se dispenser de désavouer les paroles du duc de Noailles à propos du marquis de Vérac. Tant que les meilleurs d'un parti ne savent pas, ou n'osent pas avoir le bon sens et le courage qui déplaisent aux sots et aux fous, le parti ne peut rien de bon ni pour le pays ni pour lui-même. J'en reste là, car je n'en finirais pas, précisément parce que j'ai la bonne cause à cœur.

LXVI

A Madame Lenormant.

Val-Richer, samedi 2 octobre 1858.

Chère Madame, je commence par ce qui m'intéresse le plus. Quand vous serez revenue seule à Saint-Éloi, je compte que vous donnerez au Val-Richer plus, bien plus d'un jour. Vos affaires n'exigeront certainement pas votre présence continue, et moi j'entends profiter de votre solitude. Il y a bien peu, bien peu de personnes en ce monde avec qui je cause à cœur ouvert autant qu'avec vous; donnez-moi cette jouissance-là. Je me permets de vous dire que je vous la rendrai, et qu'en l'absence de votre mari et de vos enfants, vous vous trouverez bien dans mon intérieur. Je ne compte retourner à Paris qu'après Noël. Je veux d'ici là avoir terminé et imprimé mon second volume, et mis en ordre les matériaux du troisième. Je m'arrange pour que l'ouvrage entier, qui aura six volumes, soit publié en trois ans, d'ici à 1860. J'ai

autre chose à faire quand il sera fini, si Dieu permet que je puisse jusqu'au bout faire quelque chose.

J'ai lu le discours du P. Lacordaire sur la propriété. Je vous en dirai ce que je dirais bien souvent de ce qu'il écrit : il me plaît et m'émeut sans me satisfaire; il remue beaucoup d'idées justes sans aller presque jamais au fond de la vérité; il a beaucoup d'esprit et de talent, mais il y a dans son talent plus d'éclairs que de lumière; il vole plus haut qu'il ne voit. Et il m'inquiète souvent, car on sent autour de lui je ne sais combien d'erreurs qui entreraient en lui si, comme en 1848, quelque grand coup leur ouvrait la porte. C'est une noble et aimable nature; je lui souhaite une vie tranquille, il peut faire beaucoup de bien s'il n'est pas mis lui-même à de trop rudes épreuves.

L'article de M. Beugnot sur les Mémoires du comte Miot est d'un homme d'esprit qui connaît bien le temps dont il parle. Pas beaucoup d'originalité, et pas assez de conclusion au bout du jugement.

Tout mon monde va bien. Mes filles regrettent beaucoup la vôtre, elles en ont reçu hier une longue lettre. Il me semble qu'elle est un peu inquiète de la santé de son mari. Quand revient Mme de Loménie? Son mari travaille-t-il pour l'Académie française? Nous lui avons donné bien du temps. Guillaume aussi a été charmé de son petit séjour à Saint-Éloi. François a raison de l'aimer car Guillaume l'aime. Je crois en effet que son voyage lui a été bon. Nous avons vécu tout à fait ensemble pendant six semaines. On a beau coucher sous le même toit et se voir dix fois par jour; on vit bien moins ensemble qu'on n'en a l'air. Il

n'y a que deux personnes qui vivent ensemble, c'est un mari et une femme qui s'aiment.

Adieu, chère Madame, et au revoir bientôt. Vous me direz à quel moment je puis vous espérer. Henriette me charge de vous dire qu'elle vous enverra vos poulets de Crèvecœur dès que vous serez de retour à Saint-Éloi.

LXVII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 14 octobre 1858.

Certainement je vous écrirai, chère Madame. C'est grand dommage que Saint-Éloi ne soit pas à la place de La Roque[1]; vous seriez souvent le but de ma promenade après déjeuner. Je ne veux pas, en ce moment, me déranger tout un jour de mon travail; je tiens à avoir fini et imprimé mon second volume avant le 1er décembre; je n'ai pas de temps à perdre et on m'en fait perdre assez. Voilà M. Hébert qui m'arrive ce matin avec son fils pour deux jours; je ne ferai pas grand chose d'ici à après-demain.

Venez au moment qui vous conviendra le mieux; le plaisir de vous voir n'est pas de ceux qui s'usent par la longue attente.

Je vous rendrai, quand vous le voudrez, l'exemplaire du livre de la Reine Hortense[2]. Je l'ai lu. C'est une romance politique.

1. Village voisin du Val-Richer.
2. Un fragment de ses Mémoires, relatif à l'année 1831, et publié par la Reine Hortense en 1834.

La duchesse de Sagan m'écrit, sur la façon dont le Roi de Prusse, malade, a remis la régence au prince son frère, des détails plus touchants que les romances de reine détrônée. On ne savait comment décider ce pauvre roi à déclarer ainsi son impuissance indéfinie, et à abdiquer en fait, sans le dire expressément. On accusait la Reine sa femme de l'en empêcher et de perpétuer l'état d'incertitude dont la Prusse se plaignait amèrement. C'est elle au contraire qui a décidé le Roi. « Le mercredi 6 de ce mois, jour anniversaire de l'attaque apoplectique dont le Roi a été frappé il y a un an, ils se sont rendus, lui et elle, à l'église, ils y ont reçu ensemble la communion. En sortant de la Sainte Table, le Roi et la Reine se sont enfermés dans un cabinet où l'acte déférant la régence au prince de Prusse se trouvait préparé. Ce document signé, le départ pour Méran, dans le Tyrol, a été annoncé aux personnes de la maison du roi destinées à être du voyage. De là, on ne sait pas encore où il ira passer l'hiver. Le grand froid et la grande chaleur sont également à redouter pour lui. »

Malgré ses faiblesses, j'ai toujours eu du goût pour le Roi de Prusse. Les rois gens d'esprit et honnêtes gens sont assez rares pour qu'on leur passe quelque chose.

J'ai dîné hier à Lisieux avec M. Buffet qui m'a beaucoup parlé de l'article de M. de Montalembert sur l'Inde et des agitations qu'il avait suscitées dans le comité du *Correspondant*. J'espère bien que l'article paraîtra dans le prochain numéro. Je ne m'engage pas à être toujours de l'avis de M. de Montalembert, mais je m'engage à le lire toujours et à être toujours

bien aise qu'il dise son avis, que j'en sois ou que je n'en sois pas. Je ne connais pas de nature plus vivante et plus noble. Dans un temps de somnolence et de platitude, les apparitions de ces natures-là sont toujours bonnes.

LXVIII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, dimanche 7 novembre 1858. 4 heures.

Je suis rentré hier chez moi, chère Madame, après avoir passé vingt-six heures à Paris. Quand vous y auriez été encore, je ne sais si je serais venu à bout de vous voir. J'ai employé toutes mes heures à faire les vérifications de dates et de papiers qui m'avaient fait sortir de mon nid. Je n'ai vu que le duc de Broglie et M. Dumon. J'ai trouvé ici vos deux lettres du 3 et du 4.

Je n'ai regretté à Paris qu'une chose, de n'avoir pu aller chercher M. de Montalembert et lui serrer la main. Il me déplaît de n'être pas là quand les gens que j'aime ont des aventures. J'aime et j'honore M. de Montalembert, que je sois ou ne sois pas de son avis, et dans cette occasion-ci je suis tout à fait de son avis. Tirez-moi d'un doute. Est-il vrai que, s'il est condamné, il tombera sous le coup de la loi de sûreté générale, et sera par conséquent *susceptible*, selon le barbarisme du temps, d'être arbitrairement déporté? Je ne puis le croire, il me semble que cela ne s'applique qu'aux condamnés pour avoir fait

partie de sociétés secrètes. Quand aura lieu le procès? Je pense qu'il prendra lui-même la parole [1].

Certainement vous devez être fatiguée. Reposez-vous et dites-moi que vous êtes reposée. Si vous étiez ici, je vous reposerais. Je suis charmé que ce que je vous ai lu vous ait plu. Même pour faire plaisir à mes amis, je ne dirais pas autre chose que ce que je pense. Mais je jouis beaucoup quand ce que je pense leur fait plaisir. J'ai repris ce matin mon travail. Je ne publierai ce volume que du 15 janvier au 1er février. J'en suis convenu avec Michel Lévy. Décidément cela vaut mieux.

J'espère que vous n'oublierez pas de remercier de ma part Mme Sébastien Cornu de son obligeance [2]. J'ai su, sur cet incident de la Reine Hortense à Paris, de nouveaux et curieux détails par Franz d'Houdetot, qui m'attendait hier au Val-Richer pour me les donner. Aide de camp du Roi, c'était à lui que la Reine Hortense s'était d'abord adressée en arrivant. Je suis plus que jamais sûr de la vérité de ma définition à propos de son récit à elle, une romance-pamphlet.

J'ai laissé hier ma fille Henriette à Paris. Elle a dû voir dans la journée la vôtre qui lui avait fait demander, le matin, à quelle heure elle la trouverait. Je ne

1. M. de Montalembert avait été traduit devant le tribunal correctionnel, à raison de l'article sur l'Inde auquel il est fait allusion dans la lettre précédente, et qui avait paru dans le *Correspondant* du 25 octobre 1858. Il fut condamné à une peine d'emprisonnement que le gouvernement impérial s'abstint, d'ailleurs, de faire exécuter.

2. A propos de la communication du livre de la Reine Hortense précédemment cité.

crois pas qu'Henriette revienne ici avant vendredi; elle a toutes sortes de petites affaires.

Les nouvelles de la princesse de Broglie sont bonnes. Elle avait été un peu souffrante à Marseille, et obligée de laisser partir avant elle les enfants avec leur gouverneur. Elle a fait la traversée sans mal de mer, et elle se trouve bien à Alger. Ils y ont 22 degrés de chaleur!

LXIX

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 25 novembre 1858.

Chère Madame, si vous me dites sérieusement que mon vote est nécessaire à M. Munk[1], je ferai, malgré mes enfants, une course de vingt-quatre heures à Paris. Bien strictement; j'arriverai le jeudi soir 2 décembre, pour repartir le samedi matin 4. Je ne vous aurais peut-être pas dit cela avant-hier par nos six degrés au-dessous de glace. Mes filles se révoltaient. Le temps est doux aujourd'hui et j'espère qu'il se soutiendra. J'aurais un vrai déplaisir si M. Munk manquait son élection par mon absence. Mais il me faut cette crainte, et je me fie à votre amitié et à votre probité pour ne me la donner qu'à bonnes enseignes.

Je suis charmé que vous soyez rentrée en possession de votre mari et de votre fils. De quoi s'avise

1. Pour une élection à l'Académie des Inscriptions.

François d'être plus fatigué que son père? J'ai peur de radoter quand je trouve que nous avons été plus énergiques et plus durs aux épreuves de la vie que nos enfants. Pourtant, c'est mon impression. A la vérité, j'ai un souvenir qui rabat un peu mon orgueil; la génération qui nous a précédés en disait autant en se comparant à nous. M. de Talleyrand arrivait un jour à la Chambre des pairs; il n'y trouva encore que cinq personnes : M. de Montlosier, le duc de Castries, le comte Lemercier, M. Rœderer, et je ne me souviens plus du cinquième; il les regarda en leur disant : « Messieurs, nous sommes ici les premiers; nous avons tous plus de quatre-vingts ans, et nous sommes tous de l'Assemblée constituante. » La remarque plut à ces robustes vieillards. La ferons-nous un jour à notre tour, et dans quelle Chambre?

J'attends tout à l'heure Cornélis qui me donnera des nouvelles du procès de M. de Montalembert. Je voudrais bien qu'il en fût quitte pour quelques jours de prison. Je me préoccupe de sa santé, quoiqu'il m'ait écrit qu'il n'avait ressenti depuis cette agitation aucune atteinte de son mal. Je me figure que ni Cornélis ni Guillaume ne seront venus à bout d'entrer au procès.

J'ai reçu tout à l'heure le *Correspondant*, je le lirai ce soir en me couchant. Le Roi de Sardaigne a admis de très bonne grâce le désir du jeune duc de Chartres d'entrer à l'école militaire de Turin, qu'on appelle l'Académie. On dit que l'Empereur Napoléon, officieusement consulté, n'a fait aucune objection. Le jeune prince veut commencer son apprentissage de la vie; il paraît qu'il sera là à bonne école. Son frère

aîné va faire un voyage en Espagne, et passer quelques semaines à Séville auprès de son oncle.

Voilà Cornélis. Je suis fort triste. J'espérais, je ne dis pas mieux, mais un peu moins mal. Des personnes ne sont pas des principes. Les principes peuvent attendre; mais, en attendant, les personnes souffrent.

Est-il vrai qu'il a été donné l'assurance que le *Correspondant* ne serait pas supprimé?

Adieu, chère Madame. Je n'ai pas cœur à vous parler d'autre chose. Mes amitiés à votre mari et à votre fils. Tout le monde va bien et vous aime ici; moi, avant tout le monde.

LXX

A Madame Lenormant.

Val-Richer, lundi 29 novembre 1858.

Chère Madame, je ne comprends pas par quels motifs quelques-uns des amis du *Correspondant* hésitent sur la question de l'appel. On ne peut avoir, en pareille affaire, que deux raisons de n'en pas appeler : ou bien on se reconnaît justement condamné, ou bien on craint de l'être plus durement. Le premier motif n'est pas supposable; le second ne paraît pas du tout vraisemblable. Pourquoi donc hésiter? Pourquoi ne pas se soutenir soi-même, en soutenant aussi longtemps que possible le mouvement d'opinion que la belle défense de MM. Berryer et Dufaure et la rigueur du jugement ont suscité? Je

suis loin; je n'ai rien vu et ne vois rien par moi-même; je ne juge que par ce qu'on me dit; mais il me paraît que le mouvement des esprits est réel. C'est une bonne fortune et un bon symptôme. Il n'y a certainement rien d'excessif à en craindre. Qu'on en profite donc, et qu'on n'ait pas l'air de reculer soi-même quand le public s'avance un peu pour vous.

Je ne puis entrevoir qu'une cause d'hésitation : la timidité dans l'intérêt du *Correspondant*, l'idée qu'on le compromettrait en insistant. Je désire autant que qui que ce soit la durée du *Correspondant*, que je crois, non seulement utile, mais nécessaire à la bonne cause. J'admets donc la prudence en sa faveur. Mais je suis trop vieux pour ne pas savoir que, lorsqu'on veut vivre en étant efficace, il ne faut pas se faire petit et se montrer timide. Si le *Correspondant* était une spéculation, s'il ne se proposait que de nourrir ses rédacteurs et d'enrichir ses propriétaires, je lui dirais : « Tenez-vous coi, il est permis à l'argent d'être poltron. » Mais le *Correspondant* est une pensée religieuse, morale, sociale; il veut agir sur les esprits, non pour sa propre bourse. La peur ne vaut rien à la pensée, et on n'agit pas sur les esprits en se repliant au premier vent. Et on n'y gagnerait pas en sécurité ce qu'on y perdrait en efficacité; le pouvoir, quel qu'il soit, ne ménage que les forts et les braves; il trouve très bon qu'on se montre faible, mais il ne tarde pas à profiter de la faiblesse qu'on a montrée. Il n'y a qu'un moyen de rester en sûreté quand on a été faible, c'est de devenir décidément nul. Je ne suppose pas qu'aucun des amis du *Correspondant* désire qu'il aille jusque-là.

Je vous dis mon impression, chère Madame, l'impression d'un solitaire dans son nid. Je suis convaincu pourtant qu'elle serait la même si j'étais à Paris et si j'avais assisté au procès.

J'attends votre avis définitif sur l'élection de M. Munk, avec un vif désir de rester chez moi et un parti bien pris d'en sortir, s'il le faut, pour assurer le succès d'un savant aveugle.

LXXI

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 10 décembre 1858.

Je suis reposé de la petite fatigue de ma course à Paris, chère Madame, et elle ne m'a pas renrhumé, c'est tout ce que je lui demandais. Elle m'a donné l'élection de M. Munk et le plaisir de vous voir. Je suis charmé de savoir que votre fils va bien. Guillaume, qui est reparti ce matin, m'a confirmé votre lettre. Mon ménage Cornélis part toujours vendredi prochain 17 et moi le lundi 27. Vous êtes certainement un des plus réels et vifs plaisirs que je me promette à Paris, où je ne m'en promets pas beaucoup. Je ne suis ni blasé, ni fatigué par l'âge, seulement je deviens plus difficile en fait de joies. Vous ne courez aucun risque d'y perdre.

J'ai complètement terminé mon second volume. J'en corrige les dernières épreuves, et je mets en train mon troisième qui roulera tout entier sur mon ministère de l'instruction publique. Souvenirs et questions

auxquels je porte toujours un vif intérêt; questions plus désintéressées que d'autres, plus dégagées des petites passions et des petites querelles humaines. Là, je parlerai moins des personnes et plus des idées; je me promets d'y prendre plaisir. Chemin faisant, je corrige aussi les épreuves d'un fragment historique intitulé : *l'Espagne et les Pays-Bas aux XVI*e *et XIX*e *siècles*. C'est une boutade contre le catholicisme de Philippe II et de Veuillot; boutade au nom des faits. C'est de l'histoire comparée. J'ai écrit cela il y a déjà quelque temps. Cela sera placé comme introduction en tête d'une *Histoire de la fondation de la république de Hollande*, livre curieux par la science et la passion, écrit par un Américain, M. Motley.

Je vois que l'appel de M. de Montalembert sera jugé le mardi 21; Cornélis aura donc encore le plaisir d'y assister. Je ne m'attends guère à autre chose qu'à la confirmation du premier jugement, et ensuite à la confirmation de la grâce. Quand vous verrez M. de Montalembert, redites-lui, je vous prie, ce que j'ai déjà dit à sa femme, mon vif regret de l'avoir fait attendre pour ne pas le voir.

J'ai ici, en ce moment, un chagrin : mon médecin de Lisieux, M. Hue, se meurt. Très bon médecin, le mien ici depuis vingt ans, et qui m'a donné, dans les plus mauvais moments, des marques d'un attachement et d'un dévouement vrais. Je le regretterai comme sécurité et comme amitié. Voilà, sans comparaison, le plus grand mal de vieillir; on reste debout et on voit tomber autour de soi ses compagnons de route, petits et grands, chers à des degrés très inégaux, mais des compagnons.

LXXII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, samedi soir 18 décembre 1858.

Mon avant-garde est partie, chère Madame, et je la sais déjà arrivée. Je sais aussi que votre fils va mieux et j'en suis charmé. Je ne le croyais pas malade, mais je vous voyais inquiète, et je suis de ceux qui trouvent qu'on a toujours raison de s'inquiéter. Personne ne sait à quel point j'ai perdu le sentiment de la sécurité; je regarde ceux que j'aime en tremblant.

On m'a déjà écrit sur le livre de M. de Marcellus, et dans des termes encore plus vifs que les vôtres. Mon correspondant s'en félicite un peu, comme nous débarrassant de sa candidature à l'Académie. Je lirai son livre.

J'ai peine à croire que M. Chaix d'Est-Ange soit très agressif mardi prochain; cela me paraît contraire à sa situation et à sa nature. La récrimination ironique après la grâce serait de bien mauvais goût. Qui parlera le premier, de M. Berryer ou de M. Dufaure? Si M. de Montalembert est amené à parler (ce dont je doute) il aura besoin de tout son art, car il lui est évidemment prescrit d'être très ferme au fond et très modéré, même très poli, dans la forme. Je m'en rapporte à lui pour se bien tirer des pas difficiles.

Je tiendrai très volontiers ma promesse de dîner chez vous avec le conservateur des musées russes. Je ne demande pas mieux que de vous promettre et de vous tenir.

Si j'emmenais ma fille Henriette et son monde avec moi, je me ferais un vrai plaisir de retourner pour quelques mois à Paris. La conversation de mes amis me manque plus que je ne le dis. Mais je regretterai le ménage que je laisserai. L'hiver est sévère, heureusement Henriette est faite pour la vie sévère. Je dis heureusement, et j'aimerais mieux n'avoir pas à le dire, car elle est faite aussi pour la vie animée, et elle en jouit beaucoup. Mais il faut être content de toutes les vies, quand le fond en est bon et qu'aucun éclat de foudre n'y tombe. Elle viendra me voir à la fin de janvier, et puis au milieu de mars, pour entendre Vitet recevant M. de Laprade et enterrant Alfred de Musset, et moi je viendrai la voir en février.

Dimanche 19. — 10 heures.

Adieu, chère Madame, je viens de travailler quatre heures à la lueur de ma lampe. Le ciel est tout noir, il est tombé cette nuit des torrents de pluie. J'étais levé à six heures un quart, selon mon usage. C'est un moment d'activité dans le repos. J'ai passé hier une bonne partie de ma journée à trier les livres qui vont revenir avec moi à Paris. C'est une ennuyeuse nécessité. A peu près toutes les nécessités sont des ennuis. Il faudrait n'avoir jamais besoin de rien, être toujours parfaitement libre, aller et venir, agir ou ne rien faire, sans autre embarras que sa personne, ni autre souci que sa volonté. Quelle folle fantaisie! Plus folle que *l'Oiseau*, ou *l'Insecte*, ou *l'Amour* de M. Michelet. Je ne connais pas son *Amour* et n'ai, d'après ce qu'on m'en dit, nulle envie de le connaître. Je sais mieux que cela.

LXXIII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 12 mars 1859.

Certainement, chère Madame, je lirai avec grand plaisir votre travail sur Madame votre tante, et je vous en dirai mon avis très franchement, dans l'intérêt de votre passion, c'est-à-dire de sa mémoire. Je vous dirai d'avance que j'ai pensé à la difficulté de rédaction dont vous m'avez parlé pour raconter une circonstance de sa vie, et que je crois avoir trouvé une expression parfaitement convenable et pourtant très claire.

Je jouis beaucoup ici de ma fille d'abord, puis d'un temps splendide. Aujourd'hui surtout; hier, il faisait presque froid, nous avions eu la nuit précédente une forte gelée blanche; mais mes abricotiers et mes pêchers n'en ont pas du tout souffert; ils sont couverts de fleurs. Je m'amuse de l'intérêt que je leur porte, intérêt fort désintéressé, car, quoi qu'il leur arrive, je n'en mangerai probablement pas une pêche de plus ni de moins; mais, dans la nature comme dans la société, j'aime la vie et l'ordre; il faut que le bourgeon devienne fleur, que la fleur s'épanouisse et devienne fruit. Le spectacle de la mort prématurée et violente est triste partout. Nous devrions y être accoutumés; que n'ai-je pas vu tomber et mourir avant le temps, depuis que j'assiste au monde? Mais l'expérience ne détruit pas nos instincts.

D'autres me disent aussi ce que vous me dites sur l'effet douteux de la démission du prince Napoléon. Loin du bruit de Paris, on ne s'associe pas à ces impressions mobiles, obscures et contradictoires qui y naissent des incidents et des commérages de chaque jour, de chaque heure. On juge en gros, et avec des idées plus simples et plus fixes. Je persiste à penser que cette démission est une chance de paix. Je dis une chance et non pas un gage; dans le temps où nous vivons, il n'y a de gage de rien. J'attends la chute de M. de Cavour pour compter encore un peu plus sur la paix.

M. Lenormant ne m'avait point dit la perte de Margot[1]. J'apprends donc à la fois sa perte et son salut. Le salut lui fait honneur, car c'est bien à elle-même, à son cœur et à son esprit qu'elle le doit. Je vous en fais mon compliment. Je n'ai jamais eu ni aimé de chien pour mon propre compte; mon fils François m'en avait laissé un, un chien de chasse qui vivait dans sa chambre et qu'il aimait. Ce pauvre chien était devenu vieux et aveugle; un soir, pendant que j'habitais la maison de Gérard à Auteuil, il fut écrasé sous les roues de ma voiture comme je rentrais chez moi. J'allai le voir à l'écurie. C'est un des tristes petits souvenirs de ma vie, car les grands n'étouffent pas les petits.

1. La levrette de Mme Lenormant.

LXXIV

A Madame Lenormant.

Paris, samedi 23 avril 1859.

Chère Madame, vous recevez dans votre paisible vallée de bruyantes nouvelles. Je crains qu'elles ne soient que trop vraies. Le mauvais vouloir des uns et l'inhabileté des autres, l'astuce de ceux-ci et l'entraînement de ceux-là, et l'imprévoyance de tous jetteront probablement la France, et bientôt l'Europe, dans une guerre sans motif d'intérêt ni d'honneur national, provoquée uniquement par des ambitions étrangères et des routines déclamatoires. On me disait hier soir qu'il y avait encore une chance de paix, et que l'Angleterre et la Prusse faisaient, à ce moment suprême, un grand effort sur l'Autriche et le Piémont pour les amener à une transaction. Ce n'est pas impossible; le moment suprême amène quelquefois les résolutions efficaces. Mais je n'ai confiance ni dans l'intelligence ni dans l'énergie de ceux qui pourraient agir. Si la guerre s'engage, elle aura pour tout le monde, princes et peuples, des conséquences bien imprévues et probablement déplorables. Mon seul principe de sécurité est le caractère de ce temps-ci où, soit bons, soit mauvais, tous les grands événements avortent. Les hommes n'ont pas la force de porter loin les fardeaux dont leur emportement fébrile et puéril les pousse à se charger.

Toute autre nouvelle pâlit devant celles qu'on attend. Nous sommes à peu près convenus d'ajourner

jusqu'à l'hiver prochain le remplacement de M. de Tocqueville dans les deux Académies auxquelles il appartenait. D'ici là, rien ne serait possible ni convenable.

Où en êtes-vous de votre impression? J'en entends parler, et on est curieux, d'une curiosité un peu étonnée, mais bienveillante.

Je viens de lire la brochure de votre fils sur les Ioniens. Ils ont toute raison d'en être charmés, et on n'en saurait être blessé à Londres. Je trouve l'attitude des Ioniens très naturelle et leur politique pas bonne. Mais quel peuple a une bonne politique quand il est en proie à une passion naturelle, et au fond légitime? Par malheur, quelque légitime que soit la passion, la mauvaise politique porte ses fruits, et ce sont les peuples qui la payent. Pour votre fils, il n'y a que de l'avantage à se faire, avec convenance comme il l'a fait, l'avocat d'une cause nationale et digne d'intérêt.

J'ai de bonnes nouvelles du Val-Richer. Le temps froid et humide n'a pas encore fait de mal aux récoltes; mais c'est assez, il faut du soleil. Il a l'air de penser à revenir. J'irai rejoindre mes enfants dans les premiers jours de mai. Je vous reverrai donc ici, en attendant que vous veniez me voir au mois de septembre. Mes amitiés à votre mari. Jouissez bien de votre vallée. Mais vous n'y êtes qu'en passant. Rien de ce qui passe ne suffit. Il faut croire à la durée de sa situation. Adieu, chère Madame. Mille tendres respects.

LXXV

À Madame Lenormant.

Val-Richer, 14 mai 1859.

Me voici rentré dans mon nid, chère Madame; il est entouré de la plus fraîche verdure, éclairé par le plus brillant soleil, et j'y ai tous mes enfants. Les maçons m'en salissent un peu la façade en ce moment; on perce des fenêtres, on prépare la transformation du bûcher en cuisine, de la cuisine en salle à manger, et de la salle à manger en bibliothèque; mais tout cela finira, j'espère, avant que je finisse moi-même, et je jouirai de ma maison définitivement arrangée, s'il y a quelque chose de définitif en ce monde, et surtout de notre temps. A côté de ses mérites, notre civilisation actuelle a un vice qui me déplaît infiniment; tout y est viager comme nous-mêmes, et ce désir de la durée, qui est l'un des plus nobles sentiments de notre âme, n'y trouve aucune satisfaction. Décidément Dieu veut que nous cherchions l'avenir ailleurs que sur la terre.

J'ai trouvé tout mon monde en bon état et toujours heureux d'un bon bonheur. Si je marie mon fils aussi bien que mes filles, mes désirs et mes devoirs de père de famille seront accomplis. J'ai à peu près mis en ordre et sous ma main les livres et les papiers dont je me sers en ce moment. Je me remets demain à l'œuvre pour mon troisième volume. Qu'on fasse, en Europe, la guerre ou la paix, des sottises ou des merveilles, je

ne m'en laisserai pas troubler, ce qui ne veut pas dire que j'y sois indifférent et que je n'aie pas envie d'en savoir des nouvelles. Je compte sur vous, chère Madame, pour m'en donner. Le *Times* m'apprend avec vérité ce qui se passe en Europe; vous m'apprendrez ce qui se dit dans Paris. Vous êtes aussi bonne comme correspondante que comme amie.

En attendant vos lettres, je vous en envoie une pour le président de la Chambre des députés de Grèce que je remercie du volume de documents qu'il m'a envoyé. Veuillez prier la Légation grecque de la lui faire parvenir. Je voudrais bien aussi que M. Dragoumis et l'auteur de l'article de la *Pandore* sur mes Mémoires sussent que votre fils me l'a traduit, et que j'en suis très reconnaissant.

LXXVI

A Madame Lenormant.

Val-Richer, lundi 23 mai 1859.

Merci de vos trois lettres, chère Madame; c'est pour le coup que le nombre ajoute à la valeur bien loin d'y rien ôter.

Je ne vous ai pas revue, à mon aise du moins, depuis que j'ai causé avec M. de Vogüé. Notre conversation n'a eu d'autre mérite que de constater que nous étions du même avis. Conformité stérile, mais qui m'a plu. C'est un bien galant homme, d'un esprit élevé par instinct et d'un cœur libéral par chaleur. J'en voudrais beaucoup de pareils; tout serait plus

facile. Nous nous sommes témoigné mutuellement une grande confiance.

Je suis fort aise que votre fils coure un peu le pays. Cela lui est bon, et les progrès de son esprit se voient dans ses récits. Vous m'en direz davantage quand j'irai vous voir à Paris, si vous y venez au mois d'août, et, encore mieux, au mois de septembre, quand vous viendrez au Val-Richer.

Voilà donc la guerre commencée. Grâce aux épingles de Cornélis et de Guillaume, nous en suivons tous les mouvements sur la carte. J'ai des nouvelles d'Allemagne. Le mouvement national y est toujours très vif, mais il n'éclatera pas tant que le canon n'ébranlera pas quelque coin du sol allemand. La Prusse d'ailleurs ne fera rien sans l'Angleterre, et l'Angleterre ne fera rien tant que nous n'aurons pas ou de grands succès qui l'inquiètent, ou de grands revers qui lui donnent la chance d'intervenir efficacement pour la paix. La retraite du comte Buol a fait plaisir à Vienne. Les partisans de la guerre le trouvaient mou, les diplomates le trouvaient dupe. Son successeur, le comte de Rechberg, est un homme d'esprit, d'un caractère énergique et un peu âpre, point agréable à la Russie ni à la Prusse, élève et ami du prince de Metternich, qu'il a courageusement et habilement sauvé de Vienne en 1848. Il le voit beaucoup et, à ce qu'on croit, il prendra souvent ses conseils. Malgré ses quatre-vingt-six ans et sa surdité, M. de Metternich a encore l'esprit très vivant et présent.

Mes nouvelles d'Angleterre me font plutôt croire à la durée du cabinet Derby, du moins jusqu'au prochain mois de février.

Le Roi Othon m'a écrit une lettre bien tournée, simple et royalement modeste. A quelle époque précisément votre mari et votre fils se proposent-ils d'aller le voir?

Veuillez dire à M. de Champagny que je regrette de m'être trouvé parti quand il est venu me chercher. Je ne crois pas qu'il ait aujourd'hui aucune chance académique; mais il est de ceux qui ont tout droit de se présenter et d'être accueillis un jour. Je voterais bien plutôt pour lui que pour M. de Marcellus.

Le Père Lacordaire fera bien de ne pas écrire beaucoup de lettres sur la guerre d'Italie et sur les remaniements de l'Europe ou de l'Église.

Adieu tendrement, chère Madame. Tout mon monde va bien. Je suis charmé que vous m'en disiez autant du vôtre. J'ai trouvé l'article de M. de Loménie sur M. de Tocqueville très bon, bon au fond et bien tourné. Pour moi, je suis plongé dans mon travail. J'étais levé ce matin à cinq heures. Je n'en fais pas tout à fait autant tous les jours. Je me promène beaucoup, quelque temps qu'il fasse. Le soleil fait mine de revenir. Nous en sommes pressés. Mille amitiés à M. Lenormant.

LXXVII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, dimanche 5 juin 1859.

Chère Madame, ma fille a reçu une lettre de vous dont je ne suis pas content. Votre bronchite dure

donc toujours, et vous ne savez pas faire fermer votre porte. Je vous prie de vous taire davantage et de me donner par écrit de meilleures nouvelles.

Nous avons aujourd'hui un temps superbe qui a l'air de vouloir durer. Je suis d'un bon caractère; je me passe assez bien, quand je ne les ai pas, des choses dont je jouis vivement quand je les ai. Soit dit de certaines choses; il y en a d'autres, pas beaucoup, dont rien ne m'a appris à me passer.

Quand viendrez-vous vous établir à Saint-Éloi? La guerre ne prend pas, ce me semble, une tournure qui doive déranger les projets de voyage de votre mari et de votre fils. On se bat beaucoup, mais on n'avance guère. J'ai peur que cette lutte-là ne soit longue.

On me parle comme vous de la lettre du Père Lacordaire. Même dans des termes bien plus durs que les vôtres : *prêtre jacobin*, *partisan enthousiaste de la guerre universelle*. C'est probablement trop; mais il y en a, ce me semble, assez pour casser le cou à sa candidature académique. On le regrette autour de moi; on se complaisait à me voir recevant un Dominicain. Je suis plus touché de l'intérêt académique que de mon amusement oratoire. La lettre de votre candidat Reboul est charmante : sa prose vaut presque ses vers. Ma disposition pour lui est vraiment bonne, et j'espère qu'un jour elle sera efficace; mais ne vous y trompez pas; cette fois-ci, nous ne prendrons pas un poète ni un romancier. Non seulement le discours de M. Sandeau est médiocre, mais il manque de tact. Il n'a pas compris où ni à qui il parlait. Qu'avait-il à faire d'encenser devant nous M. de Balzac?

Je vous remercie de la lettre de B. que vous avez pris la peine de copier pour moi. Qu'est donc celle de la duchesse de Parme dont vous me parlez? J'en suis curieux. On me dit que M. de Falloux en a écrit une au nonce, et puis une réplique, toutes deux très bonnes, à propos des articles de l'*Univers* sur l'expédition de Rome.

Tout va bien ici, personnes et champs, sauf les pommiers qui ne promettent rien. Conrad et Henriette attendent après-demain la première visite de la commission qui parcourt les fermes inscrites pour le grand concours agricole du Calvados qu'on jugera en 1860. Il y en a treize, mais on dit qu'il n'y a guère que trois ou quatre concurrents sérieux. Si Conrad savait aussi bien faire valoir ses œuvres que les faire, je lui croirais de bonnes chances.

Adieu, chère Madame; dites-moi que vous ne toussez plus. J'ai trouvé l'article du *Correspondant* : « La guerre et l'Italie », très bon, vrai avec mesure et convenable sans complaisance. Albert de Broglie est en bonne veine; il a fait dans la *Revue des Deux Mondes*, sur Armand Carrel et les républicains, un article au sujet duquel j'aurai, quand je le verrai, bien des choses à lui dire, mais qui est un des morceaux les plus spirituels, les plus riches d'idées et les mieux tournés qu'il ait écrits, et qu'on ait écrits depuis longtemps. Je commence à lire son *Empereur Julien*.

Adieu donc, mille amitiés à votre mari, et pour vous tout ce que vous me permettrez.

LXXVIII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 16 juin 1859.

Chère Madame, c'est quelque chose de n'avoir plus de fièvre, mais il me faut davantage; je ne serai content que lorsque vous me direz que vous ne toussez plus et que vous dormez. Avez-vous fait votre petite course à Saint-Éloi et ne vous a-t-elle pas fatiguée? Je regrette de ne pas lire la lettre de M. de Montalembert au P. Lacordaire, et je suis bien aise qu'il l'ait écrite. Si tout ce qui se passe devait amener une solution réelle et définitive de ce qu'on appelle la question italienne, je me consolerais de ce qu'il nous en coûte dans le présent et de ce que nous y risquons dans l'avenir. Mais je ne m'attends qu'à l'une de ces deux choses : ou bien à une guerre acharnée et prolongée qui finira par la guerre générale et le chaos européen, ou bien à je ne sais quelle transaction précipitée et bâtarde qui ne contentera et n'unira point les Italiens, et laissera l'Autriche en mesure de regagner à la première occasion ce qu'elle perdra peut-être aujourd'hui. Personne ne se soucie aujourd'hui de résoudre réellement les grandes questions; il faut avoir l'air de faire quelque chose, et pouvoir faire retraite sur un char de triomphe. Si j'en croyais ce qui me revient de plusieurs côtés, la chance serait pour la guerre acharnée et prolongée. Mais l'Europe est bien molle et bien lasse d'être inquiète, et on fera tout ce qu'on pourra pour n'avoir plus à penser à rien.

Je suis charmé que M. et Mme de Chambrun soient enfin mariés; le bonheur ne perd rien à être un peu attendu. Je suis porté à avoir confiance dans le leur. Je travaille assidûment; je voudrais publier deux volumes ensemble au printemps prochain; ma seule difficulté est de me renfermer, ou à peu près, dans les limites que je me suis fixées. Je ne veux pas tomber dans la puérilité de la personnalité, vulgaire manie de notre temps, même chez des gens qui ne sont pas vulgaires.

Adieu, chère Madame. Tout mon monde va bien. Je sais que mes filles ont des nouvelles des vôtres. Moi, j'en veux de vous-même. Quand venez-vous décidément à Saint-Éloi? Quand votre mari et votre fils vont-ils décidément en Grèce? Quand m'enverrez-vous Mme Récamier? Je vous aime assez pour vous faire toutes ces questions à la fois sans discrétion.

LXXIX

A Madame Lenormant.

Val-Richer, mardi 28 juin 1859.

Chère Madame, vous savez ma fatuité; quand vous êtes un peu longtemps sans m'écrire, je vous crois malade. Dites-moi donc que vous ne l'êtes pas. Je comptais avoir de vos nouvelles ce matin par Guillaume, qui traverse Paris en allant voir à Milan un de ses amis, blessé à Marignan, Victor de Champlouis; mais je n'ai pas eu de lettre de Guillaume. Elle viendra demain. Il est charmé de faire cette course.

Je viens de lire le *Correspondant*, entre autres, le Père Lacordaire sur Albert de Broglie. Je trouve l'article très, très distingué, généreux, spirituel, brillant, presque toujours vrai, et se faisant toujours pardonner quand il ne l'est pas tout à fait. Il y a dans ce talent de la jeunesse et de la solitude, de la sympathie et de la foi; point d'âpreté monacale ni de complaisance mondaine. J'en regrette d'autant plus les lettres sur la guerre d'Italie. Ma longue vie ne m'a pas encore accoutumé à voir sans surprise et sans impatience les mérites incomplets et incohérents. Je veux me plaire à ce qui me plaît vivement. On a raison de dire que je suis ambitieux. Je le suis plus que ne le savent ceux qui me le reprochent.

J'ai lu aussi avec plaisir l'article d'Ampère sur M. de Tocqueville, quoique (soit dit entre nous) j'aime bien autant, et même mieux, celui de M. de Loménie.

Puisque j'en suis sur mes lectures, j'ai été charmé de l'article de M. Lenormant sur Ary Scheffer : neuf après tout ce qu'on en a déjà dit, vrai et libre dans son admiration qui s'adresse aux grands côtés de l'art et de l'artiste. Bien peu de gens aujourd'hui ont le sentiment du grand. J'avais lu aussi et fort approuvé son article sur ce bon et aimable M. de Turpin. N'imaginez donc pas que je laisse passer sans y regarder ce qui vient de votre mari ou de vous.

Je suis pressé d'avoir vos deux volumes sur Mme Récamier. Pour les avoir et pour que vous n'y travailliez plus.

On me dit qu'il est arrivé chez moi, rue de la Ville-l'Évêque, de grands volumes venant de Russie. Je présume que ce sont les Antiquités de Crimée. Je les

attendais pour remercier M. de Gilles, ce que je vais faire quand je serai sûr que c'est en effet ce livre. Permettez-moi de vous envoyer une lettre en vous priant d'y mettre son adresse que je ne sais pas.

Il y a longtemps que le Val-Richer n'a été si peu peuplé. Pauline et son mari se sont donné le plaisir d'une promenade de quinze jours en Bretagne, dans le vrai Morbihan. Je suis seul avec Henriette, son mari et les six petits enfants, et des torrents de pluie, et des éclats de tonnerre depuis deux jours. Conrad commence à s'en plaindre pour ses champs. Il n'y a pas encore de mal, mais il ne faudrait pas que cela durât longtemps.

On m'écrit d'Allemagne que le prince de Metternich s'est éteint sans maladie, sans agonie; de la faiblesse, un profond soupir, et tout a été fini. L'Empereur François-Joseph, en congédiant M. de Buol, était revenu à lui et à ses conseils; ce réveil de la vie politique a usé en quinze jours le souffle qui aurait suffi encore à une année d'existence paisible. C'était un esprit supérieur, riche, droit, je dirais grand s'il y avait eu un peu plus d'énergie morale et un peu moins de vanité puérile. Il parlait de tout très bien, excepté de lui-même. Sur ce sujet, il touchait au ridicule.

LXXX

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 13 juillet 1859.

Chère Madame, je veux vous écrire encore à Paris. Je suis fort aise pourtant que vous vous rapprochiez

de moi. Je n'espère guère vous en voir plus tôt ni plus souvent. N'importe; c'est une impression qui me plaît. Vous avez raison de voyager la nuit; il fait depuis huit jours, et surtout aujourd'hui, une chaleur que, seul ici, je ne trouve pas excessive; mes maçons, ce matin, n'ont pu continuer à travailler en plein midi, devant un mur blanc qui devenait pour eux un four. Dites-moi si ce temps-là vous est bon. Je le présume et je lui en sais gré.

Vous faites bien, je crois, de ne pas ajouter un troisième volume aux Souvenirs de Mme Récamier. A part votre scrupule personnel, que je comprends, il y a une raison plus intime; il faut parler au public de ceux qu'on a aimés, et les lui montrer; mais pas trop longtemps; sa sympathie est si froide et si courte! Je regrette beaucoup les cinquante lettres retranchées de la correspondance de M. de Chateaubriand à Rome; toutes m'ont vivement intéressé.

La suspension d'armes, en effet, ne m'a pas surpris, quoique, en ce moment, je ne m'y attendisse pas du tout. J'ai toujours pensé qu'après des victoires l'Empereur N. serait pressé de faire la paix. C'est un joueur qui aime assez les grosses, mais non pas les longues parties; il s'en fatigue et en craint les retours. Il a le goût des aventures modérées; celle-ci lui a bien réussi jusqu'à présent. Je ne conçois pas bien la paix qu'il va faire. Elle donnera probablement bien de l'humeur à ses alliés et amis italiens; il me revient que l'humeur commence déjà. Je doute que l'Empereur d'Autriche, tout battu qu'il est, consente à ce qui contenterait M. de Cavour et Garibaldi. Et si la guerre continue, le Pape et l'Allemagne devien-

dront bientôt d'énormes embarras. L'Empereur N. a donc raison, à mon avis, même pour lui, de faire la paix. Mais il n'y trouvera certainement pas le repos et la sécurité.

Dans cette paix, que deviendra la duchesse de Parme? On ne lui rendra certainement pas Parme; c'est une des petites, mais des plus impérieuses ambitions des Piémontais. On a parlé pour elle de la Toscane, mais consentirait-elle à prendre ainsi sa part du gâteau? On me dit d'ailleurs que l'Empereur de Russie prend le grand-duc de Toscane sous son expresse protection. Ceux qui savent cela pensent, pour la duchesse de Parme, à la Lombardie même. Mais M. de Cavour! J'ai bien peur que cette pauvre et noble princesse ne figure, en définitive, parmi les dépouillés.

Quand la famille grand-ducale de Toscane a quitté Florence, tout s'est passé si vite et avec si peu d'égards qu'on ne lui a pas même permis d'emporter une chemise, ni un bijou, ni un écu. Tous leurs effets et 40 millions de *lire* sont restés aux mains des amis de M. de Cavour. Toute la famille exilée vit de la charité de ses parents de Saxe, de Bavière et d'Autriche.

J'ai de bonnes nouvelles de Guillaume, qui s'amuse parfaitement. Il se croyait à la veille du spectacle d'une grande bataille. Sa dernière lettre est de Brescia, et il en partait pour aller voir mettre nos chaloupes canonnières sur le lac de Garde. Il reviendra à la fin du mois.

Adieu, chère Madame; tous mes enfants vont bien et sentent, et demandent à Dieu tout ce que vous voudrez pour vous et pour votre fille Paule.

LXXXI

A Madame Lenormant.

Val-Richer, mercredi 27 juillet 1859.

Chère Madame, je serais allé bien volontiers vous demander à dîner avec Guillaume, mais j'étais en train de finir un chapitre de mon troisième volume. Je mets du scrupule à ne pas me déranger, car le temps, je devrais dire la vie, me presse; elle s'écoule et j'ai encore bien des choses à y mettre. De plus, je vais aujourd'hni même, avec mon ménage Cornélis, passer trois jours à Broglie. Je réduis à cela ma visite annuelle, et je veux la faire pendant qu'Albert et sa femme sont chez leur père. Ils en partiront du 10 au 15 septembre pour aller passer l'hiver à Pau. La princesse de Broglie est vraiment mieux, mais encore bien faible et bien fragile; il lui faut un long séjour au soleil.

Guillaume m'a dit que M. Lenormant et François partaient le 15 septembre pour la Grèce. Je compte sur votre bonne promesse, et je vous prie de me la tenir le plus tôt possible, quand une fois vous serez seule. Je serai obligé de partir le 5 ou le 6 octobre pour un voyage de quinze jours dans le Midi, chez M. Duchâtel, chez mon cousin à Agen, etc., anciennes dettes que je veux mettre ensemble et payer. C'est donc du 15 septembre au 5 octobre que vous pouvez me donner le complet plaisir de votre bonne amitié. Dites-moi que vos arrangements s'accorderont avec les miens. Je m'y prends d'avance pour vous le demander.

Je viens de lire l'article de M. Foisset, que je trouve excellent de toutes façons, parfait pour moi et très bon politiquement. Autant je déteste l'éloge banal, autant je suis sensible à la vraie sympathie, et je ne m'y trompe pas. Je suis bien sûr que si nous causions tête à tête, M. Foisset et moi, nous découvririons bientôt que nos petites dissidences ne sont même pas réelles, et qu'il ne nous faudrait pas beaucoup de paroles pour nous mettre d'accord à peu près sur toutes choses.

Moi aussi, je regrette beaucoup M. Le Prévost. C'était encore un homme sur qui je comptais; d'un esprit moins élevé que M. Foisset, mais d'un jugement bien sûr et d'un cœur bien fidèle. Et prenant si honorablement et si doucement la vie! Il me semble qu'il aurait dû en jouir plus longtemps. De toutes les volontés de Dieu, les plus obscures sont celles qui touchent les personnes; je vois clair dans l'histoire des peuples, je m'incline devant les ténèbres du sort des individus et de ses motifs.

Adieu, chère Madame. Voilà, ce me semble, une lettre bien pure de politique. J'en ai fait beaucoup hier soir en revanche; devinez avec qui..., avec Duvergier de Hauranne qui tourne autour de moi depuis cinq ans pour revenir ici, et qui y est enfin revenu. Quand vous viendrez en septembre, notre conversation sera plus intime.

J'aurais un grand plaisir à aller passer un ou deux jours à Maintenon, et à les passer avec vous. Le lieu me plaît, et les maîtres du lieu bien davantage, mais c'est un plaisir que je ne puis me donner cette année

Chargez-vous, je vous prie, d'exprimer au duc et à

la duchesse de Noailles mes regrets bien sincères. J'aurais été charmé de leur présenter mon fils. J'espère que je serai plus libre une autre année. Nous parlons toujours des années comme si nous en disposions : il faut bien. Le problème à résoudre en ce monde, c'est d'être toujours prêt à la mort, et de vivre comme si on avait à soi l'éternité.

LXXXII

A Madame Lenormant.

Frugnave, près Agen, 18 octobre 1859.

Je reçois ici, chère Madame, votre lettre du 12, qu'on me renvoie de La Grange. Je ne vous ai pas écrit parce que je me suis occupé de vous. Je vous donne les heures qu'à grand'peine j'arrache à l'empressement des amis et des curieux. Cela me plaît, et à cause de vous et à cause du sujet même. Je ne doutais pas du succès et j'en jouis pour vous. Le sentiment que vous avez porté dans votre œuvre mérite cette récompense. Dieu ne permet pas, je pense, que nous ayons une vue claire des relations qui subsistent encore entre nous ici-bas, et ceux que nous avons aimés; mais je suis sûr, malgré les ténèbres qui nous séparent, que madame votre tante est touchée de la tendre fidélité de votre cœur.

Je ne vous écris que pour vous empêcher de dire que je ne vous ai pas écrit. Je suis à l'état de place assiégée ou de bête curieuse ambulante. Je vais demain chez M. Dumon, après-demain à Tours,

samedi dîner chez Mme Mollien, à Jeurs, et coucher à Paris. Je me promets d'être au Val-Richer mardi ou mercredi, le 25 ou le 26. Je vous y attendrai le 2 novembre. Nous avons beaucoup parlé de vous, Vitet et moi. Il a vraiment de l'amitié pour vous. Mais j'entends bien que ma part vaille mieux, celle que je vous donne et celle que je reçois de vous.

LXXXIII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 27 novembre 1859.

Chère Madame, je n'ose pas vous parler [1]. J'ose à peine penser à vous. Il n'y a point de paroles. Il était tout pour vous, et pour moi l'un de mes meilleurs, de mes plus anciens, de mes plus sûrs amis. Vous ne vivrez plus que dans le passé et dans l'avenir. Vous l'avez rendu heureux. Vous avez été heureuse avec lui. Vous vous retrouverez l'un l'autre. Vous avez la foi et l'espérance. Laissez là tout le reste. Soignez-vous pour vos filles, pour vos petits-enfants. Et croyez bien que, de tous vos amis, il n'y en a pas un qui vous porte plus de sympathie et d'affection que moi.

Je demande à François de m'écrire quand vous l'aurez rejoint.

1. La nouvelle subite de la mort de M. Charles Lenormant à Athènes venait d'arriver en France.

LXXXIV

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 3 décembre 1859.

Chère Madame, vous me pardonnerez de n'être pas là. Hier il pleuvait à torrents, aujourd'hui il gèle assez fort. J'ai un commencement de bronchite qui me prend à cette époque, et qui, même ici, m'enferme habituellement dans la maison. Il faut absolument que je termine, dans ce mois-ci, mon troisième volume et que je l'apporte à Paris pour en commencer l'impression. Mes enfants se récrient contre un voyage, et je sens qu'ils ont raison. Je vous dis tout ceci pour moi-même bien plus que pour vous. Il m'en coûte beaucoup, plus que je ne vous le dis, de ne pas vous voir et de n'être pas là.

La petite lettre que François m'a écrite en arrivant à Marseille m'a donné un de ces tristes et pourtant réels plaisirs qui se mêlent à nos chagrins. J'ai joui de le savoir arrivé, point malade, réuni à vous et occupé de vous, comme il l'est et le sera. Laissez vos amis s'occuper de lui et faire pour lui, pour son avenir, ce que vous ne pouvez ni ne devez faire vous-même. Votre fille Juliette me touche par la vivacité de ses sentiments et de ses préoccupations pour son frère. J'ai fait et je ferai tout ce qui dépendra de moi pour lui venir en aide.

Quand vous serez établie dans votre triste repos, quand vous éprouverez le besoin et que vous aurez la force de laisser sortir quelque chose de votre âme

malade, vous me direz comment vous êtes. D'ici là, vos enfants et Guillaume me parleront de vous et me tiendront au courant de tout ce qui vous touche. Mon fils en est, je vous assure, aussi préoccupé que vos filles, et que les miennes. Laissez-moi vous embrasser fraternellement.

LXXXV

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 6 décembre 1859.

Chère Madame, pardonnez-le-moi ; malgré le désespoir de vos paroles, malgré l'amertume de celles qui m'expriment votre regret de ne pas me voir auprès de vous pour pleurer avec vous, j'ai pris un triste plaisir à revoir votre écriture. Vous me demandez de prier pour vous. Je pense à vous sans cesse, et ma pensée est pour vous une prière continuelle. Je sais, autant qu'il peut être donné à un autre de le savoir, je sais ce que vous perdez, car je sais ce que vous aviez. Je vous ai vue heureuse, c'est la mesure de votre malheur. Il était excellent et il vous aimait ! Et il vous avait toujours aimée ! Et vous l'aviez toujours aimé ! Vous payez chèrement aujourd'hui ce bonheur si grand et si rare. Pourtant vous ne voudriez pas ne pas l'avoir connu et possédé. Non pas pour vous seulement, mais pour moi-même, le bonheur, quand il était là, m'a souvent fait peur. C'est pourtant quelque chose, même quand on le pleure, de se dire qu'on en a joui, et d'en retrouver l'image dans sa mémoire. Le

vieux duc d'Ormond avait perdu son fils, le comte d'Ossory, un jeune homme charmant, tué en duel; et quand on essayait de le consoler, il disait toujours : « J'aime mieux mon fils mort que tout autre fils vivant. » Vous vous dites cela de votre mari, et vous avez encore votre fils. Soignez-vous pour lui; donnez-lui tout ce qui vous reste. Il a besoin de vous.

J'ai soixante-douze ans, et plus d'un devoir encore à remplir en ce monde. Voilà pourquoi je ne suis pas auprès de vous aujourd'hui, demain. Je ne vous reverrai que dans trois semaines. Redites-moi votre regret tant que vous voudrez, je n'y verrai qu'une marque de votre amitié, et je me dirai que vous trouverez peut-être quelque douceur à me revoir.

Je vous embrasse, et votre fils aussi.

LXXXVI

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 11 décembre 1859.

Chère Madame, le *Moniteur* qui m'arrive ce matin m'apprend les nominations qui viennent d'être faites au cabinet des médailles. On m'écrit d'autre part, et de bonne source, que le ministre est très disposé à faire là, à François, sous un titre convenable, une position convenable et qui lui ouvre du premier coup la carrière de son père. Je suis convaincu que c'est pour lui la meilleure. Elle lui est à la fois naturelle et honorable, et bonne dans l'avenir. Il y est très propre et déjà très distingué. Tout le monde trouvera

simple et juste ce qu'on fera là pour lui, maintenant et plus tard. Il n'y a rien là de politique, rien d'embarrassant pour la conscience et la dignité. Je ne concevrais pas quel motif pourrait empêcher votre fils d'entrer là où son père est resté, sous le gouvernement actuel comme sous les précédents. De sa part, l'hésitation semblerait un doute sur la convenance de ce qu'a fait son père. Que François ne se prive pas des avantages d'une si honorable hérédité. Il est bien jeune encore; mais, quand on a déjà fait des pas et obtenu des succès dans une carrière, il ne faut pas en changer légèrement pour une susceptibilité excessive ou dans des espérances très incertaines. Je me fais un devoir d'amitié de vous dire, à ce sujet, ce que je pense après y avoir bien pensé; ne laissez pas votre fils renoncer à son avenir naturel et légitime; vous savez bien que je ne vous conseillerais jamais, ni à vous ni à lui, aucune démarche contraire à votre dignité; mais gardez-vous de la mettre à repousser la justice qu'on est, d'après ce qui me revient, disposé à vous rendre. Vous êtes de ceux qui savent concilier leur indépendance avec les convenances, et qui n'ont pas besoin de se hérisser pour se défendre. J'aurais mille choses à ajouter, et je regrette vivement de n'être pas auprès de vous pour vous les dire. Je vous ai quelquefois dit que je vous aimais fraternellement; vous ne le croirez jamais trop, jamais assez. Confiez-vous à ma susceptibilité pour vous comme à mon amitié, et n'ajoutez pas des complications évitables à une douleur si cruelle.

Écrivez-moi souvent, je vous prie, en attendant que j'aille vous voir. Parlez-moi de l'état de votre âme

comme de votre santé; vous ne me direz rien que je ne comprenne, que je ne trouve naturel et juste. Votre mari a mérité de vous tout ce que vous souffrez, tout ce que vous souffrirez pour lui. J'ai été et je reste ému jusqu'au fond du cœur du courage chrétien avec lequel, loin de vous, il a renoncé à l'espoir de vous revoir ici-bas. Et aussi d'une autre chose : de l'explosion de sentiment national en Grèce à son sujet. Que ce courage de votre mari vous soit un exemple, et le sentiment de la Grèce une douceur. Dieu vous commande ce courage et vous permet ce soulagement.

Mon fils est venu passer vingt-quatre heures avec moi et retourne à Paris. Ayez un peu d'amitié pour lui, de votre amitié maternelle. Il vous est tendrement dévoué.

LXXXVII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 15 décembre 1859.

Chère Madame, car je persiste à ne pas plus changer avec vous mon langage que mes sentiments, j'honore trop mes amis pour jamais leur faire ce que vous appelez la morale; mais je les aime assez pour leur dire franchement ce que je pense sur ce qui les touche, et plus ce qui les touche est important pour eux, plus ma franchise avec eux est entière. Voilà pourquoi je vous ai écrit ce que je vous ai écrit. Si vous y aviez vu autre chose que ma profonde amitié pour vous, vous vous seriez trompée.

Vous avez parfaitement raison de ne vouloir accepter pour votre fils rien que de convenable, et je serai, pour vous et pour lui, aussi fier que vous-même. Certainement on a eu tort de ne pas faire tout de suite. Je ne sais pas ce qu'on fera, mais je veux espérer qu'on fera ce qui convient. Tout ce dont je vous conjure, c'est de ne rien faire et de ne rien dire qui nuise au bon vouloir ou à la bonne pudeur.

Je sais votre élévation d'âme et votre courage. Vous aurez tout celui qu'il faudra. Je sens vos sacrifices; il n'est pas vrai qu'une grande blessure empêche de sentir les petites. Que parlez-vous de la crainte d'importuner vos amis? Ceux qui vous aiment seront trop heureux s'ils peuvent vous être bons à quelque chose. Vos dispositions pour les tableaux, portraits, etc., sont dignes de vous, et vous placez bien ce que vous donnez. Il faut que le musée et le public vous payent convenablement le reste. Vous avez raison de faire effort pour garder à votre fils la bibliothèque de son père.

Adieu, chère Madame. Pleurez et priez. On prie ici beaucoup pour vous, bien tendrement. Il y a une inscription de tombe qui m'a toujours beaucoup touché : *La première au rendez-vous*. Il a été le premier. Adieu.

LIVRE III

LES DERNIÈRES ANNÉES DE M. GUIZOT

(1860-1874)

LXXXVIII

A Madame Lenormant.

Paris, 8 mai 1860.

Chère Madame, j'ai reçu en arrivant à Nîmes votre bonne lettre du 26 avril, précisément le jour où je mariais mon fils, car la cérémonie a été retardée de huit jours. Tout se mêle dans le cœur humain. Mes joies ne m'ont pas empêché de m'associer à vos tristesses. Je vous ai suivie à Rome et à Athènes[1], dans vos souvenirs du bonheur possédé et du bonheur perdu. Que Dieu vous donne partout la force et le courage dont vous avez besoin! Pour le moment je vous aime mieux à Athènes qu'ailleurs; vous y êtes plus près de lui, plus loin du monde, et vous y trouverez des occupations, des distractions en harmonie avec vos regrets. Parlez-m'en souvent, parlez-moi de

1. Mme Lenormant était partie pour la Grèce afin d'y rechercher les souvenirs du dernier voyage de son mari.

vous, de votre fils; soyez triste autant que vous voudrez; l'amitié ne console pas, mais elle soulage. Croyez à la mienne comme je crois à la vôtre. Ma longue vie m'a appris à distinguer les cœurs, et le vôtre est de ceux en qui j'ai foi.

Je suis revenu content, très content de mon voyage. Mon fils est heureux et je crois qu'il a raison. Ma belle-fille m'a plu au premier aspect.

Tout s'est passé à merveille en public et *at home*. Je n'avais pas été dans ma ville depuis trente ans. J'y ai été parfaitement accueilli par tout le monde, protestants et catholiques, orléanistes, légitimistes ou républicains, dans les rues comme dans les salons, même par les fonctionnaires qui se sont sentis obligés d'être fort courtois.

Mon fils s'établit là sous de bons auspices, et j'ai la confiance que sa vie entière s'en ressentira. Il m'arrive dimanche prochain avec sa femme; nous passerons ensemble quinze jours à Paris, puis nous irons ensemble au Val-Richer où mon ménage Cornélis nous aura devancés. Le ménage Henriette va bien et nous attend avec impatience. Moi aussi je suis pressé de rentrer dans mon nid. Je le trouverai fort changé, et je crois fort embelli. Je me promets bien de n'y plus toucher. J'arrive à cette époque de la vie où il faut que rien ne change plus autour de nous.

J'achève l'impression de mon troisième volume[1]. Je ne quitterai Paris que lorsqu'il sera publié, ce qui se fera, je pense, vers le 25.

Votre impression sur la Grèce me plaît et j'y crois.

1. Le troisième volume des *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*.

Moi aussi j'ai confiance dans cette résurrection. Nous sommes prompts à douter de nos meilleures œuvres, et même à nous en dégoûter. Je déteste cette mobilité encore plus que les autres qui me déplaisent toutes. Vous n'y êtes pas sujette et je vous en aime. Soyez fidèle à la Grèce; trouvez-y d'anciens monuments; élevez-y un monument nouveau à la mémoire qui vous est chère, il ne faut pas oublier quand on ne veut pas être oublié.

Je n'ai point de nouvelles à vous donner. Je doute qu'il y ait des événements en 1860, il faut reprendre haleine, mais je crois à du nouveau en 1861. Il se pourrait cependant que l'Italie recommençât, plus tôt qu'on ne voudrait; ni ses ambitieux, ni ses révolutionnaires ne sont satisfaits. J'ai le malheur de n'avoir confiance ni dans les vainqueurs, ni dans les vaincus, et de ne croire là à aucun succès bon et durable.

Adieu, chère Madame, mes amitiés à votre fils; il a bien raison de vous bien soigner, et vous aurez raison tous deux d'user de moi ici si vous en avez besoin. Vitet va un peu mieux, un peu, pas plus. La mort de l'abbé Desgenettes vous aura affligée. Vous n'oublierez pas mon vieil ami Colettis, j'en suis sûr.

LXXXIX

A Madame Lenormant.

Paris, 31 mai 1860.

Chère Madame, j'ai reçu votre petite lettre du 10, et je vous avais écrit le 8. J'espère que ma lettre ne se sera pas fait longtemps attendre. Mon voyage à

Nîmes m'a mis un peu en arrière pour mes affaires et pour mes amis; mais il n'y a personne avec qui j'aie plus à cœur de n'être pas en arrière que vous. Je pense bien souvent à vous. Je vous ai vue si longtemps heureuse, et heureuse dans l'atmosphère où je vivais. Je ne puis m'accoutumer ni à votre tristesse, ni à votre absence. Croyez-le bien, et ne croyez jamais même à mes apparences d'oubli.

Je suis encore ici avec mon ménage Guillaume; le ménage Cornélis est allé rejoindre au Val-Richer le ménage Conrad. J'irai à mon tour la semaine prochaine avec mes nouveaux mariés. J'ai été et je suis encore retenu ici par l'impression de mon troisième volume.

Je suis charmé d'en finir de la vie errante ou parisienne, et de rentrer pour bien des mois au Val-Richer; c'est mon lieu à la fois de repos et de travail, de famille et de solitude, de régularité et de liberté. J'y aurai tous mes enfants, tous heureux. Ma belle-fille me plaît beaucoup, pour mon compte comme pour celui de mon fils; elle a le cœur très noble et très simple, elle est fière et modeste, elle prendra sa place dans mon intérieur, loin d'y rien déranger. J'ai un ennui pour ma petite Jeanne, que j'aime beaucoup, vous savez; elle a au genou droit une enflure qui n'aura rien de grave, à ce qu'on me promet, mais qui la condamne, peut-être pour bien des semaines, à l'immobilité. Tous mes autres petits-enfants sont à merveille, et leurs mères aussi.

Que vous dirai-je en fait de nouvelles? Rien ou trop. Le chaos s'étend de plus en plus en Italie. Il l'envahira tout entière, puis le chaos italien devien-

dra le chaos européen. Mes pronostics sont sombres; les hommes m'attristent encore plus que les événements. Aucun n'est grand par l'esprit ni par le cœur, quelque grandes que soient les choses qui se font par leurs mains. Poursuivez vos fouilles, trouvez des statues; ce que vous découvrirez sous terre sera plus beau que ce que vous verriez à la surface.

En attendant que je m'enferme au Val-Richer, je vais assidument aux Académies. Nous avons donné hier à l'Académie française le grand prix Gobert à M. Wallon pour son histoire de Jeanne d'Arc, non sans peine. Il y a des gens qui en veulent à M. Wallon de ses livres chrétiens. On a demandé dans la discussion si son histoire de Jeanne d'Arc n'était pas un ouvrage superstitieux. J'ai demandé à mon tour si on appelait superstitieux tout ouvrage qui admettait le surnaturel dans le cours des choses humaines? On n'a pas voulu me dire non, on n'a pas osé me dire oui. Nous avons donné le prix à M. Wallon à 19 voix contre 4.

XC

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 17 juillet 1860.

Chère Madame, je vous envoie le billet de M. Fould qui m'écrit qu'il vient d'accorder 3000 francs de plus pour la continuation des fouilles de votre fils. Il a fait cela de très bonne grâce et je lui en sais plus de gré que pour toute autre obligeance. Je voudrais vous envoyer souvent de petits plaisirs, pauvre compensa-

tion au bonheur perdu! Mais quand les petits plaisirs intéressent vos enfants, ils deviennent presque grands. J'espère que les fouilles de François auront jusqu'au bout le même succès.

Vous êtes tranquille sur votre fille Juliette, nous en avons été ici bien préoccupés, pour vous comme pour elle. Mes filles l'aiment comme elles l'aimaient dans leur enfance. Elles sont constantes, une des qualités dont je fais le plus de cas.

Meurand vous fera parvenir un autre exemplaire de mon tome III. Je vous remercie de l'emploi que vous avez fait du premier. M. le Comte de Paris trouvera à Claremont un exemplaire qui l'attend. Je suis bien aise que vous ayez reçu de ces deux jeunes Princes une impression favorable, et je la crois méritée [1]. La dernière fois que je les ai vus, j'ai trouvé la conver-

1. Nous trouvons dans nos archives une lettre de M. le Comte de Paris à Mme Lenormant à propos de cette rencontre en Grèce, sur le terrain de fouilles d'Éleusis. Cette lettre exprime d'une manière si vibrante le sentiment de patriotisme juvénile du prince, que nous ne résistons pas à la tentation d'en reproduire le passage principal.

Claremont, 12 juillet 1861.

« ... Au souvenir de M. Lenormant se rattachera toujours pour moi celui du temps trop court que j'ai passé à Athènes, et surtout de cette soirée où je vous ai trouvée à Éleusis, continuant si courageusement cette dernière entreprise au milieu de laquelle il fut si cruellement interrompu. Après avoir été séparé longtemps de ma famille, de mes amis, et même de ces contrées voisines de la France qui sont pénétrées de son influence, je me trouvai ce jour-là transporté dans un milieu tout français. Vous ne savez peut-être pas, Madame, combien une longue privation nous a fait sentir, à mon frère et à moi, toute la valeur de cette rencontre; mais, croyez-le bien, parmi les souvenirs que nous avons rapportés d'Éleusis, ce n'est pas la Bonne Déesse des temps classiques (je l'y aurais cherchée autrefois) qui occupe la première place. »

sation de M. le Comte de Paris (son frère parlait fort peu, par convenance plutôt que faute d'entrain) sensée, animée, variée et facile au-delà de mon attente.

Ce qui me plaît beaucoup c'est que vous ayez M. Bourée pour Ministre de France à Athènes. Je vous l'aurais choisi si j'avais été chargé du choix. C'est un homme d'honneur autant que d'esprit, et à qui tous les bons sentiments sont aussi naturels que les idées justes. Il m'a donné en 1848, de Beyrouth à Londres, une marque d'affection et de dévouement que je n'ai point oubliée et n'oublierai jamais. Parlez-lui de moi, je vous prie, en termes très affectueux pour lui. Il doit être triste des désastres du Liban. Il n'a certainement pas cessé de s'intéresser aux chrétiens qu'il a longtemps protégés. Comment se trouve-t-il à Athènes, pour sa famille comme pour lui-même? Je vous débarrasserais bien volontiers de quelques-uns des rayons de votre soleil, nous en avons trop peu ici cet été. Pourtant Conrad est content de ses récoltes. On fait les foins et les colzas. Les blés ont bonne apparence. Qui prend soin de votre Saint-Éloi? Avez-vous là un homme sur qui vous comptiez?

Mon fils et sa femme sont à Paris depuis deux jours et pour huit jours; ils sont allés au-devant de leurs parents de Nîmes qui viendront ici avec eux la semaine prochaine. Ma belle-fille me plaît de plus en plus. C'est une nature remarquablement droite, franche, intelligente et affectueuse.

Que vous dirai-je en fait de nouvelles? Si vous étiez ici, nous aurions de quoi causer indéfiniment, mais ces causeries-là ne passent pas les mers. La Sicile est

de plus en plus sens dessus dessous. Garibaldi commence à lui déplaire autant que le Roi de Naples, et M. de Cavour est presque aussi embarrassé de l'un que de l'autre. L'Italie n'est pas au bout de son anarchie. La Conférence de Bade a échoué. Voici l'apologue que Lord Palmerston racontait ces jours derniers :

« J'avais un ami qui faisait la cour à une belle personne; il s'en croyait bien venu, et il avait le droit de le croire, car il avait obtenu d'elle un rendez-vous en maison tierce. Il s'y rend, on l'introduit, il se trouve en présence d'une nombreuse réunion de parents qui le reçoivent avec courtoisie; mais il s'aperçoit bientôt qu'il gêne autant qu'il est gêné, et que, s'il n'était pas là, on causerait autrement qu'on ne fait. Il se retire; on le reconduit poliment, mais il ne parle pas de sa rencontre. »

Le fait est que la Conférence n'a bien tourné que pour le prince de Prusse que les petits souverains allemands, fort contents de sa loyauté allemande, se sont plu à entourer et à grandir.

XCI

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 4 septembre 1860.

Chère Madame, je voudrais bien pouvoir vous envoyer beaucoup de ma pluie en échange d'un peu de votre soleil. Pour la première fois depuis deux mois nous avons quelques beaux jours; on se presse

d'achever les foins et de commencer la moisson. Si nous avons encore une ou deux bonnes semaines, Conrad ne sera pas mécontent de ses récoltes; mais il nous faut cela et je ne sais si nous l'aurons.

Les détails que vous m'avez donnés sur les désastres de Syrie et sur les travaux de votre fils m'ont vivement intéressé. Nos soldats sont enfin arrivés à Beyrouth. Ils y arrivent bien tard, et qu'y feront-ils? La Syrie et tout l'Orient turc sont en proie à un mal qui exigerait d'autres remèdes que des calmants provisoires. Je doute que les gouvernements chrétiens soient aujourd'hui en disposition et en mesure de les chercher et de les appliquer. On fera tout juste ce qu'il faudra pour empêcher que les spectateurs ne soient trop importunés par les cris des victimes. On a sur les bras, à ses portes, des affaires bien plus embarrassantes quoique bien moins douloureuses. L'Italie repousse la Syrie dans l'ombre, et que faire pour les Maronites quand on ne sait que faire du Pape?

Pour moi, ce qui m'intéresse le plus en ce moment, c'est la rencontre prochaine, c'est-à-dire le duel prochain de Garibaldi et de Lamoricière, du condottiere révolutionnaire et (passez-moi cette injuste assimilation) du condottiere catholique. Nous y touchons. Quand Garibaldi aura décidément chassé le Roi de Naples, ce qui ne lui aura pas donné grand'peine, il entrera dans les Marches pour les soulever à leur tour. Lamoricière les défendra. Réussira-t-il? Je le souhaite fort; mais je doute que cette petite barrière suffise pour arrêter le chaos qui envahit l'Italie. Nous assistons là, j'en ai peur, à des luttes stériles, quel que soit le vainqueur.

Ce qui m'intéressera certainement en tout cas, et quoi qu'il arrive, c'est la brochure de votre fils sur l'Orient. Quand paraîtra-t-elle? J'espère que personne ne la recevra avant moi. Au milieu de ses courses, François a-t-il pu penser, et avez-vous un peu pensé vous-même à votre promesse de rechercher et de recueillir pour moi tous les documents et les souvenirs que vous pourrez trouver sur Colettis? Ses fautes et, si vous voulez, ses péchés, ne changent rien à ce que je pense de lui. Je l'ai trop connu pour ne pas lui pardonner beaucoup. Les natures vraiment grandes sont, pour moi, comme les tragédies de Shakespeare; je suis bien plus touché des beautés que choqué des défauts.

Je ne vous dis point de nouvelles. L'Europe travaille à se rasseoir en livrant au feu l'Italie. L'Allemagne prend ses précautions pour n'être pas atteinte. La réconciliation de l'Autriche, d'abord avec la Prusse, puis très probablement avec la Russie, est le gros événement de l'été. Du fond de mon nid je regarde et je travaille. Je me promets de rapporter à Paris mon quatrième volume à peu près fini. Je n'en serai détourné que par mon discours en réponse au Père Lacordaire. J'y penserai quand le sien me viendra. Je n'en entends pas parler. Adieu de tout mon cœur.

XCII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 16 octobre 1860.

Ceci est probablement ma dernière lettre, chère Madame, puisque vous devez quitter Athènes tout de

suite après le 6 ou le 8 novembre. Je serai charmé de vous revoir, pour moi d'abord, puisqu'il faut toujours se mettre le premier, mais bien aussi pour votre fille Juliette qui a grand besoin de vos soins et de votre tendresse. Ma fille Pauline est allée passer trois jours à Paris, c'est-à-dire à Versailles, pour la voir et lui tenir un peu compagnie. Elle l'a trouvée souffrante, triste, un peu impotente, encore préoccupée de son fils qui est pourtant hors de tout danger. Vous êtes nécessaire là. C'est encore quelque chose d'être nécessaire à ceux qu'on aime, quand on a soi-même perdu ceux dont on ne peut se passer.

J'ai reçu hier une lettre du Roi Othon, en remerciement de mon troisième volume. Il me parle de vous, de votre mari et de votre fils d'une façon qui m'a plu tout à fait. Quand j'arriverai à mon ministère de 1840 à 1848, il verra comment je l'ai soutenu en Europe quand presque tout le monde l'attaquait ou l'abandonnait.

Vous avez fait un beau voyage dans les Iles Ioniennes et tout autour du Péloponèse. Je ne puis dire que je vous envie, car je n'envie plus aucun voyage; mais vous avez dû prendre grand plaisir à celui-là. Il n'était que juste que François y fût très bien reçu. Il se fait, parmi les opprimés d'Orient, une honorable clientèle. Il y a huit jours, sir John Boileau, en quittant le Val-Richer, me demandait ce que je voulais qu'il dît de ma part à Lord John Russell.

« Qu'on n'a pas le droit de se faire avec faste le patron de la nationalité et du suffrage universel en Italie, quand on les méprise et les opprime aux Iles Ioniennes. »

Vous auriez été contente de moi. Plus peut-être que vous ne le serez à propos de l'Italie quand nous nous reverrons. Je n'aime pas le brigandage des rois, même quand il prétend se faire au profit des droits des peuples. Je ne crois pas à la durée de ce qui se fait là. Ce sont des châteaux de cartes construits avec des ruines et dans le chaos.

Je ne suis pas du tout sévère pour le général Lamoricière. Je n'ai pas cru à son succès; mais je lui ai su et je lui sais très bon gré de la tentative. Les actes de dévouement et de foi sont rares de nos jours. Il y en a eu, autour de lui, de très beaux et de très touchants. Notre indifférent public en a été un peu ému, et notre public révolutionnaire un peu embarrassé.

J'ai fini, pour cette année, des visites au Val-Richer. Excepté vous, que je ne compte pas comme une visite. Nous sommes seuls maintenant, et cela me convient; mes enfants, mon cabinet et ma promenade, souvent seul, ce sont là les plaisirs dont je ne me lasse jamais. Guillaume et sa femme sont en Languedoc, chez leurs parents, heureux comme ils le resteront, j'espère. Ils nous reviendront, ici ou à Paris, au commencement de décembre.

Je vous remercie d'avance de tout ce que vous me rapporterez sur Colettis. De ma longue vie, les souvenirs auxquels je tiens le plus, après les souvenirs intimes, sont ceux des hommes rares que j'ai connus, vraiment connus. Je me plais à faire dans mes Mémoires, à mesure que je les rencontre, leur place et leur portrait. Il en est quelques-uns, un bien petit nombre, pour qui je voudrais faire quelque chose de plus, un portrait en pied et à part, comme

je l'ai fait pour sir Robert Peel. J'ai la fatuité de croire que je leur assurerai ainsi, dans l'avenir, une justice qu'ils n'en obtiendraient peut-être pas sans moi. Colettis et Rossi sont les deux dont je suis le plus préoccupé dans ce sens.

On vous a dit trop en vous disant que la princesse de Broglie se meurt; j'espère qu'on n'en est pas à cette horrible certitude, mais elle est bien malade.

XCIII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, jeudi 6 juin 1861.

Chère Madame, je reprends mes habitudes. Vous les connaissez; elles sont douces. Je travaille, je me promène. Je vis beaucoup avec mes enfants. Beaucoup aussi dans le passé. Je l'aime; je le recherche dans ma mémoire, en attendant que j'aille le rejoindre. Je me promène souvent seul. Il fait très beau; mes bois sont verts, mes plates-bandes fleuries, mon potager plein. Je regarde mes tulipes et je mange mes fraises. Je me plais à m'occuper des petites choses en pensant aux grandes. Je vous enverrai sous peu de jours mon quatrième volume. Je corrige les dernières feuilles des pièces historiques qui le terminent.

Je ne doutais pas de l'adhésion de l'Institut à la proposition de l'Académie[1]. J'ai été plutôt surpris des 50 *non*; surtout après la lettre du comte Walewski

1. Concernant l'attribution à M. Thiers du grand prix triennal fondé par l'Empereur.

transmettant à l'Institut l'opinion de l'Empereur. Je ne pense pas que cette démarche fût nécessaire, et je ne sais si elle a beaucoup convenu à M. Thiers. La proposition de M. de Falloux a été sans doute une avance légimiste, mais encore plus, je crois, un acte de reconnaissance catholique pour l'attitude et le langage de M. Thiers dans la question romaine. Sous ce double rapport, M. de Falloux a eu raison de faire ce qu'il a fait.

Jules Simon m'a écrit, il y a déjà dix ou douze jours, simplement, convenablement et affectueusement. Je suis bien aise de l'avoir connu à cette occasion, et je crois que la campagne n'a pas été mauvaise pour lui, quoiqu'elle n'ait pas fini par sa victoire. C'est aussi son sentiment à lui.

Mon quatrième volume va paraître. Les éditeurs anglais et allemands et les brocheurs parisiens n'en finissent pas. Faut-il vous le faire envoyer rue du Dragon ou à Saint-Éloi? Dites-le-moi sans tarder.

Je m'occupe du cinquième et d'autre chose aussi, dont nous causerons quand vous viendrez me voir. *L'Ami de la religion* qui m'est arrivé ce matin contient, sur M. Lenormant, un article qui m'a plu tout à fait. Ce jeune M. Mercier de Lacombe a vraiment un esprit très distingué et de l'âme dans l'esprit. Si son volume sur la *Politique de Henri IV* avait été plus qu'un volume, il aurait eu probablement plus que le second prix Gobert. Qu'il travaille à des œuvres sérieuses et d'un peu longue haleine; elles lui feront de l'avenir.

Je suis bien aise qu'Ampère soit revenu et que nous devions avoir bientôt sa Rome retrouvée. Il fait de la

paléontologie comme Cuvier. Demandez-lui, je vous prie, quand il viendra nous voir.

XCIV

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 28 août 1861.

Chère Madame, j'ai eu un vrai plaisir à revoir votre écriture. Je savais vos souffrances et je ne vous écrivais pas pour ne pas vous donner le pénible sentiment de ne pouvoir répondre. Vous ne savez pas combien de fois par jour je pense à votre solitude. Solitude de l'âme et de la vie. Vous étiez du petit, bien petit nombre de personnes dont je me plaisais à regarder le bonheur. Et ce que j'appelle le bonheur est si rare. Certainement la solitude dans la maladie est une rude épreuve. Dieu ne vous les épargne pas depuis quelque temps. Il sait que vous avez du courage. Mais dites-moi, bien entre nous, si vous êtes de mon avis : je divise les hommes (y compris les femmes) en deux classes, ceux qui ont de la force contre leurs passions et ceux qui en ont pour leurs passions. Je crois que les femmes appartiennent plus souvent à la seconde classe qu'à la première; qu'en pensez-vous?

Puisque vous êtes mieux, quand nous viendrez-vous? D'après ce que vous me dites, votre fils doit arriver cette semaine; il est peut-être déjà arrivé. Quand vous l'aurez bien vu, venez vous remettre tout à fait au Val-Richer. Vous y aurez du repos, de l'air et de l'amitié. Mes filles vous soigneront bien.

Elles comptent tout à fait sur Amélie Blanchet, et mes six petits enfants (non compris encore Rachel) s'en font une aussi grande joie qu'Amélie elle-même. Vous nous la laisserez quand vous retournerez à Paris pour les couches de votre fille Juliette. Mes filles disent que M. Blanchet doit avoir en elles, pour sa fille, presque autant de confiance qu'en sa femme.

Je ne vous promets pas de vous mettre ici tout à fait à l'abri de la canicule. Nous avons eu un peu de répit trois ou quatre jours; mais le brillant soleil reprend aujourd'hui. Pourtant le même degré de chaleur est bien plus supportable ici qu'à Paris.

On m'écrit que le dix-neuvième volume de M. Thiers a beaucoup de succès dans le monde impérial, et pas tout à fait autant dans le monde libéral. Je trouve que l'un et l'autre monde ont raison. C'est une réhabilitation des Cent-Jours; personne n'avait encore essayé de démontrer que la France et l'Europe avaient eu tort de ne pas croire l'Empereur Napoléon sincèment converti au régime constitutionnel et à la paix.

XCV

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 24 octobre 1861.

Chère Madame, je vous remercie de vos vœux affectueux comme d'une chose sur laquelle on compte parfaitement. J'ai eu le 4 tous mes enfants et petits-enfants autour de moi. Tous bien portants et tous heureux. Je n'ai pas dans le bonheur la même confiance

que dans votre amitié. Mais j'ai appris à en jouir en tremblant. Bon résultat d'une douloureuse expérience.

Nous vous avons renvoyé hier votre petite-fille. Je regrette de ne pas vous avoir en échange. J'ai la prétention que nous vous aurions fait, que je vous aurais fait quelque bien à l'âme et au corps. Il vous faut du mouvement moral et du repos physique; vous auriez trouvé ici l'un et l'autre. On dit que vous n'êtes point raisonnable, que vous ne vous soignez pas du tout, que vous sortez par tous les temps, même souffrante. Tout cela me paraît probable. Je voudrais vous gronder et vous surveiller. Je vous regrette particulièrement aujourd'hui; j'ai du monde à dîner, le beau monde du pays à qui il faut bien rendre ses politesses. Vous nous auriez aidés à les bien recevoir et à causer avec eux.

Je regrette aussi M. Ampère. Je n'ai pas eu de ses nouvelles. Je suis bien aise que mon *Église et la Société chrétiennes* [1] vous aient été au cœur. J'y comptais un peu. Il y a des sympathies établies et préétablies. Je crois que j'ai rendu service à la bonne cause; et en parlant à tout le monde la bouche ouverte, dans la pleine liberté de ma pensée. J'ai reçu de M. Pasquier et du duc de Noailles deux lettres qui m'ont fait grand plaisir; il y a bien peu d'approbations auxquelles je tienne autant qu'à la leur; et aussi une lettre excellente, écrite avec une franchise pieuse, et une estime affectueuse qui m'ont touché de M. l'archevêque de Tours que je n'ai jamais vu, mais que j'honore. En

1. *L'Église et la Société chrétiennes en 1861*, ouvrage que M. Guizot venait alors de publier.

fait d'ecclésiastiques, j'ai fait envoyer mon livre à M. l'archevêque de Tours, l'évêque d'Orléans, l'évêque de Bayeux, l'abbé Deguerry et le Père Gratry.

Donnez-moi, je vous prie, toutes les nouvelles qui vous viendront du Père Lacordaire. On me dit qu'il est mourant. Pauvre homme! Je me l'étais promis plus longtemps pour confrère.

XCVI

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 12 novembre 1861.

Oui certainement, chère Madame, Michel Lévy m'envoie les brochures, journaux, revues, etc., qui m'approuvent ou m'attaquent, et vous me croirez, vous, quand je vous dirai que je regrette sincèrement de n'être pas plus puissamment attaqué. J'aime les beaux adversaires, pas autant que les vrais amis, mais tout de suite après. Je n'ai vu jusqu'ici que des critiques extrêmement médiocres, les lieux communs du *Siècle* plus ou moins déguisés, mais toujours les mêmes, toujours bien vieux et bien communs. Il semble qu'on ait perdu l'intelligence des trois grandes choses que j'ai voulu défendre, la foi chrétienne, la liberté et le droit. L'un s'étonne que je place dans le surnaturel l'essence même de la religion; l'autre me prend en pitié en m'entendant parler encore du surnaturel en présence de la science moderne; un autre me regarde comme un fauteur du despotisme théocratique parce que je demande que l'Église, catho-

lique ou protestante, ait sa part de la liberté religieuse. Et ce qu'il y a de pis, c'est que tous ces gens-là sont sincères; ils croient vraiment ce qu'ils disent. Ils seraient bien surpris s'ils savaient à quel point je suis attristé pour eux en lisant ce qu'ils disent à propos de moi.

J'ai reçu il y a six jours, une lettre du Père Lacordaire, dictée et signée par lui, pleine de sens et de sympathie; et hier matin une lettre de son secrétaire, le Frère Seigneur, qui m'annonce qu'il est mourant et ne vivra pas jusqu'à la fin de la semaine. Il est probablement mort à l'heure qu'il est. C'est grand dommage. C'était encore une brillante étoile. Il y avait en lui de la lumière et du feu, ce qui fait qu'une âme monte en haut, et que d'autres âmes la suivent. Je me félicite d'avoir eu à le recevoir à l'Académie, et à lui témoigner ma sympathie au milieu de nos dissidences. S'il meurt, ce sera deux places vacantes à l'Académie française. Dites-moi, je vous prie, ce que vous entendez dire des successeurs possibles. Je désire bien que tous nos amis, des diverses nuances, ne prennent ni au dehors, ni dans le fond de leur pensée, aucun engagement, et gardent leur liberté jusqu'à ce que nous ayons pu nous concerter.

Je suis bien aise que vous soyez quitte de votre préface. Quand paraîtra le volume[1]? Avant ma rentrée à Paris, je pense. Je n'y rentrerai qu'après Noël. J'espère que vous me le ferez envoyer tout de suite. J'ai soif de lectures à la fois intéressantes et étran-

1. Le volume de lettres de Mme de Staël et de la grande-duchesse Louise de Saxe-Weimar, intitulé *Coppet et Weimar*.

gères à mes occupations et préoccupations habituelles. Je suis plongé dans le cinquième volume de mes Mémoires.

J'ai eu de longues lettres d'Ampère et de Legouvé. Toutes deux pleines d'objections et très aimables. A la bonne heure, je causerai volontiers avec ces dissidents-là.

XCVII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 24 novembre 1861.

Chère Madame, je vous écrivais au moment même où vous m'écriviez. Je réponds aujourd'hui à vos deux lettres, du 13 et du 15. Je vous remercie des détails qu'elles contiennent, et sur nos amis communs et sur le public. Je sais gré à M. Fould d'avoir une volonté et une ambition à lui. Je doute que son remède à notre mal financier soit efficace. Je doute aussi qu'il ait un point d'appui suffisant pour tenir longtemps dans la position qu'il a prise. S'il avait derrière lui des chambres réelles, une majorité, une tribune, et sa propre responsabilité à alléguer, il aurait à peine assez de force. Mais il n'a rien de tout cela; il n'est pas ministre responsable; il n'ira pas au Corps législatif et au Sénat se défendre lui-même. Il n'aura là que des avocats plaidants, et dans le conseil même l'Empereur sera son seul soutien. C'est une situation bien faible pour une aussi rude tâche que de remettre l'ordre dans les finances, et j'ai peu de foi au succès. Je m'attends plutôt à des tiraille-

ments sans fin dans l'intérieur du gouvernement, et à la paralysie des bonnes intentions. Je ne dis rien des coups de patte assez mal à propos donnés au régime parlementaire; M. Fould a assez d'esprit pour s'en dispenser.

J'ai des nouvelles du Père Lacordaire. Ceux qui l'entourent me tiennent au courant de leurs craintes et de leurs quasi-espérances avec un empressement qui me touche. Donnez-moi, je vous prie, des nouvelles du Père Gratry. J'ai répondu à sa très aimable lettre, et j'ai été charmé de l'approbation de l'Oratoire.

Adieu bien tendrement. Mon ménage Pauline me devancera à Paris de dix ou douze jours.

XCVIII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 15 mai 1862.

Chère Madame, vous m'avez dit que votre fils allait à Londres. Est-il parti, ou quand partira-t-il?

Donnez-moi de vos nouvelles d'abord, et des nouvelles du monde s'il y en a. Je suis entré dans mon repos par un soleil admirable pendant trois jours. Depuis nous avons une pluie constante, un ciel noir, un vent aigu. Je m'en console en n'y pensant pas. Grâce à Dieu, mon âme n'est pas à la merci des vents et de la pluie. Je me promène quelquefois quand même, mais je ne puis pas dire quand même pour ma fille Pauline; j'aspire pour elle à l'air chaud, doux et

pur. Elle en a besoin. Elle est beaucoup mieux qu'à Paris, pourtant il lui faut encore du mieux. Tout mon monde d'ailleurs va très bien.

On m'écrit qu'il y a un nouveau répit pour Rome; je le désire par raison plus que par goût. Je n'aime pas les questions indéfiniment indécises; il est rare que le bien y gagne. Je suis bien curieux de savoir sous quelle forme et dans quelle mesure les évêques réunis à Rome prêteront au Pape l'appui moral qu'ils lui doivent et qu'ils peuvent lui donner.

Je ne vous parle pas de la question américaine; plus les événements se développent, plus je tiens pour le Nord; ni de la question prussienne, quoique j'en sois préoccupé. Rome, Washington et Berlin, le monde civilisé a là trois grandes affaires.

Adieu, chère Madame. Après huit jours de complet loisir, je reprends mes papiers et mes livres : mais point de travail politique. Je veux me donner une fantaisie. Vous aurez dans huit jours le cinquième volume de mes Mémoires. Lévy me dit que l'édition allemande ne lui permet pas de mettre plus tôt la française en vente.

XCIX

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 8 octobre 1862.

Je vous présume rentrée à Paris, chère Madame. Vous avez raison de croire que la mort de la duchesse de Sagan a été pour moi une peine, une vraie peine. Pendant longtemps nous nous étions beaucoup

rencontrés en nous connaissant peu; depuis quelques années, nous nous étions vus de plus près, mieux compris et beaucoup plus goûtés mutuellement. C'était un esprit supérieur, une âme grande et tendre à travers les emportements de sa vie, et une société charmante. Les grandes créatures sont rares. Elle est morte dignement et pieusement, sans illusion et avec résignation, s'étant acquittée, même avant de partir pour les eaux et puis au dernier moment, de tous ses devoirs religieux. Douze heures avant sa mort elle a cessé de parler, mais elle a conservé jusqu'à la dernière minute sa pleine connaissance. Le duc de Noailles la regrette certainement beaucoup. Donnez-moi, je vous prie, de ses nouvelles.

J'ai lu, avec un vrai et vif plaisir, le dernier article de M. de Loménie sur M. de Chateaubriand. Il y a beaucoup d'esprit, de verve et de courage. M. de Loménie est du très petit, de plus en plus petit nombre d'hommes qui disent ce qu'ils pensent et la vérité à tout venant, comme jadis on se battait dans les tournois. Vrai chevalier au service de ses idées et de ses amis. Je l'en honore beaucoup. Votre fille Paule a raison de l'aimer et d'être heureuse avec lui dans leur modeste fortune. Comment va-t-elle, et ses enfants?

C

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 3 mai 1863.

Ne me grondez pas, chère Madame. Depuis que je suis ici, je ne fais absolument que deux choses, me

promener et ranger mes papiers pour reprendre le sixième volume de mes Mémoires. J'avais beaucoup de documents et de lettres à classer; ce travail m'a entraîné dans un autre bien plus long. Depuis 1862, je n'avais pas trié et mis en ordre toutes les lettres que j'ai gardées. J'ai entrepris cette œuvre et la finirai aujourd'hui. Demain je me remettrai à écrire mon sixième volume et à mes amis. Ne me grondez donc pas, je vous prie, et surtout ne me parlez jamais d'amitié indifférente, languissante. Depuis je ne sais plus combien d'années, la mienne pour vous est la même, et elle restera la même pendant je ne sais combien d'années que Dieu me réserve encore. Depuis que vous êtes triste et isolée, je ne vous en aime que mieux.

J'ai reçu hier un touchant témoignage de la fidélité des affections. Il m'est arrivé de Londres de la part de la Reine d'Angleterre un superbe exemplaire des discours du Prince Albert, magnifiquement relié en maroquin blanc, et sur une page blanche, en tête du titre, la Reine a écrit de sa main :

« A Monsieur Guizot, en souvenir du meilleur des hommes, avec l'expression de ma reconnaissance pour l'hommage sincère qu'il lui a rendu.

De la part de sa malheureuse veuve.

Victoria R.

Windsor-Castle, avril 1863. »

Ce simple remerciement conjugal et royal m'a été au cœur.

Quoique j'aie voté pour M. Dufaure, je suis touché

aussi des exigences de Mme de Boigne pour la succession du chancelier. Quand on survit à ceux qu'on a aimés, qu'a-t-on de mieux à faire que de tâcher de les faire revivre au moins dans la mémoire des hommes?

CI

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 14 mai 1863.

Chère Madame, je trouve à mon tour que vous m'écrivez bien peu. J'espère que vous n'êtes pas malade, dites-le-moi pourtant, et dites-moi aussi autre chose; tout ce que vous me direz me plaira. Vous me gâtez depuis longtemps; mais si vous veniez à cesser, je ne m'en arrangerais pas du tout.

Il y a depuis quelques jours un peu de mouvement dans le Val-Richer. On est fort venu me demander si je ne me présenterais pas à l'élection : on prétendait que je serais nommé ici sans conteste, que M. de Colbert se retirerait, etc. J'ai, comme vous pensez bien, absolument décliné ces ouvertures. Mais on m'a parlé alors de mon gendre Cornélis, et on a bien raison, car je ne connais personne à qui j'ouvrisse la carrière politique avec plus de confiance; il ne serait certainement pas nommé; mais s'il devait avoir une forte minorité, il ne dirait pas non, et il aurait raison. On peut, à son âge, perdre la bataille; mais il faut livrer une vraie bataille, rester entouré, après l'avoir livrée, d'un gros et bon bataillon. On m'assure que c'est ce qui lui arriverait. Nous examinons en ce

moment la question. Nous donnons des coups de sonde; les apparences sont bonnes. Il y a dans ce pays-ci peu de passion, mais un goût de plus en plus prononcé pour l'indépendance et l'honnêteté politique. D'ici à deux jours, nous y verrons clair et nous prendrons notre parti. Il y a certainement, en province comme à Paris, un peu plus de mouvement qu'on ne s'y attendait.

Le beau temps nous est revenu et les récoltes s'annoncent aussi belles que le temps. Quand viendrez-vous nous voir et vous promener avec moi dans mon potager qui regorgera de fruits?

Je n'ai pas besoin de vous dire que nos petites préoccupations électorales ne dérangent rien à mes travaux. J'imprime le quatrième et dernier volume du recueil de mes discours, et j'écris le sixième de mes Mémoires. Je me trouve bien dans ce passé et je désire que mes lecteurs s'y trouvent aussi bien que moi. Ce sixième volume commence par les obsèques de l'empereur Napoléon et finit par celles du duc d'Orléans. Que de grandes morts j'ai vues!

Adieu, chère Madame, je vous attends et je vous aime comme jadis, comme toujours.

CII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 25 mai 1863.

Chère Madame, je réponds tout de suite à la question de notre ami Vitet, mais pas avec une grande précision. Je crois me rappeler que c'est à propos

d'une pétition sur le duel et d'un discours de M. Dupin que j'ai un peu pris la défense de ce qu'on appelait *un reste de la barbarie féodale*. A mon avis il ne faut jamais renoncer à se défendre soi-même, dans son honneur comme dans sa personne. Du reste, M. Cauchy (Eugène) a écrit sur le duel un livre dans lequel il rappelle et discute ce que j'en ai dit. Vitet trouverait là ce qu'il cherche; peut-être aussi dans les mémoires de M. Dupin. Pourquoi donc Vitet cherche-t-il cela?

Je vous remercie de vos deux lettres aussi amusantes qu'amicales. Je n'ai à vous envoyer en échange que des circulaires et des bulletins électoraux. Je persiste dans ma première impression. Cornélis ne sera pas nommé; mais il aura une forte minorité qui l'aura porté avec ardeur. Trois quarts de mes anciens amis, et un quart de mes anciens adversaires, républicains intelligents qui ne lui ont rien demandé, pas une lettre, pas une parole, et voteront pour lui avec ensemble, comme pour le candidat le plus libéral qu'ils puissent avoir. Qu'il réussisse ou non, cette candidature lui fera faire un grand pas vers son avenir. Je ne sais combien d'opposants et d'indépendants nouveaux ce mouvement électoral amènera dans le Corps législatif; mais quel que soit le nombre, la situation sera changée. Qu'en feront les nouveaux venus?

Je désire vraiment beaucoup le succès de Montalembert, pour la vérité qu'il dira et pour sa satisfaction à lui, car je l'aime.

Pauvre Madame de Lamartine! Ai-je raison de dire pauvre? Était-elle assez éprise et assez vertueuse pour être heureuse quand même?

CIII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 3 juin 1863.

Voilà notre petite bataille électorale finie, chère Madame, et finie comme je m'y attendais. Cornélis n'a pas été élu, mais il a eu une très convenable et très respectable minorité, 5 621 voix, le quart des votants. Notre ancien parti, les conservateurs libéraux lui ont donné sur ce nombre de 3 500 à 4 000 voix. Le parti républicain s'est conduit avec beaucoup d'intelligence et de convenance; il a voté pour Cornélis sans lui rien demander, ni concession, ni explication, rien du tout que sa bonne renommée, et il lui a donné de 1 500 à 1 800 voix. Nous sommes contents. Ce petit corps d'armée a été rallié en trois semaines, car nous ne nous en étions pas occupés du tout avant les premiers jours de mai, et Cornélis ne s'est décidé à se présenter qu'après avoir sondé lui-même ici le terrain pendant quelques jours. Cette expérience prépare bien son avenir, et c'est maintenant, dans tout le pays, le propos général qu'aux prochaines élections les chances seront fortes pour lui. Nous soignerons d'ici là le terrain sur lequel il est aujourd'hui bien établi.

Donnez, je vous prie, ces détails à notre ami Vitet en le priant de les donner à Duchâtel. Je me plains de n'avoir de nouvelles ni de l'un ni de l'autre.

Le duc de Noailles m'a écrit ces jours derniers en m'envoyant la brochure de son fils Emmanuel sur la

Pologne. Je n'ai encore lu que les 40 ou 50 premières pages, que je trouve très distinguées de fond et de forme. La passion polonaise y éclate, et c'est le propre de la passion de ne pas s'inquiéter du possible, ni même du vraisemblable. Elle aime et elle veut, c'est à la fois sa force et son erreur. Je ne connais pas de plus belle ni de plus douloureuse cause que celle de la Pologne. Je n'y pense pas sans une profonde sympathie, mais je sais qu'il y a eu dans le monde de bonnes causes perdues et des malheurs irréparables. Dieu veuille que la Pologne n'en soit pas là! Quand j'aurai tout lu, je répondrai au duc de Noailles, mais je sais déjà ce que je lui dirai. Je le félicite de ses deux fils. Le marquis de Noailles est le digne frère du duc d'Ayen. Quand donc toutes ces fleurs de la nouvelle génération pourront-elles s'épanouir?

Mon fils Guillaume est occupé dans le Gard de sa candidature au Conseil général, la seule qu'il ait voulu courir, en quoi il a eu raison. Il m'écrit et on m'écrit que, pour le Conseil général, il a de bonnes chances. L'élection ne se fera qu'au mois de juillet.

Je ne vous parle que d'élections, et je présume qu'à Paris on ne parle guère d'autre chose. Quelle est l'impression générale sur le résultat général? Je regrette qu'après s'être décidé à se présenter, M. Dufaure n'ait pas été élu. L'élection de mon ami Plichon m'a fait plaisir. J'aime le courage, fidèle et récompensé. On lui a fait une guerre acharnée.

CIV

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 15 juin 1863.

Chère Madame, ce que vous me dites de votre santé me déplaît. Vous avez besoin de changer d'air. Quand donc viendrez-vous chercher de l'air ici? Je ne suis malheureusement pas assez près de Paris pour que votre fils puisse venir tous les jours dîner et coucher, et je sais bien que c'est là votre chaîne. Mais n'aura-t-il pas, à l'Institut, quelques semaines de vacances? Ne pourriez-vous pas venir alors avec lui, si vous ne pouvez pas vous décider à venir sans lui? Vous ne m'avez pas répondu à ce sujet. Répondez-moi, je vous prie. J'y ai droit par la préoccupation où je suis de vous. Je vous promets du bon air et de la vieille amitié.

Ce que vous me dites de François me fait grand plaisir. J'y croyais d'avance. Outre ses mérites, il est placé sous deux excellentes influences, le travail et son affection pour vous.

Vous êtes donc bien Polonaise. Je le serais volontiers; mais je n'y crois pas. Il y a eu dans le monde de bonnes causes perdues, par la faute des hommes, bourreaux et victimes. Je crains que celle-ci ne soit du nombre. Ne vous y trompez pas : la tentative de rétablir la Pologne, c'est le bouleversement de l'Europe, le bouleversement indéfini, dans le temps et dans l'espace. Les Russes, même battus en Pologne, ne feront pas la paix, comme ils l'ont faite après la

prise de Sébastopol. On ne se résigne pas si aisément à devenir une nation du second rang quand on a tant brillé au premier. Bien plus, je n'ai pas la confiance qu'après l'Europe bouleversée la Pologne se rétablît. Au lieu d'une nation ressuscitée, je prévois là un tremblement de terre permanent. On a tort de soulever les questions insolubles, et il y a des questions insolubles. J'ai écrit au duc de Noailles, très bien pour son fils, mais en lui laissant entrevoir mon avis. J'aime les impressions jeunes, même quand je ne les crois pas sensées.

CV

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 6 juillet 1863.

Merci de vos bonnes lettres, chère Madame.

Je viens de parcourir le mémoire de votre fils sur *la Monnaie chez les anciens*. J'ai trop perdu de vue ces études-là pour en être juge; je m'en souviens encore assez pour en être très content. C'est un grand travail, qui en suppose et en promet bien d'autres.

Que dit-on de M. Duruy? Il a fait à l'Université, en lui rendant le nom de la philosophie, un don de joyeux avènement qui y sera bien reçu. C'était une puérile sottise de l'avoir supprimé. Restera-t-il adversaire aussi décidé du pouvoir temporel? Est-ce de son aveu ou sans l'en avertir que le *Journal des Débats* a ressuscité sa brochure? Cela ne lui ferait pas avec le temps, même dans l'Université, une popula-

rité de bon aloi. Il est venu me faire visite à Paris. Je doute que ce remuement ministériel fasse tout ce qu'on a voulu faire entrevoir à travers. Mais la chute de M. de Persigny est quelque chose. Même les maires de campagne le remarquent et disent qu'on peut donc en faire trop.

Si tout ce qui me revient est vrai, on fait ce qu'on peut pour échapper à la guerre de Pologne. Il est rare que l'indécision suffise pour s'arrêter sur une pente.

Je n'ai encore lu que l'introduction de M. Renan. En coupant tout le volume, rien ne m'a frappé qu'un air général de timidité et de câlinerie dans le travail de la démolition. Il voudrait bien qu'on ne le crût pas l'auteur des ruines qu'il fait, et se mettre d'avance à l'abri des conséquences. Je le lirai sérieusement. Je voudrais bien finir mes Mémoires assez tôt pour avoir encore le temps de montrer l'édifice chrétien invincible à tous ces coups. Je ne ferais point de polémique. Il faut mettre la vérité en lumière, et laisser l'erreur se démener tout à l'entour.

CVI

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 19 juillet 1863.

Chère Madame, je n'avais pas besoin que vous me disiez ce que vous me dites de votre solitude. J'y pense souvent pour vous. Tout entouré et heureusement entouré que je suis, je sais ce que

c'est que d'être seul. On est seul quand on n'est pas deux.

J'ai lu avec un vrai plaisir l'article du duc d'Ayen sur le suffrage universel. J'en aime extrêmement le sentiment général. Il est libéral d'en haut. J'aime aussi son idée de donner aux divers intérêts sociaux des représentants spéciaux. Le suffrage universel se corrige un peu quand il s'exerce entre gens de même profession, mais je le crois plus radicalement mauvais et plus incurable que ne paraît le trouver le duc d'Ayen. Je ne crois pas au nombre. Du reste les hommes de la nouvelle génération ont raison de se prêter à l'expérience, de s'y prêter de bonne foi, et le duc d'Ayen a bonne grâce dans sa résignation. Il faut être de son pays et de son temps, en les jugeant et en travaillant à les remettre en bonne voie.

Je n'ai pas encore repris M. Renan. Il ne m'attire pas, pas même pour le contredire. Il n'y a pas assez de passion et de hardiesse pour les coups qu'il porte et le mal qu'il fait. Car il fera plus de mal que de bruit. Il y a un public tout fait pour se laisser pousser dans cette voie. Je le reprendrai quand j'aurai à peu près fini le sixième volume de mes Mémoires. J'aime mieux mon passé que l'avenir auquel M. Renan travaille.

J'ai ici depuis trois semaines Maurice de Vaines, sa femme et ses trois enfants, débris de la famille à laquelle j'ai dû le bonheur de ma vie. Il m'est très tendrement attaché. Ils partent demain.

Quand partira votre fils? Pauvre Grèce! Elle me fait une grande pitié. Elle souffrait bien davantage il

y a trente-cinq ans, mais elle souffrait héroïquement et l'Europe lui portait un intérêt passionné. Elle souffre aujourd'hui follement, pour ne pas dire sottement, et l'Europe ne pense plus à elle. Le Roi Othon valait mieux que le lieutenant dont j'oublie le nom. Adieu donc. Tout mon monde va bien et vous aime. Moi, le premier.

CVII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 17 août 1863.

Je vous présume de retour à Paris, chère Madame, et je pense avec plaisir qu'il fait moins chaud. François a eu raison de vous laisser quelques jours de plus à Trouville, et vous aussi d'y rester un peu plus pour Mme de Boigne. Il est difficile de quitter quelqu'un qui plaît et à qui on plaît. Il y a longtemps que Mme de Boigne me plaît beaucoup et que je le lui témoigne peu. La vie est pleine de contresens. J'ai vraiment regretté l'autre jour de ne passer auprès d'elle que quelques moments. Je ne désespère pas d'y retourner, quelque immobile que je devienne. J'aurai soixante-seize ans le 4 octobre prochain, et bien des choses à finir.

En attendant que je vous revoie, voici une commission un peu intime que je confie à votre amitié. Lisez, je vous prie, les deux lettres ci-jointes sur la candidature de Guillaume au Conseil général du Gard et sur l'élection, l'une de lui-même, l'autre de M. de Daunant, mon meilleur ami à Nîmes, jadis

pair et premier président, qui a donné sa démission de tout en 1848 et qui, depuis, est aussi décidément fusioniste que moi. Vous verrez que les catholiques et les légitimistes ont été mal pour mon fils. Ils lui ont préféré un ancien légitimiste, aujourd'hui complaisant impérial et porté ardemment par le préfet.

Le vieil esprit de coterie et de parti a étouffé l'esprit politique et l'indépendance. Légitimistes et catholiques me devaient autre chose. Je désire que M. et Mme de La Ferté sachent le fait et lisent les deux lettres. Faites-les leur arriver, je vous prie, par le duc de Noailles et le duc d'Ayen. Le duc de Noailles se rappellera probablement M. de Daunant, et ce que vaut son témoignage. C'est le plus ferme, le plus véridique des hommes. On peut tenir ce qu'il dit pour parfaitement exact. Je tiens à ce que, dans le haut du parti, on sache les faiblesses et les fautes qui s'y commettent et qui laissent, dans les esprits les mieux disposés, de fâcheuses méfiances et de tristes pressentiments.

Soyez assez bonne pour me renvoyer ces deux lettres dès que vous les aurez lues et fait lire.

Guillaume, du reste, n'est pas le moins du monde découragé, et il a raison.

CVIII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 27 août 1863.

Merci, chère Madame, il y a plaisir à vous demander votre concours. J'admets pleinement ce que dit le duc de Noailles de l'Évêque, et j'attends Guillaume pour savoir précisément de lui ce qu'ont fait les laïques. Je doute qu'ils se soient abstenus, la plupart du moins. En tout cas, je tenais à ce qu'on sût à Paris ce qui s'était passé à Nîmes et ce que j'en pensais. Ma commission est faite et je vous en remercie. Quand les lettres vous seront revenues, soyez assez bonne pour me les renvoyer avec ce qu'on en aura dit au Marais[1]. Mon fils et sa femme seront ici du 5 au 10 septembre.

J'ai eu des nouvelles de Claremont. La Reine est en effet très contente du mariage de sa petite-fille la Princesse Clotilde avec l'Archiduc Joseph, et elle a raison. J'avais ici avant-hier quelqu'un qui vient de voir les deux fiancés en Suisse; la princesse est très belle, l'archiduc très bien. Ils s'aiment comme de bons jeunes Allemands. Les mariages d'amour sont à la mode dans la maison d'Autriche. Témoin l'Empereur lui-même et l'Archiduc Maximilien. Il n'en a pas toujours été ainsi. L'Autriche ne s'en trouvera probablement pas plus mal.

Des moqueurs m'écrivent des bords du Rhin que

1. Château du marquis de La Ferté, près d'Argenteuil.

l'Empereur d'Autriche fait à Francfort plus de bruit que de besogne. Il y a tel bruit qui est, à lui seul, de la grande besogne, et j'incline à croire que c'est ici le cas. La réforme proposée par l'Empereur Joseph ne sera peut-être pas faite comme il la propose, mais en aura pris l'initiative et il lui en restera quelque chose. Les Prussiens, roi, ministres et chambres, se sont conduits bien sottement depuis deux ans. En tout cas, c'est contre nous que l'Allemagne cherche à se rallier, et l'esprit national tient, dans le mouvement unitaire, plus de place que l'esprit révolutionnaire, quoique celui-ci en tienne beaucoup. « Nous serons battus une fois, deux fois; mais si nous sommes tous ensemble, nous aurons le dernier. Peu importe que ce soit Vienne ou Berlin qui nous mette ensemble. » Voilà ce qui se dit à Francfort.

Encore un service que je vous demande. Veuillez faire parvenir à Montalembert la lettre ci-jointe. Je ne sais où la lui adresser. Je trouve son discours[1] dans le *Correspondant* excellent. Vous me dites qu'il était encore meilleur à entendre, et Albert de Broglie m'écrit qu'il a eu à Malines un succès prodigieux. Tant mieux. Je désire de tout mon cœur que sa femme et sa fille ne se ressentent pas trop de leur chute.

Adieu tendrement, chère Madame. Vos lettres sont mon plaisir.

1. Au Congrès de Malines.

CIX

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 15 septembre 1863.

Vous reposez-vous un peu en Dauphiné, chère Madame? Vous avez fait un grand acte de courage et de dévouement en envoyant votre fils en Grèce. Je sais, je sens ce qu'il a dû vous en coûter. Vous avez de la force d'âme, mais la force ne console pas. J'espère que François vous reviendra bien portant, et avec les nouvelles informations dont il a besoin pour son travail. Vous avez raison d'être contente de lui. Il est charmant pour vous, charmant comme il le doit, et d'une façon qui me touche. De plus il est vraiment en progrès sous tous les rapports; j'ai la confiance qu'il aura, sur les pas de son père, une carrière distinguée, honorable, et qui vous donnera les dernières satisfactions de votre vie. Mariez-le bien et qu'il vous donne, lui aussi, des petits-enfants : vous les aimerez, non pas comme vous aimez votre fils, je sais la différence, mais vous les aimerez et ils vous plairont. C'est notre avenir en ce monde.

Votre conversation avec Villemain m'a beaucoup intéressé et beaucoup plu. Je suis charmé qu'il soit si bien pour moi, car j'ai vraiment de l'amitié pour lui, plus que probablement il ne croit, et je fais le plus grand cas de son esprit. Il a la première de toutes les qualités, l'originalité indépendante : il pense par lui-même, et non selon le bruit du dehors. Et ce qu'il ne croit pas, c'est qu'il a aujourd'hui plus

d'esprit qu'il n'en a jamais eu; c'est la force physique qui lui manque, et il le sent trop. Je ne le quitte jamais sans trouver qu'il est injuste envers lui-même et qu'il pourrait faire plus qu'il ne croit.

Le sixième volume de mes Mémoires est en effet sous presse. J'en renvoie aujourd'hui des épreuves à Michel Lévy. Il aura cinq chapitres. Les quatre premiers sont complètement terminés et j'écris le dernier. Je médite autre chose en écrivant, mais je ne sais pas encore si mes Méditations aboutiront bientôt. Je veux absolument finir mes Mémoires. Quand je serai débarrassé de mon passé et de moi-même, je penserai à l'état et à l'avenir religieux de mon pays, de tout le monde chrétien.

CX

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 6 octobre 1863.

Chère Madame, je ne vous remercie pas d'un nouveau témoignage de votre amitié, il me rappelle tous les autres, semés à travers tant d'années, et tant d'événements. J'ai immensément perdu dans le cours de ma vie, mais j'avais immensément possédé, et, quoique rien ne remplace ce que j'ai perdu, je jouis beaucoup de ce qui me reste. Vous êtes, chère Madame, l'un des meilleurs débris de ma fortune. Gardez-moi tout ce que vous m'avez donné. J'ai eu hier soixante-seize ans. Je ne sais pas combien Dieu me réserve encore d'années, de mois, de jours; tout

ce que je lui demande, c'est de ne me plus enlever rien de ce qu'il m'a encore laissé. Je ne supporte plus l'idée de perdre ceux que j'aime.

Je sais, et je m'en réjouis, que vous avez de bonnes nouvelles de votre fils. Je serai charmé quand il sera de retour et que je vous saurai rétablis ensemble dans la rue du Dragon. Vous avez bien fait de le laisser partir; il a bien fait de partir. Qu'il revienne bien portant, et que son voyage lui serve pour compléter son travail. Pour vous et pour lui je suis impatient de le voir avancer vers l'avenir qui lui convient.

Aucun candidat ne s'est encore présenté pour succéder à M. de Vigny, mais j'en vois poindre beaucoup. On m'écrit, on me consulte, et je conseille à tout le monde d'attendre. Une seule chose importe à l'Académie, c'est de faire un choix purement littéraire et exempt de toute couleur cléricale, comme on dit aujourd'hui.

Adieu, chère Madame, je ne suis occupé que de terminer et d'imprimer le sixième volume de mes Mémoires. Tout en le terminant, je pense à autre chose. Quand serez-vous à Paris? Quand nous reviendrez-vous au Val-Richer? J'aime à goûter mes plaisirs d'avance; ils n'y perdent rien quand leur tour vient. Adieu tendrement.

CXI

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 18 octobre 1863.

Chère Madame, nous serons charmés de vous avoir samedi 24 et fâchés de vous perdre vendredi 30. Ma

voiture vous attendra samedi à la gare de Lisieux. Je me permets de croire que le Val-Richer a plus de droits sur vous que Maintenon; mais il est très doux de voir ses droits reconnus et d'en jouir.

Je suis fort aise que l'Évêque d'Orléans soit de mon avis pour notre élection à l'Académie française, au moins de mon avis général. Quant aux candidats tout à fait littéraires, j'ai ma préférence ou mes préférences; je les crois bonnes et je tâcherai de les faire accepter. Mais tout ce que je désire et demande, quant à présent, à mes amis, c'est qu'ils ne s'engagent à personne et gardent toute leur liberté. J'espère que nous parviendrons à nous entendre. Je n'irai à Paris que le 2 décembre, la discussion des titres à l'Académie des Inscriptions ne devant avoir lieu que le 4. Le duc de Noailles m'écrit aussi qu'il est de mon avis et qu'il restera libre.

Je suis curieux de vos nouvelles de Grèce. Je porte à la Grèce et à son avenir le même intérêt qu'en 1824. Plus triste seulement et plus inquiet. Pas plus que les individus, les peuples ne sont dispensés d'avoir du bon sens et de la patience. En attendant que les Grecs en acquièrent, je suis très content de l'affaire des Iles Ioniennes. Vous me donnerez tous les détails. Et François viendra bientôt, j'espère, les compléter. Il a placé son voyage à un bon moment.

CXII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 17 novembre 1863.

Je voulais vous écrire avant-hier, chère Madame; Henriette me dit qu'elle venait de le faire. J'ai donc tardé deux jours à vous féliciter et du retour de votre fils, et de son excellente conduite à Athènes. Je jouis vraiment pour vous et avec vous de ces deux joies. Faites de ma part à François mon compliment sérieux de son bon jugement dans cette circonstance, de sa présence d'esprit et de son courage. Qu'il reste toujours et en toute occasion ce qu'il a été là, un conservateur libéral, un défenseur de l'ordre en défendant la liberté de tous et en usant hardiment de la sienne. Il se fera honneur dans la vie, et il honorera son nom comme son nom mérite d'être honoré.

Pourquoi le petit Roi Georges n'a-t-il pas voulu être Roi par la grâce de Dieu? Le nom de Dieu valait bien la peine d'être ajouté à celui de l'Angleterre qui l'a choisi, et de l'Assemblée grecque qui l'a accepté.

Que devient le décret de proscription rendu contre le Ministère Miaulis? Ne sera-t-il pas bientôt révoqué?

Les détails que vous m'avez donnés sur l'émeute d'Athènes ne me suffisent pas. François me racontera tout. Je compte toujours arriver à Paris le 2 décembre. Henriette y viendra avec moi et y restera jusqu'au lundi 7, moi jusqu'au samedi 12. Nous aurons le temps de causer.

Quel effet font à Paris les débats du Corps légis-

latif? On s'en occupe assez dans ce pays-ci. Sans passion pour personne, mais sans faveur pour le gouvernement. Si on le croyait en péril, on blâmerait l'opposition ; mais comme on ne le croit pas en péril, c'est à lui qu'on donne tort.

Le Congrès européen a l'air d'aller tout de suite où il doit finir par aller, dans le néant. S'il meurt sans avoir vécu, ce sera un déplaisir qui n'aura pas tiré d'embarras. La politique qui n'est pas sérieuse, et qui tient plus à paraître qu'à être est exposée à ces échecs-là.

CXIII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 31 décembre 1863.

Chère Madame, je ne veux pas que la nouvelle année commence pour vous tout à fait sans moi. Les vraies amitiés sont comme les bons vins ; elles gagnent en vieillissant. C'est ce qui arrive à la mienne pour vous, et j'y compte également quant à la vôtre pour moi. Dites-moi que j'ai raison.

Je vous souhaite d'être promptement délivrée de votre procès avec Mme Colet. Je ne comprends pas comment ce peut être une affaire puisque la question de fond est vidée.

Mon ménage Cornélis rentrera à Paris le 7 ou le 8 janvier, et moi du 10 au 15. Je voudrais avoir terminé, avant de partir, une première partie de mon travail chrétien, quatre sur les huit Méditations que je voudrais publier en avril. Je l'espère un peu. Il me

faut du temps pour le travail et pour le loisir. A Paris, l'un et l'autre me manqueront également.

Où en est le Père Gratry et quand compte-t-il publier ses *Sophistes*? Il m'en a parlé avec une verve charmante.

J'ai reçu un *Morning Post* qui contenait un bon et intéressant article de votre fils. Je présume que c'est lui qui me l'a envoyé, et je l'en remercie. Triste spectacle que celui de la Grèce et de l'Europe quant à la Grèce! Les peuples sont fous et les gouvernements incapables. Les Allemands me paraissent en train d'être les plus fous de tous.

Les vacances pleuvent dans toutes les Académies. En voilà encore une dans les Sciences morales et politiques. Avez-vous jamais lu les Essais de philosophie religieuse de ce pauvre M. Saisset? Je viens de les lire. Il y a vraiment de l'esprit, du talent et du cœur. C'est dommage. Je suppose que nous nommerons M. Paul Janet à sa place dans la section de philosophie, ce qui laisserait libre la place dans la section de morale pour M. Cochin que je serais fort aise d'y voir entrer.

Adieu, chère Madame. Je vous quitte pour donner à mes petits-enfants leur leçon d'histoire de France. Nous en sommes à Philippe de Valois, à la bataille de Crécy, au siége de Calais. Tantôt je leur raconte, tantôt je leur lis Froissart. Ils sont très patriotes et attendent Jeanne d'Arc avec une ardente impatience. Elle aurait trouvé au Val-Richer de très chauds aides de camp.

CXIV

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 21 mars 1864.

Je travaille en effet, chère Madame, dans un calme profond et par un temps superbe. Votre lettre n'en a pas moins été la très bienvenue. Les distractions qui me viennent de vous me plaisent toujours, et j'aime mieux les bruits de Paris quand vous me les envoyez que lorsque je les entends. Je suis décidé à ne pas croire à l'Encyclique dont vous me parlez. C'était jadis le mérite de la Cour de Rome de comprendre les temps et de se conduire avec intelligence au milieu des situations difficiles. L'aurait-elle perdu?

Je viens d'écrire au Père Gratry sur son livre; j'en aime beaucoup les deuxième, troisième et quatrième parties; moins la première. Je regrette beaucoup que la seconde partie ne soit pas reproduite dans les journaux quotidiens et dans les revues. Ce relevé des erreurs, des contradictions, des légèretés, des assertions fausses de M. Renan serait excellent à répandre. Le Père Gratry s'est-il remis, dans ses leçons suivantes à la Sorbonne, du trouble que lui avait causé la première?

Je suis fort aise d'avoir si bien plu à M. Lombardos. Je l'ai trouvé fort spirituel et vraiment éloquent dans la conversation. Je lui enverrai très volontiers *l'Église et la Société chrétiennes en 1861*. Vous savez que j'aime les Grecs comme en 1827, quoiqu'ils n'aient plus de Botzaris ni de Tsarellas.

Adieu, chère Madame; tout va bien ici, le ciel et la terre, les personnes et les champs. C'est grand dommage que je n'y puisse pas rester un mois sans interruption. Mon travail, la première partie du moins, serait fini. Mais il n'y a pas moyen. Je rentrerai à Paris jeudi soir, et je ne tarderai pas à aller vous chercher. Mon amitié pour vous date de bien loin et durerait des siècles si nous vivions des siècles. Gardez-moi toute la vôtre; je ne sais pourquoi je vous dis cela; j'y compte parfaitement.

CXV

A Madame Lenormant.

28 mars 1864.

Chère Madame, la mort d'Ampère est, pour moi, un vrai chagrin, et je comprends tout le vôtre. La vie s'en va ainsi par lambeaux. Je n'ai pas connu d'homme plus aimable, d'un caractère plus élevé, d'un esprit plus varié, de mœurs plus sympathiques. Vous devez le regretter comme un frère, et moi je le regrette presque comme un ami. J'espérais que mon court règne académique s'écoulerait sans m'imposer aucun triste devoir. Celui-ci est un des plus tristes qui puissent me tomber en partage.

Adieu, chère Madame. J'irai vous voir. Mes plus tendres respects.

CXVI

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 26 mai 1864.

Votre fille Juliette nous quitte demain, chère Madame; elle nous a donné trop peu de jours; il faut faire mieux que se montrer à ses amis. Votre petite-fille Amélie dit que, si on ne la ramène pas au Val-Richer, elle montera un jour en chemin de fer et viendra seule. Les enfants hériteront de l'amitié des mères. Cela me plaît. Mais ce qui ne me plaît pas, c'est ce que nous a dit votre fille de votre hésitation à aller à Vichy. Vous l'avez promis à tous ceux qui vous aiment, à moi entre autres; vous ne pouvez pas leur manquer de parole. Il ne suffit pas de ne pas mourir; il ne faut pas être habituellement malade ou souffrante; car on afflige alors ses amis, et on ne peut plus rien pour les servir.

Je ne suis pas sujet pourtant à rien reprocher à mes amis. Je ne vous en veux pas du tout de ne pas regretter l'échec de M. Taine [1], et je n'en ai pas du tout voulu à Vitet de n'avoir pas voté avec moi dans cette occasion. Je persiste à croire mes raisons meilleures que les siennes; mais les siennes étaient bonnes. Je crois que l'Académie aurait bien fait de traiter avec bienveillance un jeune homme plein de talents, sérieux, sincère, honnête, capable de forte et consciencieuse étude, et de se montrer envers lui à la fois large et sévère. Le public aurait compris, et l'Académie aurait

1. A un concours de l'Académie française.

évité toute apparence de coterie. Mais je comprends qu'on ait craint encore plus toute apparence d'adhésion à de très fausses et très mauvaises idées. J'aime d'ailleurs et j'estime trop mes amis pour ne pas respecter leur liberté.

Votre fille m'a apporté une lettre du duc de Noailles avec l'édition qu'il vient de publier des Mémoires de Mme de Montagu. Je les avais déjà lus. C'est un beau livre, très attachant, quelquefois sublime au fond, une vraie gloire pour une famille, même quand son nom est Noailles. J'écrirai un de ces jours au duc de Noailles. Je veux voir ce qu'il a ajouté.

J'ai, et bien tristement, la même impression que vous sur Barante. On me dit qu'il a dit, en partant, qu'il ne reviendrait plus à Paris. Faites-vous décidément ce que vous avez promis à Montalembert pour le *Correspondant*? Je le désire pour Ampère. Vous parlerez de lui avec un cœur de sœur. Que fait M. de Loménie de ses manuscrits? Voilà enfin votre fille Paule tranquille et lui aussi. Leur bonheur actuel me fait un vrai plaisir.

Adieu, chère Madame. Vichy! Vichy! Il faut garder à ses amis autre chose que son amitié, il faut se garder soi-même à eux. Votre fille vous dira que tout va bien ici. J'ai fini mon premier volume de Méditations chrétiennes. Je n'ai plus à écrire que la préface.

CXVII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 21 juin 1864.

Voilà bien des jours que je veux vous écrire, chère Madame, et je n'avais pas votre adresse à Vichy où je présume que la foule est grande et la poste peu exacte. Pauline a reçu hier une lettre de vous où je trouve enfin votre adresse. Bien bonne et affectueuse lettre dont ma fille et son mari sont très reconnaissants. Et moi autant qu'eux, quoique je sache depuis longtemps ce qu'est, et ce que vaut votre amitié.

Certainement j'irai vous voir à Trouville avant que vous veniez au Val-Richer. Ce dont je vous remercie vraiment, c'est d'être allée à Vichy. Reprenez-y la santé dont vous avez besoin pour porter votre fardeau et pour la satisfaction de vos amis. La lettre que m'a écrite à ce sujet votre fils m'a été au cœur. Il vous aime comme il le doit.

Le prochain numéro de la *Revue des Deux Mondes* (1er juillet) contiendra la préface et les deux premières Méditations de mon volume qui ne paraîtra que dans les premiers jours de juillet. Cela m'a mieux convenu et à Buloz aussi. La préface seule eût été un peu courte, et n'eût pas donné une suffisante idée de l'ouvrage.

Je me repose un peu. J'ai beaucoup travaillé depuis neuf mois. Je prépare mes suites et je lis des romans anglais. J'ai eu du monde. J'en ai, et je vais avoir le jeune Lord Aberdeen avec son oncle Arthur Gordon.

Il m'en coûte de donner le nom de Lord Aberdeen à un autre qu'à celui qui m'a beaucoup et que j'ai beaucoup aimé. Mais je suis touché de l'empressement de ce jeune homme à venir me voir. Son père est mort il y a quelques mois. Je lui souhaite de ressembler à son grand-père. Déjà trois générations de ce nom depuis vingt-cinq ans!

CXVIII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 4 juillet 1864.

Chère Madame, j'ai eu un grand plaisir à vous savoir partie pour Vichy; j'en ai un grand à vous savoir de retour à Paris. Vous dites vous-même que les eaux vous ont fait du bien et que vous n'avez plus qu'à vous en reposer. Il est bon de croire ceux qui nous aiment. Ne l'oubliez pas, je vous prie.

J'ai lu l'article de François sur les Principautés Danubiennes, et avec autant de satisfaction que M. de Montalembert. Je ne sais les faits que confusément et incomplètement, comme ce qu'on ne sait que par les journaux; mais, dans mon imparfaite science, je donne toute raison à François contre le Prince Couza. Son tableau de l'état de ces provinces, et son récit de la révolution despotique et démagogique qu'elles viennent de subir ont toute la physionomie de la vérité, et tout l'intérêt des sentiments nobles et libres. J'ai beau être optimiste, je suis triste; le spectacle du présent de l'Europe me déplaît profondé-

ment, et je n'augure pas bien de son avenir, au moins de son avenir prochain. Je me lance dans les siècles lointains pour me rassurer. C'est, je vous assure, une vraie joie pour moi de voir votre fils marcher d'un si bon et ferme pas dans la voie où marchait son père. Il a fait, depuis quelques années, de bien grands progrès. J'aime mieux son avenir que celui du Prince Couza.

Mon volume chrétien paraîtra le jeudi 14. J'avais indiqué à Buloz les deux premières Méditations avec la préface pour la Revue; mais la seconde était intitulée : *Les dogmes chrétiens*. Je présume que le titre et le fond l'ont un peu effarouché. Il a mieux aimé *Le surnaturel et les limites de la science* qui sont, à coup sûr, tout aussi chrétiens. Je ne m'y suis pas refusé. Je tenais à ce que la Revue fît non pas acte de foi, mais s'ouvrît à la mienne.

Adieu, chère Madame. Je suis bien aise que vous soyez liée avec les Lutteroth. Ce sont d'excellentes gens et des esprits qui valent les caractères. Adieu tendrement et au revoir bientôt. J'attends impatiemment le second Ampère[1].

CXIX

A Madame Lenormant.

Val-Richer, lundi 25 juillet 1864.

Chère Madame, cela me plaît de vous savoir près de moi! Et aussi de vous savoir près de Mme de

1. C'est-à-dire le second article de Mme Lenormant sur J.-J. Ampère.

Boigne pour qui vous devez être un grand plaisir de tous les jours, et de tous les moments dans chaque jour. Je regrette que nous ne soyons pas encore plus près; j'irais jouir souvent de votre amitié et de votre conversation.

Votre satisfaction (je ne veux pas dire vos compliments) de mes Méditations chrétiennes me fait grand plaisir. Ma fille m'a dit que Mme de Boigne m'avait lu, et avait pris intérêt à me lire. J'en suis charmé. Pour la cause que je défends je mets du prix au succès public. Pour moi-même il y a bien peu de suffrages auxquels je tienne, mais je tiens beaucoup à ceux-là. J'ai quitté Paris le lendemain du jour où le livre paraissait. Point de conversations donc; point de bruits de ville. Mais je reçois bien des lettres. J'en ai reçu hier une de Mme de La Ferté qui m'a vraiment touché. A tout ce qu'elle me dit du livre elle ajoute : « Permettez-moi d'ajouter simplement que ma pensée s'est portée sur Mesdames vos filles, que ma sympathie a été bien acquise à leur orgueil filial, et que ce sentiment, désormais si mélancolique au fond de mon cœur, vibre bien fortement encore pour le bonheur des autres. » N'est-ce pas qu'il y a là, de sa part, envers moi [1] une émotion généreuse, et que j'ai raison d'en être touché?

Voici les premières paroles d'une autre lettre bien différente, mais qui m'a amusé. Dupin m'écrit : « Mon cher confrère, j'ai fait un bien plat livre, et vous en avez fait un très grand et très beau »; et il

1. La marquise de La Ferté était la fille du comte Molé, contre lequel M. Guizot avait soutenu, sous le gouvernement de Juillet, la fameuse lutte parlementaire appelée la *coalition*.

m'envoie une nouvelle édition de son *Jésus devant Caïphe et Pilate.*

Je vous prends bien là pour une ancienne et intime amie. Si vous étiez là, je vous en montrerais bien d'autres. J'ai le vent des fous, et ils m'écrivent d'étranges compliments.

Adieu, chère Madame. Je ne vous parle pas d'autre chose. Quand les acteurs ne font rien, les spectateurs n'ont rien à dire. Tout mon monde va bien et vous aime.

CXX

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 10 août 1864.

C'est à vous que j'écris, chère Madame, quoique ce soit votre fils que je remercie de la peine qu'il a prise de me chercher dans ma bibliothèque *Sir Robert Peel's Speeches* qu'il n'a pas trouvés.

J'ai beaucoup aimé ma journée du 3 août. Quoique je me plaise beaucoup dans mon *home*, je n'ai pas perdu le goût de la belle conversation. La grâce dans le bon sens, les deux qualités deviennent rares [1]. Je retournerai les visiter, avec mon autre ménage.

Jusqu'à quand comptez-vous rester à Trouville?

Le succès de Victor de Broglie me fait grand plaisir. Pour son père encore plus que pour lui. Je suis vraiment touché des soins d'Albert pour ses

1. Cet éloge s'applique à la comtesse de Boigne, chez laquelle Mme Lenormant se trouvait à Trouville. M. Guizot était venu du Val-Richer leur rendre visite.

enfants. C'est de la maternité et de la religion. Les Broglie ont eu trois maréchaux de suite. Ils auront trois hommes d'esprit de suite. C'est aussi rare que la grâce dans le bon sens.

Je viens de recevoir de Gœttingue un article de M. Ewald sur mes Méditations. Un peu vague au fond, moins positif que moi, mais bien aimable pour moi, et très sec pour nos adversaires. Il venait de recevoir le volume; il a voulu l'annoncer tout de suite dans les *Gœttingische Anzeigen*. François sait bien l'allemand, n'est-ce pas?

Je suis très honoré de ce que m'écrit François que M. l'Évêque de Sura, M. l'abbé Meignan et M. Foisset veulent parler tous les trois de mes Méditations dans le *Correspondant*. J'espère seulement que leur rivalité, qui me plaît fort, ne retardera pas indéfiniment leur œuvre. J'ai pour M. Foisset, le seul des trois que je connaisse, non seulement beaucoup d'estime, mais de goût personnel. Il a l'esprit pur et le cœur tendre, un vrai cœur et esprit chrétien. Albert de Broglie ne m'avait parlé que de l'Évêque de Sura, que j'ai accepté très volontiers.

J'espère que Montalembert recevra enfin le volume qui lui a été envoyé dès les premiers jours.

Adieu, chère Madame. Parlez quelquefois du Val-Richer à Mme de Boigne. Elle ne l'a vu que dans toute sa laideur. Je regrette fort qu'elle ne le voie pas dans son agrément d'aujourd'hui.

CXXI

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 25 août 1864.

Je présume, chère Madame, que vous êtes près de partir pour la Belgique. Je vous y souhaite un temps plus beau que celui que nous avons ici depuis trois jours; après un beau et long soleil, la pluie est venue, abondante et violente, à la grande joie des herbagers de la vallée d'Auge, et moins à la mienne; j'aime le soleil partout et toujours. Je m'en suis pourtant très bien passé en Belgique quand j'y suis allé, c'est que j'y allais voir des personnes qui me plaisaient, et tout me plaît quand je suis avec qui me plaît.

La mort de Mme Jacqueminot a empêché Duchâtel de venir passer la journée ici lundi dernier. J'attends Dumon demain, mon fils et sa femme le 1er ou le 2 septembre, les Stanley le 10 ou le 15. Je compte que rien ne dérangera vos projets. Je prends à votre présence et à votre société un grand plaisir, d'abord parce que vous êtes très aimable, puis parce que je vous aime, puis parce que nous avons bien des coins en commun dans notre passé. C'est un lien qui devient tous les jours plus fort, à mesure que les autres se relâchent.

J'ai eu ce matin une lettre de M. le duc de Nemours qui voyage en Suisse avec ses filles, pendant que le duc et la duchesse de Montpensier tiennent compagnie à la Reine. Il ne me dit rien de ce qu'on dit du sens du voyage de son fils aîné, le comte d'Eu, qui

est parti pour Rio Janeiro avec le général Dumas pour chaperon. Il va voir la fille de l'Empereur du Brésil et probablement l'épouser après l'avoir vue. Les princes et princesses se plaisent toujours. Ce serait un mariage très convenable, et lui sera un excellent et charmant mari. Tout le monde l'aime dans la famille royale et autour.

Que dit-on à Paris de la guerre civile de Genève, si on en parle? J'ai peur que, là comme en Belgique, mes amis les conservateurs n'aient été un peu impatients et imprudents. Ils venaient pourtant d'avoir en matière religieuse un bon succès. M. Albert Réville, le grand adversaire du surnaturel, a demandé à prêcher à Genève où il prend ses vacances. Le Consistoire lui a refusé la chaire, à 18 voix contre 6.

Entre les libertés, celle de ceux qui écoutent vaut bien celle de celui qui parle.

J'ai reçu une lettre charmante du Père Gratry. Je lui répondrai un de ces jours.

CXXII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 5 septembre 1864.

Chère Madame, je ne vous ai pas écrit au travers de toutes vos courses belges; mais je veux qu'en rentrant à Paris vous me trouviez sur votre table. Votre lettre du 2 septembre m'a vivement intéressé. J'aurais voulu assister, bien caché dans un coin, au congrès de Malines et au discours de l'Évêque d'Orléans.

C'est un fait immense que le catholicisme et la liberté ensemble. Le fait n'est pas si nouveau qu'on le dit souvent; il a existé longtemps dans la vieille Europe; mais il était fort oublié, fort renié depuis trois siècles. Il a fallu trois siècles pour que la réaction contre le Protestantisme s'épuisât, et pour que le Catholicisme en revînt à croire que la liberté pouvait faire sa force comme elle est son droit. Ce jour-là est enfin venu. Il y aura encore bien des luttes, bien des hésitations, bien des procrastinations; n'importe, elles seront surmontées. Je ne me promets pas la fusion des Églises chrétiennes; mais je compte sur leur action commune pour la défense de la foi chrétienne au sein d'une commune liberté.

J'ai reçu du Père Gratry une excellente et charmante lettre. Je lui aurais déjà répondu, si j'avais su où le prendre. Son adresse varie beaucoup plus que sa foi. Soyez assez bonne pour lui faire parvenir la lettre ci-jointe. Il y a bien peu d'hommes à la sympathie de qui je tienne autant qu'à la sienne. Et j'y compte à peu près autant que j'y tiens. Il me parle de son apathie, et de l'impossibilité où il est de tout travail sérieux. Je serais charmé qu'il en sortît à mon propos. M. Lavedan m'a écrit que c'était à M. Foisset que le Conseil du *Correspondant* avait demandé un article sur mes Méditations. Je suis tenté de dire comme vous que le *Correspondant* se doit cet article. J'espère qu'il ne se laissera pas paralyser par l'embarras du choix entre ses richesses de rédaction.

Montalembert aussi m'a écrit une lettre qui m'a été au cœur. Il a l'effusion aussi éloquente dans l'intimité que devant le grand public.

Puisque vous revenez de Belgique, je vous montrerai, quand vous serez ici, une longue lettre anonyme et chrétienne qui m'est venue de là. Lettre de femme d'esprit et de cœur, très touchante, vous devinerez peut-être de qui.

Adieu, chère Madame. Nous comptons toujours que vous viendrez vous reposer ici des saints de Malines, comme des *cocodettes* de Trouville. C'est la première fois que j'écris ce mot que je ne connaissais pas il y a trois mois. Tout mon monde va bien. J'attends demain le ménage Guillaume. Mes amitiés à François et à vous mes plus tendres respects.

CXXIII

A Madame Lenormant.

Broglie, 14 octobre 1864.

Je suis venu passer ici deux jours, chère Madame; je rentrerai après-demain chez moi. J'aime cette maison, comme on aime ce qu'on a vu heureux et où l'on a été soi-même heureux. Elle est vide maintenant; elle est triste; un vieux père, un fils veuf, un jeune garçon délicat, c'est tout ce que j'y retrouve; tous les autres sont morts ou absents. N'importe, j'aime la maison, le lieu, et ses maîtres. Le duc de Broglie ira dans huit ou dix jours à Paris, et de là, pour trois mois, à Cannes où il retrouvera son fils Paul près d'être malade, sa fille Mme d'Haussonville, et sa petite-fille Mathilde convalescente, et Mme de Staël pour les soigner tous. Je le trouve lui assez bien, plutôt mieux que je m'y attendais, marchant

peu et péniblement comme un goutteux, mais au fond le corps sain et l'esprit animé.

Je viens de recevoir une lettre de notre ami Barante, bien plus faible et plus triste. « Je ne me porte « pas mal; mais dès que l'automne a été un peu « fraîche, le catarrhe est revenu, et il me faut vivre « de précautions. Je ne sais si je viendrai à Paris. Y « renoncer me chagrinerait beaucoup, et je n'en ai pas « encore pris mon parti. » Je ne crois pas qu'il vienne.

Comme de raison, je ne vous envoie point de nouvelles et je vous en demande. Voici pourtant ce qui me revient de Rome, et de bonne source. Le Pape ne répondra rien à la communication qu'on lui a faite du traité du 15 septembre; on ne lui en a rien dit avant; il n'a rien à en dire après. C'est une comédie; il veut y rester étranger. Il n'essaiera pas non plus de se faire une armée. Il ne pourrait pas la faire assez forte pour résister, non pas au peuple de Rome, mais aux conspirateurs romains excités et soutenus sous main par les Piémontais. Il attendra les événements et les subira quand ils viendront, en en renvoyant la responsabilité à leurs auteurs. C'est là le plan de conduite. Vous le savez peut-être déjà. Je trouve qu'on aura raison de le suivre.

CXXIV

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 27 octobre 1864.

Chère Madame, voilà plusieurs jours que je veux vous écrire. J'en ai été empêché par la visite d'amis

anglais, M. Reeve avec sa femme et sa fille; ils sont arrivés samedi dernier et partis ce matin. Le *Correspondant* m'est arrivé quelques heures après leur départ, et je viens de vous lire. Mme de Montagu méritait que vous parlassiez d'elle, et il vous convenait de parler de Mme de Montagu. Vous êtes faite pour comprendre et pratiquer les vertus difficiles. L'article est excellent, vrai avec émotion. Je n'ai d'objection qu'au titre : *La femme forte au temps de la Révolution*. Mme de Montagu était la femme *vertueuse*, mais non pas la femme *forte* de l'Évangile, ni de sa propre famille; ce nom convient mieux à Mme de La Fayette. Ce qui me plaît particulièrement dans cet article, c'est que, si Mme de Montagu y est, vous y êtes aussi, vous, avec toute votre chaleur de cœur et votre agrément d'esprit.

Je viens de lire aussi M. de Falloux qui me convient et me plaît parfaitement. C'est la franchise hardie, avec une pointe de fine malice. J'espère que le *Correspondant* n'aura pas à en souffrir. En tout cas la vérité vaut la peine qu'on souffre pour elle, et l'occasion valait bien la peine que la vérité fût dite. Il ne manque qu'une chose à cet article, la prophétie de la situation qui sera faite à la France et à son gouvernement quand la convention du 15 septembre aura porté ses fruits.

Les libres penseurs anti-chrétiens ont en effet adopté la tactique de ne pas parler de mes Méditations chrétiennes. Je suis bien aise que notre ami Vitet s'en indigne; mais je ne m'en étonne pas. A la façon dont j'ai posé la question, il faut, pour m'attaquer, se déclarer positivement anti-chrétien. Ceux

qui le sont le plus ne se soucient pas de le dire si haut. Les nuances sont à la mode. Je suis une couleur. Ceci a un résultat dont je me félicite, c'est que la polémique anti-chrétienne, plus ou moins avouée, a beaucoup baissé de ton, et s'est même presque tue. On ne se permet plus l'impertinence. On se tait presque sur le christianisme comme sur mon livre. Je l'ai écrit sans la moindre recherche de la vogue populaire. Je continuerai du même ton, dussent les anti-chrétiens continuer à se taire. Je les embarrasserai de plus en plus, et j'inspirerai de plus en plus confiance aux penchants chrétiens. C'est là mon but. Je suis sûr que l'article de Vitet m'y aidera.

On m'a envoyé hier un numéro de *la France* qui en contient un fort bon de M. Caro. Un peu nuance aussi sur une des questions que j'ai touchées, mais très bien sur la question générale et pour moi.

M. Rousset m'a écrit sur la publication qu'il prépare, et lui aussi me dit qu'elle fera « un peu d'honneur à Louis XV et beaucoup au Maréchal de Noailles ». J'en suis bien aise pour le duc d'aujourd'hui. Vous savez sûrement les deux mariages brésiliens. Le duc de Nemours me les annonce officiellement ce matin. Son fils le comte d'Eu a dû épouser samedi dernier la Princesse Impériale et sera Empereur du Brésil. Le fils de la Princesse Clémentine épousera la cadette en décembre.

CXXV

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 21 décembre 1864.

Chère Madame, guérissez-vous de votre rhume. Je déteste les rhumes. Henriette aussi est enrhumée. Ce n'est rien du tout et je suis très content de sa santé; mais je deviens de plus en plus difficile en fait de santé pour ceux que j'aime.

Merci de vos histoires de Paris. Cornélis et Guillaume sont allés entendre le Père Hyacinthe. Ils en ont été charmés. Ils l'ont trouvé vraiment éloquent, et sobre dans son éloquence, et puissant quoique sobre. Tant mieux si le Père Lacordaire a un successeur.

J'aime mieux les scènes de Notre-Dame que celles de Compiègne.

Je corrige les épreuves de mon septième volume. On m'a déjà envoyé les placards de 15 ou 20 feuilles. J'écris les deux derniers chapitres. Je suis en Grèce, avec Colettis, Maurocordato et Metaxa. Ils sont morts tous trois. Je n'ai connu que les deux premiers. J'ai réellement aimé Colettis. Il avait gagné, avec autorité, la confiance du Roi Othon et de la Reine Amélie. Quand il était mourant, la Reine disait les larmes aux yeux : « On ne sait pas que c'est un grand homme qui meurt. » Je prends plaisir à le mettre à son rang. Donnez-moi des nouvelles de la Grèce. Y a-t-il quelque grand homme en herbe?

Je ne sais pas encore quand je vous reviendrai. Ce

sera certainement avant le 15 janvier. J'aurai vraiment plaisir à retrouver Mme de Boigne dans son salon. Je ne me propose pas de sortir beaucoup le soir; mais elle sera dans mes exceptions.

Vous avez eu bien raison de faire dire à M. Baroche qu'il devrait bien ne pas se mêler de nos affaires d'Église protestante. Je suis convaincu qu'il n'en a pas le droit, et encore plus qu'il n'aurait rien à y gagner que d'interminables embarras. Il trouvera le Consistoire très décidé à maintenir son droit. Le gouvernement impérial ne doit, ce me semble, avoir aucune envie de se mettre en présence d'un second *non possumus*. M. Baroche a été du reste, dans notre conférence, parfaitement poli et courtois. Nous avons discuté comme nous aurions pu le faire dans un Conseil d'État.

CXXVI

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 31 décembre 1864.

Oui, chère Madame, c'est la trente-cinquième année de notre amitié qui s'ouvre. J'aimerais mieux vous la souhaiter bonne de près; mais l'espace n'ôte rien à l'amitié et à ses vœux. Je serai à Paris au plus tard le 14 janvier. Je n'ose pas vous dire : Soyez heureuse. Je ne peux vous souhaiter que le bonheur de ceux que vous aimez, et à vous-même la santé du corps et la paix de l'âme dans la tristesse. Vos filles sont heureuses et vous avez les souvenirs vivants de votre bonheur passé. C'est encore un bonheur que d'avoir

possédé les trésors qu'on a perdus. Plus j'avance dans la vie, plus c'est là mon impression. Je vous souhaite de l'avoir comme moi.

Que vous dirai-je de l'Encyclique? Passez-moi la brutalité de mon langage; c'est la bêtise de la routine; on a dit tout cela pendant des siècles; on n'espère pas le faire revivre en le redisant, mais on le redit *parce que*, — sans autre espoir, presque sans autre conviction. Rome a perdu bien autre chose que son vieil empire; elle a perdu son vieil esprit. Si l'esprit lui revenait, l'empire lui reviendrait aussi. Quand cela arrivera-t-il? Je n'en sais rien; on n'est pas sur la voie. L'Église catholique ne périra point; elle n'est pas morte; mais elle a besoin de ressusciter, et elle ne ressuscitera que devant des épreuves plus rudes que celles qu'elle a déjà subies.

N'abdiquez pas votre raison. Vous ne le pourriez pas quand vous le voudriez. Restez chrétienne, et laissez faire Dieu. Il a des leçons pour tout le monde, pour les papes comme pour les rois, pour Rome comme pour Jérusalem.

Je ressens vraiment le chagrin de Montalembert, d'Albert de Broglie et de leurs pareils, presque comme si c'était le mien. Tous les chrétiens devraient le sentir, car les sottises de Rome font des incrédules, et non pas des protestants.

J'espère bien qu'avec toute la réserve convenable les catholiques libéraux n'abdiqueront pas plus la parole que la raison. Je compatis à leur embarras comme à leur tristesse; mais il n'y a pas d'embarras insurmontable pour la franchise amie.

Je trouve fort simple l'ardeur des Coquerel et de leurs amis contre moi. Dans l'arène politique, les adversaires de la cause que je soutenais s'en sont toujours pris à moi de toutes choses. C'était mon honneur. La même chose m'arrive dans l'arène religieuse. C'est mon honneur aussi. On me dit que tout le désir de ces Messieurs, c'est que j'aie 200 voix de moins que ceux de mes amis du Consistoire qui sont, comme moi, à réélire. Ils ont un moyen très simple de se procurer ce plaisir-là; qu'ils votent pour mes cinq amis; ils leur donneront ainsi bien plus de voix que je n'en aurai, même en réussissant. Ce que j'admire de plus en plus c'est la bêtise des petites passions.

CXXVII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 25 mars 1865.

Chère Madame, je me donne ici tous les plaisirs, du repos et du silence, ce qui ne fait aucun tort à ma fille Henriette. Le soleil a brillé pour moi le lendemain de mon arrivée, et je me suis promené dans nos bois. Depuis, la neige a pris la place du soleil et je ne sors pas. Je rentrerai à Paris après-demain lundi, regrettant, je l'avoue, mon repos et mon silence. Je me résignerai pendant trois ou quatre semaines aux petites affaires et au petit bruit du monde; puis je reviendrai m'adonner tout entier à mes *Méditations* sur l'état actuel de la religion chrétienne. Je voudrais rendre à notre temps le sentiment de son vide immense. Y réussirai-je?

Je suis charmé que François se soit sérieusement replongé dans la question de l'alphabet phénicien. Il s'y fera honneur, et il fera un grand pas.

J'attendrai avec une curiosité tendre votre Marie-Antoinette. Je ne trouve pas du tout le sujet épuisé. Personne, à mon avis, n'a assez dit, ni assez admiré la vie au Temple, la reine redevenue la femme, la mère, la sœur, les sentiments et les devoirs naturels prenant la place des grandeurs humaines.

Adieu, chère Madame. J'ai écrit hier à notre pauvre ami Vitet. Je sais que la mort de son beau-frère Édouard Périer a rouvert la plaie de son cœur. Il est de ceux que le monde n'a point glacés ni blasés. Rare phénomène! Mes plus tendres respects.

CXXVIII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 19 mai 1865.

Chère Madame, je veux que vous voyiez demain de mon écriture meilleure à voir en ce moment que ma figure. Même morts, les lions sont redoutables dans l'obscurité. Hier soir, en marchant sans lumière dans ma bibliothèque, mon pied s'est heurté contre la tête d'un de ces rois du désert, et je suis tombé rudement sur la face. Je ne sais sur quoi ma tête a donné, probablement contre l'angle du garde-feu de la cheminée. Quoi qu'il en soit, je me suis relevé le nez écorché, le sourcil fendu et très sanglant. Ce n'est qu'une déchirure extérieure que ma fille Henriette a

pansée sur-le-champ avec la dextérité du plus habile interne, et dont il ne restera qu'une légère cicatrice.

Aujourd'hui je vous écris, je me promène, et je me repose. Lundi, j'aurai fini de ranger mes livres et mes papiers, et je reprendrai mes Méditations. Je ne me reposerai vraiment que lorsque je serai au bout de mes deux travaux, ma vie politique et ma vie religieuse. Je compte qu'il me faut encore trois ans, si *Diex el volt*, comme disaient les premiers Croisés il y a bientôt 900 ans. En attendant, dites-moi, chère Madame, ce qui se dit à Paris, car il ne s'y fait certainement pas grand'chose. Parlez-moi de nos amis communs, et pensez à moi, et à venir me voir dans le cours de l'été.

CXXIX

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 27 mai 1865.

Chère Madame, permettez-moi de commencer par les commissions. Je voudrais avoir une note complète des écrits d'Ampère, soit ouvrages proprement dits, soit articles de revues et de journaux. J'ai à peu près tout ce qui est important, excepté la Norvège et l'Égypte. Je présume qu'il vous sera facile, et à François, de me faire cette note. Vous serez bien bonne d'y penser. Je pense d'avance à ce que je dirai l'hiver prochain.

Je vous remercie de vos nouvelles. Je suis charmé que mon septième volume plaise. J'aime peu les compliments et beaucoup le succès. D'abord le succès

auprès des bons juges, puis le succès dans la foule. Et de l'un et de l'autre, je jouis encore plus de loin que de près. C'est un bruit très agréable dans le repos. Si j'étais resté à Paris, j'aurais discuté avec Montalembert. Non seulement son attitude et son langage envers Rome et les Jésuites ne peuvent pas être les miens; mais je ne trouve pas qu'il apprécie bien ce dont Rome et l'Église catholique, et les Jésuites eux-mêmes, ont besoin aujourd'hui pour sortir de leur mauvaise ornière et reprendre possession d'un grand avenir. Il y a des vérités que les amis de la maison ne peuvent guère dire eux-mêmes, mais qu'ils doivent être bien aises d'entendre dire par des étrangers aussi bienveillants qu'indépendants. Je suis trop loin pour cette conversation-là.

Je n'ai pas lu et ne lirai pas le *Supplice d'une femme.* C'est le privilège de la vieillesee et de la campagne d'être hors de toutes les coulisses, politiques ou littéraires. Mais j'en aime bien de temps en temps les récits, quand ils viennent de vous. Émile de Girardin est l'un des hommes de ce temps qui ont le plus d'esprit et qui font de leur esprit le plus mauvais usage, sauf pour leur fortune et leur amusement.

CXXX

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 8 juin 1865.

Chère Madame, je remercie François de ses recherches, et vous de me les avoir si tôt transmises. J'attends impatiemment les exemplaires séparés que

Vitet m'a promis de son article. Je tiens beaucoup à le répandre beaucoup. D'abord pour moi (charité bien entendue, etc.), puis pour la question même. Peu de pages sont plus propres à agir sur les esprits sains et incertains. C'est le vrai sans prétention doctrinaire, le vrai présenté avec une élégance claire et vive, avec tous les caractères de la conviction et aucun des caractères du parti pris. Je ne me fais ni plus ni moins égoïste que je ne le suis; ma première satisfaction en lisant l'article a été personnelle; la satisfaction du croyant pour sa cause est venue après; c'est maintenant celle-là qui domine, sans que la première ait rien perdu de sa saveur. Il me revient de plusieurs côtés que l'article a grand succès. C'est maintenant mon seul désir. Tous les autres sont satisfaits.

J'entre dans le premier chapitre du Tome II de mes Méditations, *le Réveil chrétien au XIX*[e] *siècle*. J'ai besoin de recueillir quelques faits. Soyez assez bonne, je vous prie, pour faire mettre à la petite poste la lettre ci-jointe au Père Gratry. Je ne suis pas sûr de son adresse actuelle (est-ce encore rue du Regard, n° 11?). Il en change si souvent. Je lui fais quelques questions. En voici une sur laquelle je vous consulte. Quel est le prêtre catholique le mieux instruit de l'histoire de l'Église catholique en France depuis le Concordat, et de ses progrès soit dans la foi, soit dans la science et les études? J'ai pensé à l'abbé Freppel. Je ne le connais pas du tout. Mais quelques brochures que j'ai lues de lui m'ont donné bonne opinion, non pas tout à fait de son bon esprit, mais de son savoir. Sur le réveil chrétien dans l'Église catholique en France depuis le Concordat, je ne veux rien

dire d'inexact, ni rien omettre d'important. Aidez-moi dans ce que je veux.

Quel est parmi les Pères Jésuites celui qui a l'esprit le plus libre et le mieux instruit des travaux de sa compagnie depuis cinquante ans? J'ai lu, sur mes Méditations, un article très intelligent et distingué d'un Père Matignon, et un autre très médiocre et inintelligent d'un Père Marin de Boylesve. Pouvez-vous me donner sur tous deux quelques renseignements?

Voilà une lettre très théologique. Vous me pardonnerez de ne pas vous parler d'autre chose. Mon papier est plein.

CXXXI

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 29 juillet 1865.

Vous avez, chère Madame, tous les mérites et tous les charmes d'un cœur tendre et d'un esprit exact. Les renseignements que vous avez bien voulu demander pour moi à l'abbé de Cazalès, et dont je vous prie de le remercier de ma part, ne me satisferont pleinement que lorsque votre prévoyance les aura complétés. Ce sont les dates qui déterminent le sens des faits, et je ne comprends une histoire, grande ou petite, que lorsque je la vois se dérouler jour par jour, chaque acteur à sa place et chaque événement à son heure. J'attends donc, avec une impatience reconnaissante, le supplément que vous m'annoncez. Je mettrai alors les dernières touches à mon tableau du réveil chrétien dans le catholicisme

français au XIXe siècle. Je présume que votre fils vous arrivera à Paris en même temps que ma lettre du Val-Richer.

J'ai fait ma course à Paris et à Jeurs[1] comme je l'avais projetée. J'ai passé quatre jours moitié en chemin de fer, moitié en changeant de lit tous les soirs. J'en ai été un peu fatigué. On a beau me dire, comme Cousin, que la vieillesse n'ose pas me toucher; je la sens venir. Qu'elle me laisse la force et le temps d'achever mes Mémoires et mes Méditations: c'est tout ce que je lui demande. Du reste, je suis prêt au départ, autant qu'il est permis d'avoir cet orgueil. J'ai trouvé Mme Mollien bien portante, mais complètement aveugle et aussi triste qu'aveugle. Avec tout son excellent caractère et son excellent esprit, elle ne se résigne pas à ne plus avoir ni ses yeux, ni son frère, sa dernière et quotidienne intimité. Pour se résigner il faut espérer.

Adieu, chère Madame. Je ne vous envoie pas ce que je n'ai pas, des nouvelles. Je n'ai vu à Paris que le duc de Broglie qui n'en savait point. Les élections municipales sont la seule nouvelle, mais c'en est bien une, et qui en fera d'autres.

CXXXII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 8 août 1865.

Chère Madame, vous m'avez dit que vous viendriez nous voir le 18 de ce mois. Redonnez-m'en l'assu-

1. Chez la comtesse Mollien.

rance, et dites-moi aussi par quel train vous arriverez à Lisieux pour que ma voiture aille vous y prendre. Nous comptons sur François comme sur vous. J'ai tous mes enfants et tous mes petits-enfants réunis. Au delà de ce cercle, il n'y a personne que j'aie plus de plaisir à avoir ici que vous. Je regretterai de vous prendre à Mme de Boigne. Je la prie de me le pardonner. Vous iriez à Paris, si vous ne veniez pas au Val-Richer.

Je n'ai et ne cherche point de nouvelles. Je ne pense qu'à mes travaux. On m'écrit qu'Abd-El-Kader est très mécontent d'être venu pour rien à Paris. Il aurait dû prévoir que, même aujourd'hui, il n'y a en France point de fantaisie souveraine. L'unanimité des ministres a été telle et si décidée que l'Empereur a renoncé[1]. Je souhaite que sa renonciation soit sérieuse et définitive. Un homme d'esprit me disait : « L'Empereur laisse tomber son idée; mais elle entre en terre, et elle pousse. » J'espère qu'il n'en sera rien de celle-ci.

Ne vous donnez plus de soin, je vous prie, pour me procurer la liste de la commission instituée en 1849 par M. de Falloux pour préparer sa loi sur l'Instruction publique. J'ai trouvé dans le *Moniteur* tous les détails et tous les noms que je cherchais.

Adieu, chère Madame, je n'ai pas goût à l'écriture quand j'attends la conversation. Mes plus tendres et plus fidèles respects.

1. L'Empereur avait conçu, disait-on, le projet, qui avait trouvé des défenseurs dans la presse, de conférer à Abd-El-Kader la vice-royauté de l'Algérie.

CXXXIII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 1er octobre 1865.

Chère Madame, je ne veux pas que votre séjour en Dauphiné se passe tout à fait sans moi. Je reviens de Broglie où j'ai trouvé toute la famille réunie (sauf le marin), et se disposant à retourner à Paris du 15 au 20 pour le mariage d'Haussonville-d'Harcourt. Il n'y a qu'un vœu à faire pour ce mariage, c'est qu'il continue comme il commence. Je n'en ai point vu de mieux arrangé.

J'ai retrouvé tous les miens en aussi bon état que je les avais laissés. Pauline porte sa grossesse *comme accoutumée à de pareils présents.* Je ne lui en demandais pas tant. Mme Mollien m'écrit : « Ces bons ménages sont terribles. » J'aime pourtant bien les bons ménages, même à ce prix. Mon fils et sa femme m'ont quitté avant-hier pour Paris.

Je cherche le titre que vous me demandez [1]. Je n'en trouve pas qui me satisfasse. Je n'arrive à rien de mieux que ceci : *Esquisses historiques. — Quatre femmes pendant la Révolution. Pendant* est vrai ; *de* la Révolution serait faux. Je chercherai encore. Je suis très curieux de votre Charlotte Corday. Traitez-la bien, très bien, je vous prie. On a tort de l'appeler une *martyre*, mais c'est une *héroïne.*

J'attends Vitet demain. Il est aujourd'hui à Broglie

1. Pour le livre que Mme Lenormant se préparait à publier.

où il va juger la chapelle de Savinien Petit. Il déjeunera demain avec moi, et il dînera à Trouville avec Mme de Boigne. A travers sa faiblesse et son ennui jouit-elle un peu de cet admirable temps? Je n'ai jamais vu en Normandie un mois de septembre pareil.

Je travaille. Mon travail me plaît. Le premier chapitre du second volume de mes Méditations est écrit : *Le réveil chrétien en France au XIXe siècle*. Ce sera presque la moitié du volume. J'ai eu trois vies, une littéraire, une politique, une religieuse. J'espère qu'il y a eu harmonie entre les trois et que l'harmonie sera claire.

Je regrette Lamoricière. Je ne sais ce qu'il aurait pu faire dans l'avenir, si un avenir lui était venu, mais il est mort sans avoir fait tout ce qu'il aurait pu. Je ne vois jamais le général Changarnier sans un sentiment de tristesse. Des hommes distingués devenus inutiles! J'aime la devise de Changarnier : « Bonheur passe; honneur reste. »

M. le Comte de Paris me fait annoncer par le télégraphe l'heureuse couche de sa femme : une fille.

CXXXIV

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 12 novembre 1865.

Chère Madame, j'ai vu de trop près le choléra de 1832 pour avoir peur de celui de 1865. Béhier me fait dire qu'il s'en va décidément, et qu'il a fait plus de bruit que de mal. J'irai donc à Paris le 5 décembre

avec ma fille Henriette, et j'y passerai huit jours. Si, comme je l'espère, mon fils devient, cet hiver, le suppléant de M. de Loménie, je veux entendre ses débuts. Rien ne lui convient mieux et ne me convient mieux pour lui. Il n'employait pas assez son esprit, et il en a beaucoup. Il sera forcé là de l'employer et de le déployer. J'ai la confiance qu'il y réussira et qu'il s'y plaira. Il faut se plaire à ce qu'on fait pour y réussir.

Je sais très bon gré à M. de Loménie de son choix. Le titulaire et le suppléant se font et se feront mutuellement honneur.

J'aurai grand plaisir à causer avec vous de toutes choses. De celles qui vous touchent personnellement, et de celles auxquelles vous assistez comme tout le monde. De loin, je ne vous ai pas dit, ni à vous, ni à votre fils tout ce que j'aurais voulu vous dire. L'amitié écrite est très incomplète.

J'aurai aussi à vous demander sur notre ami Ampère quelques renseignements qui ne peuvent me venir que de vous. Prévost-Paradol m'écrit qu'il m'enverra son discours dans quelques jours. Je l'attends pour penser au mien. La séance de l'Académie ne peut avoir lieu que dans le courant de février. Celle de M. Camille Doucet passera avant. Il a été élu le premier, et il a déjà donné son discours à M. Sandeau.

Voilà une vacance. Nous ne nous sommes jamais beaucoup aimés, Dupin et moi. Pourtant je le regrette. Après tout et malgré tout, c'était un homme. Il n'en reste plus guère, et il ne s'en fait pas d'autres.

Mes bien vieux et bien tendres respects.

CXXXV

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 26 novembre 1865.

Chère Madame, je viens de lire votre *Madame du Deffand* qui m'a parfaitement intéressé, amusé, satisfait, à peu près comme si j'avais causé avec Mme du Deffand elle-même. Il y a soixante ans que je suis entré dans le monde par le bon accueil des débris du XVIIIe siècle. Ils étaient charmants; bien moins légers et moins cyniques que dans leur jeunesse et tout aussi aimables. J'aime les souvenirs qui en restent, et mon goût pour les personnes subsiste malgré mon jugement sur le siècle. Je vous remercie d'avoir cité ce que j'en ai dit. Je crois mon portrait vrai, point flatté et point injuste. Je suis bien aise d'avoir écrit ces lignes-là.

J'arriverai à Paris avec Henriette le mardi 5 décembre, et je me promets de vous voir le mercredi 6 au Collège de France. Je ne suis pas sans confiance dans le succès de mon fils. Pourtant j'aime mieux le succès obtenu que le succès attendu. M. de Loménie a été, dans tout ceci, bien aimable pour Guillaume. Je lui souhaite, pour son travail sur Mirabeau, autant de succès que j'en souhaite à mon fils pour son cours sur Montaigne. Je compte passer huit ou dix jours à Paris, et je me promets bien de vous voir plus d'une fois dans ce temps-là.

J'ai regretté de ne pas avoir assisté aux obsèques de Le Clerc, vrai type de Bénédictin moderne, et un

peu radical en toute honnêteté et innocence. J'ai regretté aussi de ne pas assister à la lecture de Mérimée chez Mme de Boigne. Il a toutes les qualités de ses opinions et point leurs défauts.

CXXXVI

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 13 mai 1866.

Je m'attendais à votre triste nouvelle[1], chère Madame. A cet âge et avec une santé depuis longtemps si frêle, on ne résiste pas à un érésipèle à la tête. Vous avez la douce pensée de lui avoir été bien secourable dans ses dernières années, et elle m'a plus d'une fois parlé de vous avec cette bienveillance reconnaissante des vieillards qui touche à l'attendrissement. Elle était sérieuse autant qu'aimable dans la vie mondaine, et bonne dans la vie domestique. Son bon sens était spirituel et son esprit sensé. Je la regrette comme l'un des derniers, presque le dernier débris de cette société élégante et aristocratiquement libérale dans laquelle je suis entré il y a soixante ans. Société charmante, facile avec dignité et indépendante sans roideur, qui n'a existé que dans notre pays et qui ne s'y refera plus.

La désolation de ses gens ne me surprend pas. Elle était très bonne pour eux. A-t-elle fait un testament et que deviendra son joli nid de Trouville? Avait-elle

1. La mort de la comtesse de Boigne, née Osmond. Chez elle surtout M. Guizot avait connu la princesse de Lieven.

une fortune indépendamment du douaire viager qui lui venait de M. de Boigne.

Vous ne l'oublierez pas; son souvenir tient à tous ceux qui vous sont chers. Ne pas oublier, c'est un devoir, même envers ceux auprès de qui l'on s'est plu à vivre, sans lien plus fort.

Avec votre lettre, j'en ai reçu hier une de Mme Mollien qui a, de cette mort, un vrai chagrin. « C'est, me dit-elle, une rature de plus dans ma vie; je suis peu à peu dépouillée jusqu'au vif. La mort tourne autour de moi sans avoir l'air de vouloir encore m'atteindre, mais cela ne peut tarder. Quand elle voudra; je ne la repousse ni ne l'appelle. »

On m'a donc cru bien malade à Paris parce que Béhier est venu au Val-Richer. Depuis quelques semaines il devait venir pour voir Marguerite, de concert avec M. Notta, mon médecin de Lisieux. Il a très bien fait de venir, car le régime qu'ils ont prescrit à Marguerite lui réussit à merveille; elle reprend ses forces à vue d'œil. Pour moi, je me suis senti très fatigué pendant mes huit premiers jours de repos. Il ne me reste plus à présent que le sentiment du repos, et j'ai repris mon travail, le huitième et dernier volume de mes Mémoires. J'entrelace les souvenirs de la terre et les perspectives du ciel. Vous aurez dans deux jours le deuxième volume de mes Méditations. Ne sachant pas l'adresse du Père Matignon, je me suis permis de dire que l'on portât chez vous l'exemplaire que je lui destine, en retour des informations qu'il m'a si loyalement données sur les établissements des Jésuites en France. Serez-vous assez bonne pour le lui faire parvenir, et aussi pour me donner son adresse?

CXXXVII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 31 mai 1866.

Chère Madame, vos trois lettres des 24, 27 et 30 sont une charmante bonne fortune. Je vous prends d'ici les deux mains pour vous en remercier. Je suis ravi que mon volume vous plaise. Je réponds tout de suite à ce que vous me dites de M. Lenormant. Je ne pouvais parler de sa démission sans l'imputer à sa vraie cause, la faiblesse de Le Clerc, à peine mort. Je n'ai pas voulu. De là le défaut de détails que j'aurais pris plaisir à donner. Pour moi comme pour vous, il manque là quelque chose. J'y aurais mis plus que je n'y aurais pas mis tout ce que je portais à votre mari d'estime et d'amitié. Fait général : mes paroles sont toujours moindres que mes sentiments.

Je suis bien heureux que vous me donniez d'un peu meilleures nouvelles de Montalembert. Le prince Galitzin m'écrit la même chose. Dieu veuille que le mieux devienne du bien. J'ai écrit à son beau-frère Werner de Mérode. J'ai à cœur que ma vive sympathie lui arrive de toutes parts.

Un paquet m'est arrivé d'Athènes par le libraire Durand; il contenait deux énormes volumes d'une *Histoire de la Grèce ancienne et moderne* par M. Paparrigopoulos, avec une épigraphe signée ΓΚΙΖΩΤΟΣ. Dites-moi, je vous prie, ce que sont et le livre et l'auteur. Puis-je vous prier de lui faire parvenir mon

remerciement? J'ai lu çà et là quelques phrases de ces deux volumes en les coupant.

Adieu, chère Madame. Écrivez-moi toujours autant, je vous le demande en grâce. La correspondance est une de vos vertus. Mes plus tendres respects.

CXXXVIII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 16 juin 1866.

Le prix de 2000 francs m'a fait plaisir. C'est aussi juste en soi qu'utile pour vous. Tout autre mérite à part, votre petit volume est une très bonne lecture, vraiment de la littérature morale. On a donné des prix à bien d'autres volumes qui étaient bien loin d'un tel effet. Je n'ai pas étudié la question des lettres de la Reine Marie-Antoinette, et je crois à bien des fautes de sa part, politiques ou autres. Elle n'en était pas moins une grande âme, et elle a bien conquis droit à quelque chose de plus que la justice.

J'arriverai à Paris le vendredi soir 22. J'irai voter samedi 23 à l'Académie des Sciences morales, et j'irai vous voir en en sortant. J'ai soif de causer avec vous.

Il me convient très bien que le Père Gratry parle de mes Méditations dans le *Correspondant*. M. Foisset me l'écrit aussi en me disant qu'il a donné sa démission de la Cour pour ne plus s'occuper que de la vie du Père Lacordaire.

J'aurais assez envie de savoir ce que dit Veuillot de ce que j'ai dit de lui.

Adieu, chère Madame. Gardez-moi toujours votre meilleure amitié. La mienne le mérite.

CXXXIX

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 27 juin 1866.

Chère Madame, je m'en suis allé hier de chez Duchâtel sans avoir causé avec vous. A mon grand regret. Vous étiez dans le jardin, et moi auprès du goutteux. Je vous aurais dit que le Père Gratry était en effet venu chez moi. Aussi tendre que possible, mais se déclarant incapable d'écrire en ce moment une ligne, même une lettre, et en même temps m'annonçant un livre sur moi, comme vous me l'avez écrit. Je prendrai en très bonne part le livre quand il viendra, en attendant je regrette l'article. J'aime le talent du Père Gratry. Je viens de lire les deux pages du *Correspondant* très aimables. Je les attribue à M. Léon Lavedan, et je vous prie de l'en remercier de ma part.

J'ai lu en route la *Maréchale d'Aubemer* [1]. Vitet et Duchâtel ont raison. C'est vrai, fin et agréable à lire. Une jolie photographie, surtout la dernière moitié.

1. Roman de la comtesse de Boigne qui fut, selon ses intentions, publié, après sa mort, par Mme Lenormant.

CXL

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 9 juillet 1866.

Chère Madame, votre dépêche télégraphique m'est arrivée avant-hier, et votre lettre hier. Je suis fâché du retard de votre visite, et charmé que votre fille Paule soit heureusement accouchée. Faites-lui, je vous prie, et à M. de Loménie mes bien affectueuses félicitations. Nous compterons sur vous la semaine prochaine.

Je ne suis pas aussi dur que vous pour le pauvre Empereur d'Autriche. Il a eu grand tort d'être battu. Mais, une fois battu, il a fait la seule chose qui pût lui offrir quelques bonnes chances, et qui cause certainement à ses ennemis autant de déplaisir que d'embarras.

Adieu, chère Madame, et au revoir bientôt. Je n'ai nulle envie de causer avec vous aujourd'hui. Je suis trop près de la vraie conversation. Plus je vieillis, plus j'aime la présence réelle. Je voudrais bien que vous m'apportassiez de meilleures nouvelles de Montalembert. J'ai toujours pris plaisir à penser à lui, même quand nous nous combattions. C'est une si belle et si riche nature! Et elles sont si rares.

CXLI

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 1er août 1866.

Je suis charmé que votre petit séjour ici vous ait été bon. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait plus long? Il

vous aurait été bien meilleur. L'âme ne se repose pas en un jour. Il me semble que j'avais à vous dire cent choses que je ne vous ai pas dites et qui vous auraient été douces. On ne fait jamais, pour ceux qu'on aime vraiment, tout ce qu'on voudrait, et tout ce qu'on pourrait.

Je m'étonne de n'avoir encore point de réponse de notre ami Vitet à la lettre où je lui parlais de l'Académie française. Elle est partie d'ici le 23 juillet, et je le pressais de me dire son intention définitive. D'après les dernières nouvelles de Villemain, rien ne presse. Je désire pourtant connaître la pensée de Vitet sur cette chance. Je ne puis croire que ma lettre ne lui soit pas arrivée. Vous a-t-il écrit récemment, et vous a-t-il dit quelque chose à ce sujet?

J'ai eu aujourd'hui à déjeuner Thiers, sa femme et sa belle-sœur. Très aimables et très contents, je crois, du Val-Richer, comme le Val-Richer d'eux. Thiers m'a parlé de Vitet comme successeur possible de Villemain avec une complète sympathie. Comme moi, il ne voit de bon choix, dans cette triste hypothèse, que Vitet ou Saint-Marc Girardin.

Je savais Ponsard malade, mais pas si malade; que de vides probables, et comment les remplir? Dieu veuille nous en épargner plus d'un! L'état de Montalembert est de plus en plus un vrai chagrin pour moi. Je pense sans cesse à lui. Tenez-moi, je vous prie, bien au courant de lui.

Je vais écrire à mon ami Viennet. Je ne le savais pas de retour à Paris, ni en si bon train de vivre. Je viens de couper le Tome Ier de son *Histoire de la puissance pontificale jusqu'au XIIIe siècle*. Je ne me dou-

tais pas qu'au XIXe les Francs-Maçons auraient un si ardent défenseur.

J'ai reçu du Père Daniel une longue lettre imprimée dans les Études religieuses, historiques et littéraires de la Compagnie de Jésus sur le quarante-troisième chapitre du Tome VII de mes Mémoires (*La liberté d'enseignement, les Jésuites et la Cour de Rome*). Très convenable pour moi, quoique un peu ingrate, et trop superficielle sur le fond des choses pour un homme sérieux. Je vous écrirai peut-être un de ces jours avec plus de détails.

Adieu, chère Madame. Continuez de vous reposer et donnez-moi de vos nouvelles.

CXLII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 3 septembre 1866.

Chère Madame, je viens enfin au Père Daniel. Je regrette que ce soit un peu tard. Je suis plongé dans le huitième et dernier volume de mes Mémoires. Il y sera fort question du Pape Pie IX, mais pas du tout des Jésuites. Dans ma vie publique, j'ai quelquefois parlé d'eux selon ma libre pensée; je ne leur ai jamais cherché querelle; bien au contraire. Je n'y suis pas plus enclin dans ma retraite. Je ne me plains d'ailleurs nullement des réclamations que le Père Daniel m'a adressées sur la négociation de M. Rossi à Rome en 1845, et sur le récit que j'en ai fait; elles sont empreintes d'une parfaite convenance. Et il a

raison de prendre au sérieux ce que j'ai dit dans la première page de mes Mémoires : c'est sérieusement et après y avoir bien pensé que je me suis décidé à les publier « pendant que je suis encore là pour en répondre, et du bord plutôt que du fond de la tombe ». Je n'ai pas voulu « éviter d'entendre les plaintes, ni me soustraire au fardeau de mes œuvres ».

Je ne veux pas non plus accepter les plaintes que je ne crois pas fondées, ni répudier celles de mes œuvres que je crois bonnes. Voici, sur la lettre du Père Daniel, mes trois sérieuses observations.

Ses premières paroles sont celles-ci : « La promesse de la liberté d'enseignement, inscrite dans la Charte de 1830, y demeura, jusqu'à la fin, à l'état de lettre morte.... La cause de la liberté d'enseignement a enfin été gagnée. Elle l'a été sans vous, Monsieur, mais vous ne lui avez pas gardé rancune, et l'on vous a vu, dans vos récentes *Méditations*, applaudir noblement à son triomphe. »

Je ne saurais accepter ni le reproche, ni le compliment. La promesse de la liberté d'enseignement n'est point restée, de 1830 à 1848, une lettre morte. En 1833, je l'ai fait reconnaître et consacrer par une loi formelle, dans l'instruction primaire, et j'en ai scrupuleusement fait observer la pratique, au profit des congrégations religieuses comme des instituteurs laïques. En 1836, je l'avais introduite dans le projet de loi que je présentai à la Chambre des députés sur l'instruction secondaire, et qui ne put aboutir à un résultat efficace. En 1846, j'en ai hautement proclamé le principe et réclamé l'application en ces

termes : « L'État a le droit de distribuer l'enseignement, de le diriger dans ses propres établissements, de le surveiller partout; il n'a pas le droit de l'imposer arbitrairement et exclusivement à toutes les familles, sans leur assentiment et contre leur vœu. Le régime de l'Université impériale n'admettait pas ce droit primitif et inviolable des familles. Il n'admettait pas non plus, du moins à un degré suffisant, un autre ordre de droits, et je me sers à dessein de ce mot, les droits des croyances religieuses. L'Empereur Napoléon a très bien compris la puissance et la grandeur de la religion; il n'a pas également compris sa dignité et sa liberté. Il ne comprit pas toujours que les hommes chargés de maintenir dans la société les croyances religieuses ont le droit de les transmettre de génération en génération, par l'enseignement, telles qu'ils les ont reçues de leurs pères. Et ce n'est pas là un privilège de la religion catholique; cela s'applique à toutes les croyances et à toutes les sociétés religieuses; le pouvoir doit laisser le soin de cette transmission des croyances entre les mains des corps et des hommes qui ont le dépôt des croyances. Napoléon, dans l'organisation de l'Université, ne tint jamais, à mon avis, assez de compte ni des droits des familles, ni des droits des croyances religieuses. Le principe de la liberté, pour l'appeler par son nom, n'eut pas, dans l'organisation de l'Université impériale, la place qui lui appartient. »

En présence de ces faits et de ce langage, je ne puis reconnaître ni que j'aie attendu le triomphe de la liberté d'enseignement en 1850 pour proclamer son droit et servir sa cause, ni que le gouvernement

de 1830, oubliant la promesse de la Charte, n'ait jamais fait que combattre la liberté d'enseignement et ses progrès.

Voici ma seconde observation.

Lorsque, en 1845, le gouvernement, sur ma proposition, ouvrit à Rome une négociation sur la situation des Jésuites en France, l'existence et les établissements en France de la Société de Jésus étaient, dans les Chambres et dans le pays, de la part des amis du gouvernement comme de l'opposition, l'objet des réclamations les plus vives. Ce qu'on demandait instamment, c'était l'exécution des lois qui interdisaient en France toute association, toute congrégation non autorisée. J'affirme sans hésiter que, si la question eût été portée devant les tribunaux, ils auraient proclamé que ces lois étaient en vigueur et ordonné la dispersion de la société de Jésus et la clôture de tous ses établissements. C'est là ce que, dans l'intérêt de la liberté d'association et d'enseignement, je voulus éviter. Porter la question devant le pouvoir spirituel, supérieur religieux des Jésuites, c'était faire appel à la liberté même et aux concessions volontaires, au lieu de recourir à l'autorité civile et à la force publique. Si j'avais agi autrement, si j'avais cédé aux réclamations des Chambres et des partis, si les lois civiles avaient été appliquées et exécutées, quelle eût été en 1848 la situation des Jésuites? Croit-on qu'il eût été facile au gouvernement nouveau, quelles que fussent ses dispositions, d'abolir des lois formellement reconnues, des arrêts récents, et de ressusciter une congrégation naguère frappée? J'ai ajourné le coup; j'ai tenu la question en suspens,

et il a été infiniment plus facile de la résoudre selon le vœu et le droit de la liberté.

Ma dernière observation sera courte. Toute négociation est un appel à une transaction. Toute transaction consiste en concessions mutuelles. Quand le jour des concessions arrive, les deux négociateurs s'appliquent, l'un à faire valoir celles qu'il a obtenues, l'autre à atténuer celles qu'il a faites. Je n'ai pas eu la prétention d'échapper à ce cours naturel et inévitable de la diplomatie humaine. Que la Cour de Rome et les Jésuites eux-mêmes eussent fait au négociateur français des concessions, le Père Roothaan le déclarait lui-même quand il écrivait au Père de Ravignan : « J'éprouve le besoin de vous consoler et de me consoler moi-même avec vous des sacrifices qu'on a exigés de notre dévouement au Saint-Siége. Ils sont grands, mais aussi sont-ils le *nec plus ultra*. Si le gouvernement ne s'en contente pas, nous ferons valoir nos droits constitutionnels. » J'ai fait en sorte, en 1845, que le gouvernement et le public français s'en contentassent, et j'y ai réussi. Je demeure convaincu, en 1866, que par là j'ai bien compris et bien servi, dans un moment très critique, la cause de la liberté d'association et d'enseignement. C'est dans cette conviction que je me propose d'examiner en détail les reproches que le Père Daniel adresse à ma négociation de 1845. Je serais charmé qu'en y regardant de plus près, sa pensée se rapprochât de la mienne. Je ne lui ai pas répondu directement pour éviter les apparences d'une polémique que je ne crois pas bonne à la bonne cause, et pour laquelle je n'ai nul goût.

Vous savez depuis longtemps, chère Madame, quelle est, pour vous, ma respectueuse et dévouée amitié[1].

CXLIII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 7 octobre 1866.

Chère Madame, je suis bien en retard. J'ai eu du monde, et je suis plongé, tout à fait plongé, dans les *Mariages espagnols*[2] qui m'amusent. Je ne suis pas allé à Broglie. La mort de la pauvre princesse Handjéri m'en a empêché. J'ai voulu être à ses obsèques. Pauvre femme, après quatre semaines de lutte! Elle est morte avec autant de courage que de regret, elle

1. La lettre qui précède fut, comme le désirait M. Guizot, communiquée par Mme Lenormant au Père Daniel. De la réponse que celui-ci adressa également à Mme Lenormant, nous extrayons le passage ci-après :

« La lettre de M. Guizot n'a pas tout à fait manqué son but de rapprocher ma pensée de la sienne. Surtout elle m'a prouvé, ce que j'étais d'ailleurs disposé à croire, que les aspirations personnelles de l'illustre homme d'État, en faveur de la liberté religieuse largement entendue et loyalement pratiquée, dépassaient de beaucoup la politique habituelle d'un gouvernement auquel (ainsi qu'il le reconnaît, s'il m'en souvient bien, quelque part) c'est l'élévation morale qui a manqué.

« A Dieu ne plaise qu'on lui impute les restrictions mesquines de certain projet de loi, œuvre d'un autre ministre. Je servirais mal la cause qui m'est chère en exagérant nos dissentiments; j'aime mieux le trouver presque d'accord avec nous, et lui en donner acte de fort grand cœur à la prochaine occasion. »

« Veuillez, Madame, l'assurer qu'il n'entrait pas dans ma pensée de l'engager dans une polémique où son inclination ne le porte pas, et dont j'aurais eu mille regrets, parce qu'elle lui aurait dérobé des loisirs précieux à tous ceux qui le lisent. »

2. Le chapitre de ses *Mémoires* sur les mariages espagnols.

était heureuse et se promettait de l'être longtemps. Je l'ai à peine vue quatre ou cinq fois; mais elle m'avait plu et intéressé, malgré ses yeux. Elle oubliait qu'elle était une grande dame, sans cesser de l'être. Son mari et son frère le prince Frédéric de Holstein sont désolés. Les deux petits jumeaux vont bien. Elle était déjà aussi aimée dans son village normand que si elle y avait passé sa vie.

J'ai bien peur que l'insurrection crétoise ne soit pas en état de rallumer la question d'Orient que toutes les grandes puissances d'Occident veulent éteindre. Elles n'y réussiront pas toujours; mais, pour le moment, il n'y a, ce me semble, rien de grand à faire. Un coup d'épée dans l'eau ne grandit jamais ceux qui le donnent.

Tout mon monde va bien. Je les ai au grand complet, y compris M. et Mme Gaillard. Mon fils et sa femme me quitteront à la fin du mois pour aller prendre leurs quartiers d'hiver à Paris. M. de Loménie m'a écrit qu'il viendrait à son retour du Limousin. J'attends aussi Cuvillier-Fleury qui veut me lire son discours sur Dupin, et encore deux ou trois visites anglaises. Je ne me laisse prendre par personne mes heures de travail du matin, de six à onze.

Quand revenez-vous à Paris? Je me promets d'y faire une petite course dans le mois de novembre. Adieu, chère Madame, de tout mon cœur. J'entre en bon état dans ma quatre-vingtième année. Merci d'y avoir pensé.

CXLIV

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 31 octobre 1866.

J'étais bien aise de vous savoir au Versoud où vous vous reposiez auprès de votre fille Juliette. Je suis bien aise de vous savoir de retour à Paris et rentrée dans votre *home.*

Je travaille et ne pense pas à autre chose. A soixante-dix-neuf ans, il faut concentrer son temps et sa force sur ce qu'on veut faire encore. J'ai écrit plus de la moitié du huitième et dernier volume de mes Mémoires. Guillaume a emporté le manuscrit pour Michel Lévy et on va en commencer l'impression. J'écris en ce moment le chapitre *l'Italie et le Pape Pie IX*. Je voudrais avoir une nomenclature exacte et complète des mesures de réforme en tout genre ordonnées par Pie IX de 1846 à 1848, avec les dates précises des décrets, actes, etc. J'en sais le fond; je voudrais être sûr de ne commettre ni oubli, ni inexatitude. Montalembert ne peut plus rien. M. de Falloux est absent. J'en écrirai à M. Cochin. Pourriez-vous demander à quelqu'un de vos amis catholiques bien informés quelques renseignements à ce sujet?

Les visites au Val-Richer tirent à leur fin. Guillaume et sa femme sont rentrés à Paris. J'irai y passer deux ou trois jours dans la dernière quinzaine de novembre pour voir un peu mes amis, et pour entendre le discours de Cuvillier-Fleury qui devait me l'apporter ici dans deux jours, mais que la mort de

M. Thouvenel, et les conséquences de la mort ont mis fort en retard. Nous causerons de tout, Italie, Grèce et France.

CXLV

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 13 décembre 1866.

Chère Madame, la mort de Barante m'a été une vraie tristesse. Plus de cinquante ans de vraie amitié, et d'accord habituel en politique, religion, littérature, etc. C'était une âme élevée, un esprit original et charmant, un caractère sûr avec douceur, quoique un peu moqueur, une conversation abondante, fine et piquante. Sa famille m'a demandé de faire quelque chose pour sa mémoire. J'ai promis un article dans la *Revue des Deux Mondes*. J'écrirai cela cet hiver pendant mon séjour à Paris. Vous devez avoir de lui beaucoup de lettres intéressantes. Je vous prierai de m'en communiquer quelques-unes. C'est une bonne fortune pour lui que Vitet se trouve directeur de l'Académie pendant ce trimestre.

Pendant mon petit séjour à Paris deux ou trois personnes m'ont demandé quand paraîtrait, dans la *Revue des Deux Mondes*, l'article de Vitet sur le second volume de mes Méditations. J'ai bien envie qu'il trouve le temps et la liberté d'esprit pour le finir. Qu'est-ce qu'une *Revue d'économie chrétienne* dans laquelle un professeur de philosophie à Clermont, M. Antonin Rondelet, a écrit sur ce volume un article que je ne peux pas ne pas trouver, et que je trouve en effet très-bien?

CXLVI

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 31 décembre 1866.

Chère Madame, je ne veux pas que la nouvelle année commence sans que vous ayez de moi signe de vie et d'amitié, et d'une amitié qui ne finira qu'avec ma vie, si les vraies amitiés finissent. J'espère que non. Nous nous sommes vus, vous et moi, tour à tour heureux et malheureux, joyeux et tristes. L'amitié est restée la même.

Je ne vous parle pas d'autre chose aujourd'hui. Je suis entouré de petits-enfants ravis de leurs étrennes, et de quinze à un an les joies sont bruyantes. Ils se portent tous bien. Ils sont tous heureux. Que l'année prochaine n'y change rien! Et qu'elle soit bonne aussi pour la Grèce! Elle souffrira encore beaucoup, mais elle me paraît décidée à continuer sa lutte contre ses souffrances. Sa persévérance finira par réveiller l'Europe. Il y en a déjà quelques symptômes.

Adieu, chère Madame, et de tout mon cœur à quatre-vingts ans comme il y a cinquante ans.

CXLVII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 18 mai 1867.

Vous êtes, chère Madame, du bien petit nombre d'amis que j'ai eu vraiment regret de quitter en

quittant Paris; j'aime votre société presque autant que votre amitié. Je ne veux cependant pas vous taire que je suis charmé d'avoir retrouvé mon nid, et dans mon nid mes enfants, le repos, le silence, la liberté et le loisir de reprendre à mon aise les derniers travaux que j'ai à cœur de finir avant le grand départ pour le monde inconnu. Je lis les manuscrits de M. de Barante. J'écrirai tout de suite, pour la *Revue des Deux Mondes*, la notice que j'ai promise à ses enfants, et je rentrerai après dans mes Méditations chrétiennes dont je ne sortirai que lorsque j'irai chercher, non pas plus de foi, mais plus de lumière. J'ai appris deux choses dans ma longue vie, à croire et à ignorer, mais je n'en aspire pas moins à voir clair dans ce que je crois.

Je suis bien aise que mes premières paroles sur notre ami Barante vous aient plu. Le public ne sait jamais tout ce que valaient les hommes vraiment rares. Je prends plaisir à le lui dire, pour ceux que j'ai connus et aimés.

Duchâtel m'a écrit en effet quelques lignes sur la petite rectification dont vous me parlez. Je lui ai répondu, sans discussion ni observation, qu'en pareil cas je m'en rapportais à ses souvenirs personnels, quels qu'aient pu être les miens. Je vais faire faire le carton qu'il désire. Dites-le, je vous prie, à Vitet, qui doit être revenu de Mirambeau.

Quand j'ai écrit le dernier volume de mes *Mémoires*, notamment le premier et le dernier chapitres, je me suis promis de garder scrupuleusement la vérité historique, la fidélité politique et l'équité envers les personnes. Je suis sûr que j'ai fait ce que je m'étais

promis. Cela fait, je rentre dans l'habitude de ma vie qui a toujours été de m'inquiéter peu du qu'en-dira-t-on. Je n'ai pas la prétention de satisfaire pleinement tout le monde, princes, partis ou peuple. J'ai eu celle de présenter sous son vrai jour, et de servir dans ses vrais intérêts la cause et le gouvernement que j'ai soutenus. Ce succès-là me suffit. J'ai dit tout ce que j'ai cru nécessaire, et rien que ce que j'ai cru nécessaire pour me l'assurer.

Adieu, chère Madame. Tenez-nous votre parole pour le mois de juin, et, si vous m'amenez le Père Gratry, j'en serai charmé. J'ai dîné hier avec le nouvel évêque de Bayeux et Lisieux, l'abbé Hugonin, qui m'a beaucoup plu; simple, sérieux, animé, l'esprit ouvert et sympathique. Il réussit ici dans son public. Il va partir pour Rome. Mes tendres et vieilles amitiés.

CXLVIII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 3 juillet 1867.

Vous nous êtes vraiment restée trop peu, chère Madame, et, quelque sérieux qu'ait pu être le motif de votre si prompt départ, je vous le reprocherais si je ne comptais sur votre retour au mois d'octobre. Tenez-vous bien positivement pour engagée. Ma maison sera beaucoup moins pleine alors; le plus nombreux de mes deux ménages sera parti ou bien près de partir pour Paris; mais je n'en jouirai que mieux de vous avoir. Au delà du cercle intime de

famille, rien ne me plaît autant que la conversation de mes vrais, vieux et rares amis.

Voilà mon article sur Barante fini et publié. Je suis sûr qu'il vous intéressera. Vous me direz s'il intéresse aussi un peu le public. Je prends un profond plaisir à montrer tout ce qu'étaient et valaient mes amis. Non seulement j'aime ma génération; je fais plus, je l'honore; elle a mieux valu, je crois, que plusieurs de celles qui l'ont précédée, et je souhaite que celles qui se préparent à la suivre la vaillent.

Je me suis remis au troisième volume de mes Méditations sur la religion chrétienne. C'est le but vers lequel je marche pour l'hiver prochain.

La fin de l'Empereur Maximilien m'a causé ce matin une émotion et une indignation que je ne veux pas écrire. Le moins coupable dans cette tragédie c'est le sauvage Juarez. Je ne pardonne pas au gouvernement des États-Unis de n'avoir pas épargné ce crime au sol de l'Amérique. Ou il ne l'a pas voulu, ou il ne l'a pas pu. L'un et l'autre est honteux. Je ne parle pas de personne autre. J'ai peine à croire maintenant que l'Empereur d'Autriche vienne à Paris. Quel dommage que Shakespeare ne soit pas là pour mettre en scène cette histoire et ses acteurs, et en faire justice en les peignant au vrai!

Y a-t-on pensé une heure à Paris?

Adieu, chère Madame, de tout mon cœur.

CXLIX

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 27 juillet 1867.

Chère Madame, je vous écris avec plaisir au Versoud. Vous êtes là entourée d'affection, de soins; vous vous reposez, de l'âme et du corps, dans un beau pays, et, ce que je vous envie un peu, sous un beau soleil. Cela me manque ici; il pleut toujours; je fais du feu dans mon cabinet, le matin en me levant, le soir dans le salon, en faisant des patiences ou un robber de whist. Avec plus de soleil, la Normandie serait parfaite. Décidément la perfection n'est pas de ce monde.

Pluie ou soleil, je travaille. Je suis rentré dans mes Méditations sur la religion chrétienne. J'ai à cœur de finir aussi cette œuvre-là. J'espère que Dieu m'y aidera. Plus j'avance dans la vie, plus je demeure convaincu qu'on ne fait rien sans lui, rien qui vaille la peine d'être fait.

Ce que vous me dites du sentiment et des espérances que rapportent de Rome l'Évêque d'Orléans et celui de Grenoble me fait plaisir. J'ai déjeuné avant-hier, à Lisieux, avec notre évêque, M. Hugonin, qui revient aussi de Rome, et je l'ai trouvé dans la même disposition. Il me plaît beaucoup, du fond et de la surface; il est simple, naturel, ouvert et évidemment très éclairé, comprenant son temps avec fermeté, sans complaisance et sans peur. Il débute bien dans son diocèse. Il m'a parlé de l'Évêque de Grenoble comme du premier théologien de l'Église française. Je

suis charmé de savoir sa bienveillance pour moi. Qui sait à quelles épreuves évêques et pape sont encore réservés? On parle d'un prochain orage sur Rome. Il y a des orages dont l'atmosphère a besoin, et qui ramènent le beau temps. Pas plus pour l'Église que pour l'État, je ne compte sur le beau temps prochain; nous sommes dans une époque de lutte, et elle n'est pas près de finir. Ce qui importe, c'est que le courage et le bon sens ne manquent pas aux défenseurs de la bonne cause. A cette condition, je ne suis pas inquiet de l'avenir.

Dans le présent, je suis inquiet des dernières nouvelles de Crète. Je ne demande pas aux pauvres Crétois de triompher. Je leur demande de durer. Que la résistance subsiste quelque part et fasse quelquefois parler d'elle, c'est tout ce qu'il faut pour l'avenir grec, mais il y faut cela. Je n'ai nulle confiance dans les dires du jeune Flourens; il y a folie et folie; ce que j'ai su de la sienne m'a souverainement déplu. Il a fait bien du mal à son pauvre père. Ce qui me revient d'Athènes me fait un peu mieux penser de ce qu'on y pense et de ce qu'on y fait. J'ai grande compassion du gouvernement grec; il est condamné à la fois à la paix et à la lutte.

Pouvez-vous me donner l'adresse du Père Félix? Il m'a envoyé un petit volume remarquable, *l'Art devant le christianisme*. Ce sont ses conférences à Notre-Dame; il a presque toujours raison, quelquefois avec éclat, et toujours sans aigreur contre ceux qui ont tort. J'ai là sur ma table, à côté de son volume, un volume de même taille, *de l'Idéal dans l'Art*, de Taine. Si j'en avais le temps, je m'amuserais à les mettre en présence l'un de l'autre. C'est partout la même question.

CL

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 21 août 1867.

Je suis bien aise de vous écrire au Pied-du-Terne. Vous ferez grand plaisir à notre ami Vitet et aussi à vous. Si le Pied-du-Terne n'était pas si loin du Val-Richer, et quoique je commence à m'apercevoir que les voyages me fatiguent, j'irais le voir aussi, et je suis sûr que je me plairais chez lui. Je l'aime vraiment et je compte vraiment sur son amitié. Il est des meilleurs dans ce petit bataillon d'élite que le temps éclaircit, et qui ne se recrute pas. Mon optimisme persiste en thèse générale; quand je regarde aux faits particuliers le présent m'attriste et l'avenir m'inquiète. Ce n'est pas le mal que je redoute le plus; c'est l'absence du bien. Si je voyais pousser quelques grandes plantes, les mauvaises herbes ne me préoccuperaient guère.

Je n'ai rien appris pendant les huit jours que j'ai passés à Paris avec mon ménage Conrad. Il n'y avait rien, ni événements, ni hommes. Le gouvernement était content de ses élections de Conseils généraux. L'opposition aussi. Le gouvernement a perdu moins qu'il ne craignait. L'opposition a un peu gagné. Il n'y a là, pour personne, aucun gage de victoire, ni de sécurité. Au dehors, personne ne veut la guerre et tout le monde y croit. Jamais les événements n'ont moins été l'œuvre des personnes. Un fait me frappe pourtant. A Londres, à Berlin et à Vienne, les affaires

sont entre les mains de trois hommes qui sont en train de grandir, et qui ont fait déjà quelques preuves. Personne ne grandit chez nous, comme Lord Stanley, M. de Bismarck et M. de Beust au dehors.

Mes amis d'Angleterre ne sont pas inquiets des conséquences du bill de réforme, et ils sont bien aises d'en être quittes pour quinze ou vingt ans. Je souhaite vivement qu'ils aient raison, et je l'espère un peu.

Mme Récamier prendra place dans un volume de *Mélanges biographiques* que Michel Lévy me demande de réimprimer. Gibbon, Mme de Rumford, Mme Récamier, M. de Barante, etc. Si j'ai le temps j'y joindrai peut-être quelques pages sur Mme de Boigne. Mais ce qui m'occupe sérieusement, c'est le troisième volume de mes Méditations. La première est écrite, *le Christianisme et la Liberté*. Je suis plongé dans la suivante, *le Christianisme et la Morale*. Je suis entre Proudhon et le père Hyacinthe. Il y en aura six, et je veux publier ce volume à la fin de l'hiver.

CLI

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 21 septembre 1867.

Chère Madame, je vous remercie des deux lettres que vous m'avez envoyées. Je vous les rendrai exactement. Elles m'ont tout à fait plu et elles me serviront. Certainement Mme Récamier était très bonne et sa bonté valait sa beauté. Je n'avais pas besoin du témoignage de Mme de Boigne. Ce qu'a fait et risqué

Mme Récamier, après l'opération de la cataracte, pour aller voir Ballanche mourant, m'avait depuis longtemps touché et convaincu.

J'ai lu l'article du Père Daniel. Pour moi personnellement et ma satisfaction d'amour-propre, je n'ai qu'à m'en louer et à l'en remercier. Il est impossible d'être, envers moi, plus aimable, plus courtois, et je me tiens très honoré de l'estime et des sentiments qu'il me témoigne. Quant au fond même des choses, je ne veux rentrer avec lui, ni directement, ni par votre entremise, dans aucune polémique. Je savais d'avance que nous différions, et je n'ai nul goût à aggraver la dissidence en la manifestant en détail. Je reste fidèle, en tout cas, à ma règle de conduite au milieu de notre temps : *Point de guerre civile entre chrétiens*. Deux petites remarques seulement. Il parle avec une indifférence un peu légère de la liberté d'enseignement introduite et établie par moi dans l'enseignement primaire (page 313). Ce premier pas était plus difficile et plus décisif qu'il ne le croit. Je m'étonne aussi de son insistance sur l'incomplet de mes travaux et mon obstination à croire que je n'ai pas failli, quoiqu'en définitive je n'aie pas réussi et duré. Qui donc a complètement réussi et duré de nos jours? Qui n'est pas tombé? Quel système, quel parti, quel pouvoir n'ont pas été et ne sont pas encore en question et en péril? Je consens volontiers à être triste et modeste; mais je ne sache personne qui ne soit tenu de l'être au moins autant que moi.

J'attendrai avec impatience le second article du Père Daniel, et je l'en remercierai alors comme du premier.

CLII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 29 octobre 1867.

Notre ami Vitet et Rome, voilà mes deux préoccupations. Recommandez-lui bien toutes les prudences possibles. Je ne lui écris pas pour ne pas lui donner l'envie de me répondre.

Je suis de plus en plus préoccupé de Rome. Quelle que soit la crise, je n'en redoute pas l'issue lointaine et définitive. Ce que je désire surtout, c'est qu'il n'y ait point d'illusion puérile, ni de mauvaise concession. Je crains bien plus les décadences que les revers. J'espère que nous serons arrivés avant Garibaldi. Le contraire serait trop ridicule. Ce qui me plairait beaucoup, ce serait que Garibaldi eût été battu par les zouaves pontificaux avant l'arrivée de nos régiments. Je suis très touché du zèle et du dévouement des catholiques. Eux du moins ne se laissent pas battre sans se battre. Les hommes partent et les bourses s'ouvrent. On me dit que la grande majorité des Italiens abandonneraient volontiers l'idée de Rome, et laisseraient le Pape tranquille, mais ni dans le gouvernement, ni dans le pays il n'y a personne qui ait le courage de le dire tout haut et d'agir en conséquence. Le courage politique, c'est ce qui manque absolument en Italie. L'esprit révolutionnaire n'y est évidemment ni très général, ni très efficace. La campagne de Garibaldi le prouve. Personne n'ose résister à ce petit souffle. Je n'en finirais pas si je vous disais tout ce que je pense à ce sujet.

Je me suis replongé dans mes Méditations chrétiennes. J'ai déjà vidé la question du christianisme et de la liberté, puis celle du christianisme et de la morale; j'en suis à celle du christianisme et de la science. J'essaye de dire la vérité à droite et à gauche. Je fais ce métier depuis longtemps.

CLIII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 22 décembre 1867.

Chère Madame, je regrette le duc de Luynes pour l'Académie [1]. Pour lui-même, je ne puis pas regretter sa mort. Il n'y a pas beaucoup de grands seigneurs qui soient morts pour avoir donné leur manteau à un pauvre blessé qui avait froid. Saint Martin l'a fait il y a quatorze ou quinze cents ans. Aussi est-il Saint Martin. Je crois que le favori de Louis XIII aurait été un peu étonné si on lui avait dit que son descendant mourrait de cette mort-là. Je suis d'avis que M. de Vogüé ferait à merveille de se présenter pour lui succéder.

On m'écrit que Sainte-Beuve est en grand danger, et que Lamartine tombe rapidement. Ce sont deux des belles couronnes de l'Académie française. Toute amitié de confrère à part, je n'aime pas à voir tomber les couronnes. Adieu, chère Madame.

1. Ce grand seigneur savant et charitable était membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

CLIV

A Madame Lenormant.

17 mai 1868.

Chère Madame, je suis charmé d'être rentré dans mon *home* des champs. Depuis longtemps je ne m'étais vu aussi à la mode que je l'ai été cet hiver à Paris, et la mode n'a pas cessé de me plaire; mais décidément je lui préfère la retraite et le silence. Voilà un signe certain de la vieillesse qu'on me conteste. Je n'ai plus d'affaires dans le monde; ses affaires d'aujourd'hui ne sont plus les miennes, et j'en ai aujourd'hui qui ne sont pas les siennes. Je ne suis point ingrat, même envers le monde; je jouis de la situation qu'il me fait, et du sentiment qu'il me témoigne; mais ce n'est plus là que se passe ma vie, et les bonnes grâces du monde me sont comme un agréable son lointain, que j'écoute volontiers quand je l'entends, mais qui ne me suffit jamais et me lasse bientôt. Ici, je n'éprouve jamais ni vide, ni fatigue. Venez m'y voir; je vous assure que le Val-Richer est charmant.

Pour le moment, je ne pense qu'à en jouir. Je me repose et je me promène. Et le matin, en me levant, je me complais dans la certitude que, tout le jour, je ferai ce que je voudrai, sans être ni dérangé ni pressé. Je ne resterai pas longtemps dans cette douce oisiveté.

Adieu, chère Madame. Je me promets que vous me donnerez souvent de vos nouvelles en attendant

mieux. Si vous voyez M. de Laprade, dites-lui, je vous prie, que j'ai lu à mes petites-filles le premier chant de Pernette, qui les a charmées.

CLV

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 1er septembre 1868.

Chère Madame, Cornélis ne m'a pas apporté un paquet de numéros du *Français*, parce que vous ne le lui avez pas donné, et je n'ai encore rien reçu du journal. Je dirai volontiers, par votre entremise, ce que j'en pense, et ce que je crois bon d'y mettre pour la bonne cause; mais il faut que je le lise. M. Récamier trouvera, dans un article qui paraîtra le 15 dans a *Revue des Deux Mondes* sous ce titre : *La France et la Prusse responsables devant l'Europe*, le fond de ma pensée sur la politique extérieure. Quels sont les principaux rédacteurs du *Français*? Leur titre est bon, et je suis convaincu de leur bonne intention; mais il faut de la hardiesse, et une hardiesse un peu nouvelle dans la bonne intention. Il n'y a point de succès dans les vieilles ornières.

Je vois que vous vous promenez encore. J'en suis bien aise. Il y a du repos pour vous dans ce genre de fatigue. Je compte sur vous pour le 4 octobre. Quand serez-vous établie à l'Institut, et quand faudra-t-il vous y adresser les lettres?

J'ai été désolé de l'accident de Montalembert. Je l'aime vraiment, à part tout le reste. J'avais reçu de

lui, trois jours auparavant, une lettre excellente et charmante, je devrais dire belle, car elle est pleine de sentiments aussi élevés qu'affectueux et dans le langage le plus pénétrant. J'attends de ses nouvelles de Maiche même. Dites-moi, je vous prie, tout ce qui vous en reviendra. Et aussi sur Vitet. Je le présume toujours au Pied-du-Terne.

J'ai fini mon Saint Louis. Je crois que la fin vous plairait autant que le commencement. J'aime que ce que j'écris vous plaise.

CLVI

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 10 septembre 1868.

Il y a un deuil dans ma maison, chère Madame; cette pauvre Mlle Temminck[1] est morte ce matin, après quelques jours de maladie. Elle s'est éteinte sans souffrance, habituellement endormie. Depuis quelque temps son intelligence s'affaiblissait visiblement. Elle avait eu quatre-vingts ans il y a trois mois. Sa vieillesse a été heureuse; elle le sentait et prenait plaisir à le dire. Mes filles l'ont bien soignée. Cette troupe d'enfants l'amusait; elle les aimait. Ils sont tout surpris et tristes de la savoir morte. La petite Suzanne embrasse Marie qu'elle voit près de pleurer. Il faut prendre au sérieux les chagrins secondaires; les enfants y apprennent à pressentir les grands chagrins, et à savoir combien nous sommes fragiles. On

1. Une tante des gendres de M. Guizot.

est allé chercher Cornélis et Pauline qui se promenaient pour quelques jours au bord de la mer.

Je lis le *Français*. Je le trouve fait avec soin et variété. Il faut en venir à y avoir quelques articles saillants politiques et littéraires. Et saillants par quelque chose de nouveau dans les idées comme dans le talent. Je trouve presque tous les journaux dans l'ornière, chacun dans la sienne. J'imagine qu'on pourrait en sortir, surtout avec la ligne qu'adopte le *Français*. C'est dans cette ligne qu'on peut être aujourd'hui le plus neuf, le plus hardi et le plus sensé. Je vous dirai quelque jour comment, à mon avis.

Quand vous aurez lu l'article de la *Revue*, vous ne vous étonnerez pas que, sur une telle question, j'aie eu la fantaisie de voir si, du fond de mon tombeau, je pouvais encore agir un peu.

CLVII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 7 octobre 1868.

Chère Madame, je vous ai beaucoup regrettée dimanche. Mais vous avez bien fait de rester en repos, et votre médecin d'y insister. Le 4 octobre s'est très bien passé. L'affection et la joie de mes petits-enfants me plaisaient et me touchaient. L'imprévoyance des tristesses de la vie est un des grands bonheurs de leur âge. Je suis, avec mes quatre-vingt-un ans, dans un état d'âme à la fois compliqué et serein. Je parle, j'agis, comme si j'avais encore devant moi bien des

années, presque une vie. Et ce n'est point affectation, ménagement pour ceux qui m'entourent. C'est une confiance sincère, et qui m'est naturelle, dans l'avenir. Je le crois toujours à moi. Et, en même temps, je me sais, je me sens près du terme, et je suis prêt à partir quand il plaira à Dieu de m'appeler. Je désire que son appel me trouve debout, et occupé de préparer ce que j'aurais fait s'il m'avait laissé encore ici-bas.

Soyez toujours aussi bonne pour moi; tenez-moi au courant du monde et de ses commérages. Le contraste est grand entre son bruit et mon repos, mais je reste un spectateur curieux, quoique désintéressé. Il me faut quelque bien grosse raison pour que je reprenne la parole, mais alors je profite du grand avantage et agrément de ma situation, la liberté.

CLVIII

A Madame Lenormant.

Broglie, 21 octobre 1868.

Chère Madame, je suis venu passer deux jours ici pour voir le duc de Broglie que j'ai trouvé en très bon état de corps et d'âme, mais de plus en plus immobile. « Je me porte bien, mais mes pieds ne me portent pas; je vais bien, mais je ne vais pas. » Point d'accès de goutte d'ailleurs, point de souffrance. Nous sommes en plus complète sympathie que jamais. J'ai trouvé ici Mme d'Haussonville, M. Doudan, Sahune et Viel-Castel. Je vous écris et je cause à tout venant. Je rentrerai après-demain au Val-

Richer pour n'en plus bouger jusqu'au mois de janvier.

Je félicite François de ses luttes religieuses. C'est de l'honneur et de l'avenir. Si les hommes de sens et de sens moral, si les chrétiens veulent soutenir fermement leur cause, ils la gagneront. Ils ont gagné en juin 1848 la bataille de l'ordre matériel. La bataille de l'ordre moral est à gagner maintenant; mais, pour la gagner, il faut la livrer et s'y bien battre. Le *Français* va bien. M. Beslay me plaît. Il n'a peur de personne. Est-ce le fils ou le petit-fils de l'ancien député des Côtes-du-Nord, si je ne me trompe? Honnête homme et homme éclairé de mon temps. Un peu de pente vers Odilon Barrot d'abord, mais revenant vers moi.

On m'écrit que M. Nourrisson a remis au *Correspondant* un grand article sur le troisième volume de mes Méditations. J'espère que M. Léopold de Gaillard en sera content et le publiera bientôt. Je ne sais pas du tout ce qu'est l'article; mais je fais cas de M. Nourrisson, esprit sérieux, solide, et caractère très droit.

CLIX

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 27 novembre 1868.

Chère Madame, vos dernières lettres ne me disent rien de votre santé, et, depuis qu'elle vous a empêchée de venir me voir le 14 octobre dernier, j'y pense encore plus qu'auparavant. Donnez-moi des nouvelles. J'ai déjà tant vu, et je vois tant mourir depuis

quelque temps que j'ai dans l'âme un fond permanent d'inquiétude sur tous ceux que j'aime. La vieillesse nous détache de notre propre vie, et nous attache de plus en plus aux vies qui nous sont chères.

Ce que vous me dites dans votre dernière lettre de la réunion des ouvriers de Ménilmontant m'a fait plaisir. Je suis convaincu qu'il y a dans la majorité de la classe ouvrière plus d'isolement et d'ignorance que de mauvais sentiments et de mauvaises intentions. Il faut aller la voir et lui parler. Je voudrais que, dans le *Français*, on développât deux idées : 1° celle que je viens d'indiquer ; 2° le bien que fait à la bonne cause l'explosion des idées et des espérances de la mauvaise. La publicité du mal peut nous servir encore plus que nous nuire, si nous prenons soin de la bien signaler et de mettre ses professeurs au pied du mur. Il en est, en fait de religion et de morale, comme en fait de politique. Le spectacle de l'anarchie repousse bien des gens dans le camp de l'ordre. Plus d'un gouvernement s'est fondé sur ce seul fait. Le spectacle de la dépravation des esprits peut produire le même effet. Seulement il ne faut pas en avoir peur, ni la laisser passer *incognito*. Le tort le plus fréquent et le plus nuisible des honnêtes gens c'est de s'effrayer et de se taire. François a raison d'aller à plusieurs de ces réunions, et d'y marquer sa place sous le bon drapeau.

Je voudrais aussi que le *Français* connût mieux et jugeât plus fermement la nouvelle situation de l'Angleterre, pays et gouvernement. A la fois plus et moins nouvelle qu'elle n'en a l'air. Les élections qui s'accomplissent répandent sur cette situation un jour

plus rassurant qu'inquiétant à mon avis. Mais ce serait trop long de loin et pour aujourd'hui.

Mon papier est plein. J'en remplirais bien d'autres si nous causions par écrit. Adieu, chère Madame.

CLX

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 12 mai 1869.

Je me repose et je me promène, chère Madame. Voilà ma vie depuis mon arrivée ici. J'en avais besoin pour ma santé et pour mon plaisir. Le mouvement électoral m'entoure sans m'entraîner. J'y prends bien quelque part; j'écris, je cause, je plie des circulaires, je mets des adresses. Je rédige même quelques pièces. Mon impression est la même qu'avant mon arrivée. Je compte sur le progrès, sur un progrès notable pour Cornélis. Je ne suis pas sûr du succès. M. de Colbert a beaucoup perdu. S'il avait assez perdu pour qu'il y eût un second tour de scrutin, la chance de Cornélis deviendrait grande.

On m'écrit de Paris qu'il y aura au moins quarante élections qui seront ainsi renvoyées au deuxième tour. Dieu veuille que nous soyons du nombre. Nous ne pensons qu'à notre propre affaire. Le suffrage universel donne trop à faire pour qu'on s'occupe des autres. On parcourt rapidement les journaux; puis on retourne à sa tâche dans la lutte locale. Non pas pour y voir plus clair, mais pour y faire tout le chemin qu'on peut faire dans les ténèbres. Il me semble qu'à

Paris chacun en fait autant. Je ne doute pas du succès de M. Thiers, et je fais des vœux pour celui de M. Cochin. En fait d'élections mon intérêt ne s'éparpille pas davantage.

Je n'oublie pas tout le reste. J'ai lu M. l'Évêque d'Orléans, M. de Laprade et M. de Loménie. J'admire la verve intarissable de M. l'Évêque d'Orléans. Les beaux sujets ne s'épuisent jamais pour lui. Je souhaite sincèrement qu'il réussisse dans la canonisation de Jeanne d'Arc. Elle y a plein droit, et il est digne d'être son patron.

Je trouve M. de Laprade excessif sur M. de Lamartine. Non pas sur le poète ou le prosateur, mais sur l'homme.

Le second article de M. de Loménie sur Mme de Rochefort est charmant et remarquablement spirituel. Il a une profonde intelligence du XVIII[e] siècle, et impartiale dans la bienveillance; de la sympathie sans idolâtrie. C'était un temps charmant, téméraire et faible. Dites, je vous prie, à Paule tout mon plaisir.

CLXI

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 24 mai 1869.

Nous sommes dans le plus fort de la bataille électorale, chère Madame. Vraie mêlée de nuit, où l'on se bat sans bien savoir contre qui, ni avec qui. Dans l'état actuel de notre société, le suffrage universel c'est le grand nombre sans organisation, prévoyance,

ni discipline. Le gouvernement seul a une armée organisée. « L'influence n'est pas un gouvernement », disait Washington. J'ajoute que les opinions sont parmi nous si flottantes, si incertaines qu'elles tendent beaucoup plus à se diviser qu'à se rallier, et à hésiter qu'à se décider. Ici, l'autorité répand l'effroi dans les campagnes avec le seul mot de révolution, et les villes lui fournissent tout ce dont elle a besoin pour exploiter ce mot-là. Nous avons eu surtout à nous laver de la contagion parisienne. Vous n'avez pas d'idée de l'effet que produisent sur nos herbagers, nos cultivateurs, nos petits propriétaires ruraux les discours venus de Paris. C'est l'obstacle que rencontre ici Cornélis, et l'arme dont on se sert contre lui. C'est entre lui et M. de Colbert que la question se pose; mais M. de Colbert est seul dans son camp, et son camp est à peu près uni, tandis que le nôtre est divisé en quatre bataillons dont un ou deux effrayent même leurs alliés. Mon pronostic est que M. de Colbert passera, peut-être même au premier tour. S'il y a un second tour, la chance de Cornélis sera grande. En tout cas, sa campagne lui aura été bonne. Il a la corde dans les masses, même dans celles qui ne votent pas aujourd'hui pour lui, et la plupart des meneurs, dans la classe élevée, ou un peu élevée, l'adoptent hautement. Nous sommes donc contents, sans certitude d'être vainqueurs.

Je souhaite vivement le succès de M. Cochin, et je regrette de ne pouvoir rien faire pour y contribuer. Je compte sur celui de Thiers. Je serais bien aise de celui d'Émile Ollivier.

Je ne sais que vous dire de l'incident académique.

Je ne connais pas avec précision la démarche de Prévost-Paradol, en s'absentant, ni la réponse du Grand Chambellan. Tout cela a l'air d'une étourderie repoussée par une boutade de mauvaise humeur. S'il y a, dans la mauvaise humeur, un parti pris, l'Académie n'aura, ce me semble, à se préoccuper que de sa dignité, et à la bien garder, ce qui ne lui sera pas difficile. J'aimerais mieux qu'il n'y eût qu'une boutade de mauvaise humeur provoquée par une étourderie un peu impertinente, et que l'Académie pût rester dans ses traditions propres et originales[1].

CLXII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 26 mai 1869.

Nous sommes battus, chère Madame. Je m'y attendais. Nous le devons à trois causes. L'opposition s'est divisée entre quatre candidats, deux libéraux, deux républicains. La candidature de M. Bocher à Caen nous a nui par sa couleur d'ancien parti et de secret dessein. Les violences des radicaux de Paris ont réveillé toutes les peurs des conservateurs. L'élection s'est faite sous l'empire de ce sentiment : « Plus de révolution ». Au milieu de cet échec, la situation de Cornélis est bonne; il a eu plus de voix qu'aucun de ses concurrents d'opposition, et il les a eues sous son

1. Il s'agit d'une présentation d'académicien à l'Empereur, présentation à laquelle M. Prévost-Paradol avait évité de paraître comme membre du bureau de l'Académie française.

propre et vrai drapeau. Ses affiches électorales portaient : *Conservateur libéral.* Il reste le candidat libéral de l'arrondissement dans la pensée publique

Communiquez, je vous prie, ces détails à notre ami Vitet.

CLXIII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 6 juin 1869.

Chère Madame, je vous remercie de votre lettre du 2, pleine de détails sur les faits et sur les personnes. De loin on voit bien l'ensemble; ce sont les détails qui manquent et qui instruisent autant qu'ils amusent. Pendant que je me promène dans une paix profonde, sous le plus beau soleil, vous êtes dans le dernier coup de feu. J'ai deux désirs sérieux, Thiers et Cochin. Je ne connais pas assez M. Jules Favre pour être aussi décidé sur son compte; il me paraît avoir mis le pied hors de l'ornière radicale; c'est quelque chose. En tout cas, il vaut beaucoup mieux que M. de Rochefort. Rien ne me déplaît plus que le cynisme frivole.

Hors de Paris, je désire Andral et Carné. Nous attendrons impatiemment mardi matin.

Que fera le gouvernement? On le dit embarrassé *de* et *dans* son triomphe. J'ai envie de m'étonner de son embarras. La bonne et la mauvaise politique me paraissent l'une et l'autre si claires! Il est vrai qu'il y a pour ressource l'indécision.

Je lirai avec grand plaisir le troisième volume du

Manuel d'histoire ancienne [1]; mais je n'ai pas les deux premiers de la troisième édition. Je les demande à François. Le livre a de l'importance pour son avenir, et pour les études historiques en général.

Je commence à me remettre au travail. Je suis arrivé ici fatigué. J'ai seulement depuis quelques jours le sentiment du repos. Bien des fantaisies me viennent en tête, politique, histoire, philosophie, littérature. Je ne plante pas des arbres, mais je fais des plans de livres et d'articles de Revue. Au fait, je ne pense sérieusement qu'à terminer mes *Méditations sur la religion chrétienne*. J'ai à faire le volume historique et un résumé général de l'ouvrage. M. Janet, dans un article très convenable dans sa dissidence, me fait ce compliment : « M. Guizot a eu le bonheur de pouvoir achever ces deux grandes entreprises, l'histoire de sa vie et son apologie chrétienne. » Je désire lui donner pleinement raison, et lui prouver qu'il a tort de n'être pas de mon avis.

CLXIV

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 18 juin 1869.

Moi aussi, chère Madame, j'aime et je veux le dialogue avec les gens que j'aime. Et vous êtes certainement une des rares personnes avec qui le dialogue me plaît d'esprit et m'intéresse de cœur. J'ai été, depuis

1. Le *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient*, par M. François Lenormant.

quelque temps, occupé et dérangé : dérangé par je ne sais combien de lettres insignifiantes, arriérées et nécessaires; occupé d'une défense de mes *Méditations sur la religion chrétienne* que je veux mettre dans la *Revue des Deux Mondes*, en réponse à l'attaque convenable, mais directe de M. Janet. Cela deviendra plus tard la préface de mon quatrième volume historique dont je m'occupe aussi. J'allais pourtant vous écrire pour vous demander à quel moment vous viendrez nous voir avec François quand votre lettre du 16 m'est arrivée. Les premiers jours de juillet nous conviennent parfaitement.

Je suis un peu curieux de ce que va devenir et faire le gouvernement en présence du nouveau Corps législatif. Un de mes meilleurs et plus clairvoyants amis m'écrit : « Que faut-il penser de MM. Ollivier et de Persigny? Cette manière de jouer à la politique, comme les enfants jouent à la chapelle, a fort amusé le public. C'est un symptôme de la victoire de Rouher. L'éloignement probable du général Fleury en est un autre. On dit cependant que Rouher n'est pas content de sa position; il reste maître d'un mauvais terrain. Je crains qu'il n'ait ni la hauteur de vues, ni la hauteur de caractère nécessaires pour le changer. On m'assure que ses amis lui conseillent la retraite. Il est probable qu'il attendra la disgrâce. »

Il aura tort. Jamais, à mon avis, la bonne politique n'a été plus indiquée et plus facile à pratiquer qu'aujourd'hui. Si M. Rouher n'en devient pas l'interprète et le chef, ce sera sa faute.

Donnez-moi, je vous prie, des nouvelles de Montalembert. Où est-il? Comment va-t-il? Et où faut-il lui

écrire? Et aussi des nouvelles du Concile et du Père Hyacinthe. J'ai bien aimé sa lettre à son retour de Rome. Qu'y a-t-il de vrai dans ce qu'on dit d'une démarche de l'Empereur auprès du Pape pour s'entendre avec lui sur l'attitude du gouvernement français à Rome pendant le Concile? C'est presque là aujourd'hui ce qui m'intéresse le plus. Je regrette de ne pas causer une heure avec l'Évêque d'Orléans. Adieu de tout mon cœur.

CLXV

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 8 septembre 1869.

Vos deux lettres du 4 et du 5 m'ont fait trois plaisirs, chère Madame. D'abord les meilleures nouvelles de votre petite-fille Albertine, et de votre fille Paule. Ensuite votre retour à Paris. Paris n'est jamais tout à fait vide pour moi quand vous y êtes. Je suis sûr d'y avoir à qui parler et de qui attendre. Enfin votre contentement de ma réponse à M. Janet. Elle est incomplète, à dessein; j'ai réservé le surnaturel et le péché originel pour une discussion spéciale que je reprendrai un jour; mais je tenais à ce que, sur la question fondamentale et générale du christianisme, ma réponse fût péremptoire. Je suis charmé de voir qu'elle produit cette impression. Je ne sais ce qu'en dit ou ce qu'en dira M. Janet. Je ne crois pas qu'il ait le moindre droit de se plaindre. S'il vous revenait, à ce sujet, quelque chose de l'Académie des Sciences

morales, vous seriez bien aimable de me le dire. Mes deux plus clairvoyants observateurs là, Dumon et Cochin, sont absents. Cochin m'a écrit du Nivernais une très aimable et très spirituelle lettre sur cet article.

A mes trois plaisirs, j'en ajoute un quatrième, la certitude que vous viendrez à la fin de ce mois.

Je suis bien fâché que les curés bourguignons soient venus fatiguer Montalembert, à l'occasion du séjour de son beau-frère Mgr de Mérode. Ses nouvelles étaient un peu meilleures. Je me suis bien promis qu'il serait content de ce que j'ai dit de lui. Je prends un vrai plaisir à lui faire plaisir, et ce que j'ai dit est si vrai!

Adieu, chère Madame. Je compte sur vous pour me tenir un peu au courant de Paris. Après votre personne vos lettres. L'Empereur est-il vraiment aussi malade que la Bourse est inquiète? Je ne sais pas faire la part de la vérité et celle du jeu.

J'ai reçu de M. Thiers une lettre très désolée, très touchante et très amicale en réponse à celle que je lui avais écrite à la mort de Mme Dosne.

CLXVI

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 16 novembre 1869.

Chère Madame, j'aime mieux causer avec vous que vous écrire. Mais je sais jouir de tout, et vos lettres sont ici un de mes meilleurs plaisirs.

J'ai repris mon travail de rédaction de ma petite

Histoire de France. Il m'amuse sans me fatiguer. Il y a bien d'autres choses que je voudrais faire, c'est-à-dire *dire*. Je suis un spectateur toujours tenté de refaire un peu le drame auquel il assiste.

M. Émile Ollivier est-il ou n'est-il pas reparti de Paris? Si mes informations sont exactes, c'est l'homme que l'Empereur est le plus enclin à mettre dans les affaires. Par goût personnel plus que par calcul politique.

Certainement, j'ai lu le mandement de M. l'Évêque d'Orléans, et avec autant de satisfaction que d'attention. Je lui souhaite d'être aussi efficace qu'il est judicieux, éloquent et opportun. Je n'ai jamais douté que l'Évêque d'Orléans et ses amis tiendraient cet excellent langage, le seul qui leur convienne. Voici, pour vous tout dire, la sollicitude qui me reste. Pendant les luttes de la Fronde et les fautes de la Cour, le Président Molé disait : « J'irai à Saint-Germain; je dirai la vérité, toute la vérité, puis il faudra obéir au Roi. » Je crois le péril actuel de la Cour de Rome beaucoup plus grand que n'était celui d'Anne d'Autriche. La vérité, dite comme la disent M. l'Évêque d'Orléans et ses amis, suffira-t-elle pour que la Cour de Rome soit aussi inquiète qu'elle devrait l'être, et fasse ce qu'elle devrait faire pour surmonter le péril, ce que l'Évêque d'Orléans et ses amis eux-mêmes croient nécessaire? Voilà la question qui me préoccupe, la question pratique et définitive. J'en dirais bien long à ce sujet, si je n'étais au bout de mon papier et de mon temps. Je porte au succès « des pionniers de la liberté chrétienne dans l'Église catholique » autant d'intérêt qu'eux-mêmes. Je voudrais

qu'ils parvinssent à inquiéter leurs adversaires autant qu'il y a lieu d'être inquiet.

Adieu, chère Madame, je vous remercie de votre dernière lettre.

CLXVII

A Madame Lenormant.

10 décembre 1869.

Chère Madame, je vous remercie de vos détails sur le voyage de François[1]; ils m'ont fort intéressé. Moi qui n'ai jamais eu de goût pour les voyages, j'aurais fait volontiers celui-là, à condition d'être jeune. Voir l'un des plus grands travaux de la civilisation moderne à côté des plus anciens monuments du monde! J'aime le passé et l'avenir.

Ce qui me fait grand plaisir, c'est que votre fils soit de retour. On peut aller, mais il faut revenir. Vos inquiétudes m'allaient au cœur. Sachez bien, chère Madame, que j'avais une vraie amitié pour votre mari, et que j'ai vivement regretté de ne pas le revoir. C'était un des hommes que j'estimais le plus et sur qui je comptais le plus, pour toutes les bonnes causes et dans toutes les grandes occasions.

Je vous parlerais volontiers d'autres choses, mais j'aurais trop à dire. On n'a jamais eu, à mon avis, une meilleure occasion et de meilleurs chances pour rentrer, sans secousse, dans le gouvernement libre. Ses

1. M. François Lenormant venait de partir pour se rendre avec les invités du Khédive à l'inauguration du canal de Suez.

amis ont le haut du pavé, et personne n'est en état de leur résister efficacement. Mais, pour réussir, il faut d'abord s'entendre entre tous, et puis se conduire sensément. Si on ne sait pas faire cela, on ne réussira pas, et si on ne réussit pas on en aura la responsabilité, car ce sera par sa faute qu'on aura manqué l'occasion. Je n'ai *écrit* autre chose à personne, et je n'ai rien *dit* à personne. Je m'amuse des voyages qu'on me fait faire et des discours qu'on me fait tenir à Paris. Je suis bien aise que mes amis les démentent. Mais pour mon propre compte, je me suis depuis longtemps promis de ne jamais prendre la peine de démentir les sottises. J'en laisse le soin à mes amis et au temps.

CLXVIII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 26 décembre 1869.

Chère Madame, pardonnez-moi mon petit papier. C'est bien à regret que je ne vous écris pas plus souvent. Vous m'avez donné la confiance que votre amitié ne me manquera jamais, mais votre conversation me manque toujours. J'ai deux excuses : mon travail que je presse pour ne pas être pressé quand je serai à Paris, et la quantité presque ridicule de lettres que je reçois, et auxquelles je me crois obligé de répondre. En voici trois échantillons d'hier : 1° Un chanoine de Carcassonne qui m'envoie un *Cours abrégé de la vraie religion*, et qui me prie *chrétien-*

nement de lui en dire mon avis; 2° Un sourd-muet qui me communique un projet de circulaire duquel dépend, me dit-il, son sort, et qui me conjure de le lui remettre en meilleur français, car il croit le sien bien mauvais, et il a raison; 3° Un Anglais qui s'étonne de cette phrase d'Albert de Broglie : « M. Guizot est trop français pour être entièrement protestant », et qui me demande de la lui expliquer, car elle l'inquiète. Je ne connais aucun de ces trois correspondants; mais j'ai le malheur de ne pouvoir pas rester indifférent à un sentiment sérieux et sincère. Mes filles disent que j'ai le vol des honnêtes gens et des fous. Il est vrai que je reçois beaucoup de lettres de fous. A ceux-là je ne réponds pas. Mais les honnêtes gens qui me disent qu'ils m'aiment!

Une autre espèce de lettres en ce moment que j'oublie. Ce que vous me dites du cours de mon fils me fait grand plaisir, et je vous remercie de me le dire. Mais, de votre part, j'y compte. Il y a eu, ces jours-ci, plusieurs inconnus qui m'ont aussi écrit. A ceux-là je réponds avant vous. Vous me le pardonnez, n'est-ce pas?

Ce qui me fait un grand, bien grand plaisir, ce sont vos nouvelles de l'Évêque d'Orléans. Je lui souhaite tout le succès possible. Ce que je lui souhaite surtout, c'est de ne pas se contenter d'un succès négatif. Il a plus à faire que d'empêcher des fautes. L'Église catholique a besoin de plus que cela. Il ne s'agit point, pour elle, de questions de foi. Il s'agit d'adopter et de pratiquer une bonne et intelligente politique. Il convient, il appartient à M. l'Évêque d'Orléans de la pousser dans cette voie. Il est un vrai

et digne politique d'Église. Tenez-moi, je vous prie, au courant de tout ce qui vous revient du Concile. J'y pense au moins autant qu'au Corps législatif. Bonne année, chère Madame. Je compte vous arriver dans les premiers jours de février, et j'apporterai à M. Hachette bien des chapitres de ma petite Histoire de France. Si elle amuse les enfants du public autant que les miens, j'aurai bien fait de l'écrire. J'ai la prétention qu'elle n'ennuie pas les grandes personnes. Adieu donc, de bien bon cœur.

CLXIX

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 4 janvier 1870.

J'espère que vous commencez bien l'année, chère Madame, et qu'elle ne vous amènera point de nouvelle tristesse. C'est un vœu bien modeste. C'est le vœu de ceux qui ont connu les grandes épreuves de la vie. Elles ne vous ont pas été épargnées. Que Dieu vous les épargne désormais! Je n'ai pas le droit de me plaindre de la vie; j'ai joui de ses plus grands et plus rares bonheurs, et ils n'ont rien perdu dans mon âme depuis que je les ai perdus. Pourtant, si on m'offrait de la recommencer, et, tout en retrouvant ses joies, de subir de nouveau ses douleurs, je crois que je n'accepterais pas. Qu'en dites-vous?

Vitet m'a écrit en arrivant à Paris. Il est de ceux, en bien petit nombre, que j'aurai un vrai plaisir à revoir. Il est de ceux qui me manquent. Dites-lui, je

vous prie, que j'arriverai le 2 février au soir. C'est un mercredi. Je vous verrai le lendemain en sortant de l'Académie. Que vous avez bien fait de venir vous loger là!

Voilà enfin un ministère, bien meilleur qu'on n'espérait. Mon optimisme me faisait augurer ce résultat. Le contraire eût été, je ne dis pas fou, ce ne serait rien, mais bête. J'ai rarement vu un meilleur jeu politique et plus facile à jouer.

CLXX

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 13 juin 1870.

Chère Madame, je vais d'élection en élection. Après celles de l'Académie, je sors de celles des Conseils généraux. Conrad vient d'être élu par 1 187 voix sur 1 209 votants. Albert de Broglie a été élu à Broglie, et M. Fournet à Lisieux. Ce sont les trois élections qui m'intéressaient dans mon voisinage. Celle d'Albert est la seule où il y ait eu une lutte; Conrad et M. Fournet n'avaient pas de concurrent Je vois, d'après les journaux, que les conservateurs libéraux l'emportent de beaucoup sur leurs adversaires, réactionnaires ou radicaux. C'est bien réellement le vœu du pays. Je souhaite qu'il sache le faire prévaloir partout. Il faut y prendre de la peine; mais dans l'état des esprits on ne la prend pas en vain.

Je viens d'écrire au duc d'Ayen sur sa brochure[1]

1. Relative à la représentation des minorités.

que je trouve très bonne, sans compliment. Je lui fais quelques observations. Il a vraiment de l'esprit, et l'esprit politique. Qu'il ait le courage de se gouverner par sa propre opinion et de la dire tout haut, il prendra place dans le pays.

Je ne lui ai rien dit de la mort de sa petite fille. Faute de place, non de sympathie. Personne, vous le savez, ne sympathise plus que moi avec les tristesses comme avec les joies de la famille. La vie domestique ne m'a rien ôté de mon goût pour la vie publique, ni la vie publique de mon plaisir dans la vie domestique.

Je ne vous demande pas d'autres nouvelles. J'attends sans impatience ce qui se fera et pourrait se faire plus tôt et mieux. C'est la décision, non pas la bonne volonté qui manque. Il y a deux sagesses dans la politique, ne pas faire le mal, et savoir faire le bien. Nous avons grand besoin d'apprendre la seconde. Où en est-on pour les sénateurs?

Ce que vous me dites de Mérimée est triste et m'attriste, quoique je ne sois point lié avec lui. C'est un triste spectacle que celui d'un homme d'esprit, de beaucoup d'esprit et d'un très bon esprit, qui n'a en lui-même, dans l'état de sa pensée et de son âme, aucune ressource contre les épreuves de la vie, et qui les subit comme une nécessité matérielle.

Je vous trouve non pas injuste, mais trop sévère pour les gravures de ma petite Histoire de France. Il y en a de bonnes pour la vérité historique et le mouvement.

Adieu, chère Madame. Tout va bien ici. Dites-m'en autant.

CLXXI

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 11 juillet 1870.

Je vous félicite, chère Madame, et je me félicite, car les joies de mes amis sont mes joies. Ce mariage me paraît bon matériellement, très convenable socialement. Je m'en rapporte à vous pour la sympathie morale. Là où ces conditions se trouvent réunies, on a le droit d'espérer que le bonheur s'y trouvera aussi. Je le souhaite de tout mon cœur pour François et pour vous qui ne pouviez être heureuse que s'il l'est. Il y a toujours de l'inconnu dans la vie la mieux et la plus sagement arrangée. Que l'inconnu vous soit bon, comme ce que vous arrangerez si bien. Je fais mon bien amical compliment à François, et je le remercie de sa prompte réponse à mes dernières questions littéraires.

Je ne vous parle pas d'autre chose, quoiqu'il y ait tant et de si grandes choses dans l'air. Je ne puis me décider à croire à la guerre. Cependant, il se peut qu'une guerre absurde soit impossible à éviter. Y aura-t-il en Europe assez de sages assez sages pour dire aux fous : « Nous ne voulons pas. » Là est toute la question. Par malheur il n'y a guère aujourd'hui que les fous qui sachent dire : « Nous voulons. »

Je suis charmé que mon Histoire de France vous plaise. Elle a en effet un vrai succès. On tire déjà à 15 000 exemplaires. C'est un travail qui m'amuse. Mais il me prend et me prendra du temps. J'ai la

manie de réétudier ce que je sais, et je trouve que j'ai toujours beaucoup à apprendre.

Adieu, chère Madame, je n'y vois plus clair. J'ai, devant mes fenêtres, un orage qui va, j'espère, éclater. Ils ont tous avorté jusqu'à présent. Tout mon monde va bien. Adieu de tout mon cœur.

CLXXII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 24 juillet 1870.

Votre bonheur me charme, chère Madame; d'autant plus que c'est, pour François et par conséquent pour vous, un commencement de bonheur. Rien ne vaut dans la vie les longues perspectives. François a devant lui, et vous pour lui, toutes les joies, toutes les espérances d'un bon ménage, d'une famille fondée. Je vous en félicite, et je l'en félicite de tout mon cœur. Et je me permets d'en féliciter aussi la famille dans laquelle il entre; elle l'a accepté en vertu des sentiments les plus élevés et les plus sensés à la fois. C'est le mérite personnel qui est le plus sûr gage du bonheur. Votre fils tiendra tout ce qu'il promet. Et j'espère que Dieu le traitera, lui et son avenir, avec bonté. Car les hommes ne suffisent pas à assurer eux-mêmes leur bonheur; il faut que Dieu y consente et y mette la main.

Je ne vous parle pas d'autre chose aujourd'hui. Quoique je sois bien en dehors de toute action, je suis vivement préoccupé de ce qui se passe. J'ai le

malheur de croire que la guerre pouvait être évitée. Puisqu'elle est engagée, il faut qu'elle nous soit heureuse. Le pays ne la souhaitait pas; mais j'ai la confiance qu'il la soutiendra vigoureusement. M. de Chateaubriand a dit quelque part : « La France est un soldat. » Ce ne sont pas les soldats qui déclarent les guerres; mais ce sont eux qui gagnent les batailles.

Tout va bien chez moi. J'ai en ce moment des hôtes qui me plaisent, M. Wilberforce, évêque anglican de Winchester, et Arthur Gordon, le fils de Lord Aberdeen, gouverneur de l'Ile de France. Je persiste à dire l'*Ile de France*; quoiqu'elle s'appelle maintenant l'Ile Maurice. J'attends le 4 août ma fille Pauline et ses sept enfants. Dites-moi, je vous prie, ce que vous ferez quand vous aurez fini votre grande affaire. Je tiens à être au courant de votre vie. Quand viendrez-vous nous voir? Je n'entends pas que votre bonheur me coûte mon plaisir. Vous savez que je suis tout à vous.

CLXXIII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 14 août 1870.

Que c'est dur, chère Madame, d'avoir à s'attrister pour son pays en masse, et pour ses meilleurs amis en personne! Je comprends le sentiment de votre fils qui ne veut pas se faire remplacer, quoiqu'il le puisse, et je l'en honore. Je ne voudrais pas dire un seul mot pour l'ébranler dans sa résolution. Qu'il y pense bien

pourtant; il a presque lié à sa vie une autre vie; il ne répond pas seulement de son propre bonheur. Rien n'est plus difficile que de concilier deux devoirs différents. Qu'il y pense bien.

Je n'ai pas le cœur de vous parler d'autre chose. Je n'en dirais pas assez ou trop. Je croyais savoir jusqu'où pouvaient aller la légèreté et l'imprévoyance humaines. Je me trompais. Pour me rassurer (je ne dis pas pour me consoler), il faut que j'oublie le présent et que je me reporte à la longue histoire de la France, et à tant de fautes et de désastres dont elle a toujours fini par se relever. Je m'irrite quand j'entends parler de décadence nationale, d'honneur perdu, etc. Mais c'est une cruelle ressource que de se réfugier dans le passé et dans l'avenir lointain, et de subir les maux d'aujourd'hui comme la suite naturelle des fautes d'hier qu'on aurait pu empêcher.

Adieu, chère Madame. Donnez-moi toujours de vos nouvelles. Vous savez si je suis tout à vous.

CLXXIV

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 26 août 1870.

Chère Madame, je veux vous donner au moins signe de vie. Je suis mieux, mais encore détraqué. Rien du tout de sérieux, mais le corps languissant et l'âme triste. Lequel des deux influe le plus sur l'autre? Je ne sais. Quelle que soit ma sérénité natu-

relle et habituelle, c'est un lourd fardeau que l'agitation et l'impatience dans l'oisiveté. Heureusement l'honneur du pays est déjà sauf, et j'ai la confiance qu'à je ne sais quel prix il sera sauf lui-même et tout entier. Quel chaos que la vie d'une nation!

Ne m'en demandez pas plus long. Je garde ce que j'ai de force pour écrire à mes amis d'Angleterre, et les faire vivre dans une autre atmosphère que celle du *Times*. Je ne désespère pas d'y faire quelque chose. La réaction commence. Quel tentateur, corrupteur et machinateur sans scrupule que M. de Bismarck! C'est bien un disciple de la vieille école politique et diplomatique des ambitieux d'autrefois, des Louvois, des Frédéric II, des Napoléon Ier et des Talleyrand. Nous avons eu la prétention et l'honneur de fonder une autre école. Quand repoussera-t-elle?

CLXXV

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 14 septembre 1870.

Je n'écris guère encore, chère Madame, qu'à mes enfants et deux fois en Angleterre pour tâcher d'être là bon à quelque chose. Je ne sais si j'y réussirai. J'ai écrit avant-hier à Vitet, aujourd'hui à vous et à Mme Mollien. Voilà tout. Soyez généreuse; écrivez-moi souvent et avec détail. Vos lettres me font tout le plaisir que je puis sentir aujourd'hui. Elles sont pleines d'espérance à force de courage. C'est l'état d'âme que je souhaite à la France. Paris en est là, ce

me semble. Que Dieu l'y maintienne! L'épreuve est bien près. Tout ce que je demande, c'est que l'action réponde à l'attitude. Mais que d'alarme et de tristesse dans ce vœu!

Pour rester fidèle à mon optimisme, je me réfugie dans la grande histoire. Je me rappelle combien de fois la France a été perdue et sauvée, les grandes guerres contre les Anglais et Jeanne d'Arc, la Terreur, de notre temps, et Bonaparte pour sauveur d'abord, puis pour fléau. Ce sont de maigres consolations pour aujourd'hui et pour demain.

Adieu. Je vais mieux, mais encore très faible et tout de suite fatigué.

CLXXVI

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 2 février 1871.

Deux lignes, chère Madame, puisqu'on me dit que la correspondance avec Paris est rouverte, pourvu que les lettres soient ouvertes. Je ne veux que vous donner de mes nouvelles, et vous remercier de m'avoir donné plusieurs fois des vôtres. La sympathie a beau être triste; elle reste douce. Dites, je vous prie, à mes amis Cuvillier-Fleury et Vitet que je leur écrirai dès que cela en vaudra la peine. Je les remercie aussi de m'avoir écrit. Je n'ai pas reçu *toutes* leurs lettres. Je voudrais bien savoir si ma *Lettre à M. Gladstone* leur est parvenue, ou s'ils l'ont lue dans quelque journal anglais ou français. Elle a été dans le *Times* du 26. Adieu, chère Madame, avec un redou-

blement de ma vieille amitié et du prix que j'attache à la vôtre. Nous allons tous bien ici.

CLXXVII

A Madame Lenormant.

Val-Richer, 28 février 1871.

Chère Madame, je me complais à penser que vous êtes à Belley, non seulement en repos, mais avec du bonheur. Vous devez en avoir grand besoin. Jouissez-en bien et que Dieu vous les garde! J'ai retrouvé tous mes enfants. Pauline est établie ici avec ses quatre fils et deux de ses filles. Marie Vernes est restée seule à Paris. Guillaume y est retourné après avoir passé avec moi quelques jours, et il m'a laissé encore sa femme. Cornélis est à Bordeaux, très occupé et en fort bon train de pensée et de conduite. Voilà où en est toute ma famille. Je n'ai là point de sujet de tristesse. Je n'en dis pas autant de mon pays. Nous sommes dans la crise des négociations. Je crois à la paix, mais quelle paix! Et quels souvenirs, quelles traces en resteront en France! J'ai dit sur cette question à peu près tout ce que j'avais d'essentiel à dire. Je souhaite que ce ne soit pas tout à fait vain. Je vous ai adressé à Paris, deux fois même si je ne me trompe, mes deux lettres au gouvernement de la Défense nationale et à M. Gladstone. Puisqu'elles ne vous sont pas arrivées, comme à plusieurs de mes amis, je vous les envoie de nouveau à Belley. Vous me direz si vous les avez enfin reçues. Vous aurez

probablement vu, dans quelques journaux français et anglais, ce qu'à cette occasion on a dit de moi pour l'ambassade de Londres. Voici ce que j'ai répondu aux personnes qui m'en ont écrit ou parlé. A quatre-vingt-trois ans et avec ma vie passée, la seule situation qui me convienne c'est la complète indépendance et liberté de pensée, de parole et de conduite dans laquelle je vis depuis vingt-trois ans. J'ai pu, et je puis encore, quand les événements m'y provoquent, dire, peut-être avec quelque efficacité, ce que je crois vrai et utile pour l'honneur, les droits et les intérêts de mon pays; mais il ne faut pas remettre le pied dans la politique active quand on ne peut plus la diriger, et en accepter toute la responsabilité en en portant tout le fardeau. Depuis vingt-trois ans, j'ai trouvé dans ma retraite non pas précisément *otium*, mais *laborem cum dignitate*. Je mourrai dans cette situation. Ce sera la dernière grâce que Dieu m'aura faite, après tant d'autres mêlées de tant d'épreuves. Je ne me plains pas de la vie humaine. J'ai connu toutes ses joies comme toutes ses douleurs. C'est dommage seulement que ses derniers jours soient si sombres. Ne croyez pas que mon optimisme m'abandonne. Je le garde, mais je le reporte à longue date.

Nous ne pouvons mieux clore notre publication que sur la belle lettre qu'on vient de lire. La correspondance entre M. Guizot et Mme Lenormant s'est continuée pourtant jusqu'à la mort du premier, aussi intime et aussi fréquente, bien que depuis 1871 les lettres de M. Guizot deviennent plus courtes. Très peu de jours même avant sa mort l'illustre vieillard dictait à sa fille Mme Conrad de Witt, pour Mme Lenormant, le billet suivant que nous reproduirons encore;

car jamais grande âme, près de se séparer d'un corps défaillant, n'a exprimé avec plus de force la conscience de son indépendance. — Ce billet est signé d'une écriture altérée.

Val-Richer, le 8 août 1874.

J'ai bien des lettres de vous, chère Madame, et je vous en remercie de tout mon cœur. Je n'écris plus moi-même à personne, mon écriture devient trop laide, et cela me fatigue trop; mais je veux que vous ayez de mes nouvelles. Henriette est mon secrétaire universel et parfait. On dit que je vais mieux, et je laisse dire. Rien au fond n'est changé dans mon état; je suis très faible, et je deviens impotent. Affaire de corps; je suis de jour en jour plus frappé de l'indépendance de l'âme envers le corps. Je me sens vivre moralement presque comme autrefois; physiquement je ne fais plus que languir et attendre. Voilà le vrai. Chère Madame, aimez-moi toujours comme vous le faites, écrivez-moi souvent, et soyez sûre que mon amitié vous sera fidèle jusqu'au bout comme si j'avais encore cinquante ans.

BIBLIOTHÈQUE VARIÉE, IN-16, A 3 FR. 50 LE VOLUME BROCHÉ

Histoire et documents historiques

BARINE (A.) : *Saint François d'Assise.* 1 vol.

BOISSIER, de l'Académie française : *Cicéron et ses amis ;* 11e édition. 1 vol.

— *La religion romaine d'Auguste aux Antonins;* 5e édition. 2 vol.

— *Promenades archéologiques : Rome et Pompéi;* 7e édition. 1 vol.

— *Nouvelles Promenades archéologiques : Horace et Virgile ;* 4e édition. 1 vol.

— *L'Afrique romaine*, promenades archéologiques en Algérie et en Tunisie. 1 vol.

— *L'opposition sous les Césars*, 4e édit. 1 vol.

— *La fin du paganisme ;* 3e édition. 2 vol.

BOULAY DE LA MEURTHE (Le comte) : *Les dernières années du duc d'Enghien* (1801-1804). 1 vol.

BRUNET (L.), député : *La France à Madagascar ;* 2e édition. 1 vol.

CHARLETY : *Histoire du Saint-Simonisme.* 1 vol.

CHARMES, de l'Institut : *Études historiques et diplomatiques.* 1 vol.

CHERBULIEZ (V.), de l'Académie française : *L'Espagne politique* (1868-1873). 1 vol.

— *Profils étrangers ;* 2e édit. 1 vol.

COTTIN (P.) et HÉNAULT (M.) : *Mémoires du sergent Bourgogne.* 3e édit., 1 vol.

CRUPPI (J.) : *Un avocat journaliste au XVIIIe siècle : Linguet.* 1 vol.

DAUDET (E.) : *Histoire des conspirations royalistes du Midi sous la Révolution* (1790-1793). 1 vol. avec 2 cartes.

DIEULAFOY (M.), de l'Institut : *Le roi David.*

DU CAMP (M.), de l'Académie française : *Les convulsions de Paris ;* 8e édit. 4 vol

— *Souvenirs de l'année 1848 ;* 2e édit. 1 vol.

DURUY (V.) : *Introduction générale à l'histoire de France ;* 4e édit. 1 vol.

FUNCK-BRENTANO (Fr.) : *Légendes et archives de la Bastille.* 5e éd. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

— *Le drame des poisons.* 5e éd. 1 vol.

— *L'affaire du Collier.* 3e édit. 1 vol.

— *La mort de la reine.* 2e édit. 1 vol.

FUSTEL DE COULANGES, de l'Institut : *La Cité antique ;* 15e édition. 1 vol.

GAUTHIEZ (P.) : *L'Arétin* (1492-1556). 1 v.

GEBHART (E.), de l'Institut : *L'Italie mystique ;* 3e édition. 1 vol.

— *Moines et papes*, 2e édit. 1 vol.

— *Au son des cloches.* 2e édit. 1 vol.

— *Conteurs florentins.* 1 vol.

GUIRAUD : *Fustel de Coulanges.* 1 vol.

HANOTAUX (G.) : *Études historiques sur le XVIe et le XVIIe siècle en France.* 1 vol.

HEIMWEH (J.) : *La question d'Alsace.* 1 vol.

JULLIAN (C.) : *Vercingétorix.* 1 vol.

JUSSERAND (J.) : *La vie nomade et l'Angleterre au XIVe siècle.* 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

— *L'épopée mystique de William Langland.* 1 vol.

LAMARTINE : *Histoire des Girondins.* 6 vol.

— *Histoire de la Restauration.* 8 vol.

LANGLOIS ET SEIGNOBOS : *Introduction aux Études historiques.* 1 vol.

LARCHEY (L.) : *Les cahiers du capitaine Coignet* (1799-1815). 1 vol.

— *Journal du canonnier Bricard* (1792-1802). 2e édition. 1 vol.

LAVISSE (E.), de l'Académie française : *Études sur l'histoire de Prusse ;* 4e édition. 1 vol.

— *Essais sur l'Allemagne impériale ;* 2e édition. 1 vol.

LEGER : *Russes et Slaves.* 3 vol.

— *Le Monde slave.* 1 vol.

LEROY-BEAULIEU (A.) : *Un homme d'État russe* (Nicolas Milutine). 1 vol.

— *La Révolution et le libéralisme.* 1 vol.

LUCE (S.) : *La jeunesse de Bertrand Du Guesclin* (1320-1364); 3e édit. 1 vol.
Ouvrage qui a obtenu le grand prix Gobert.

— *Jeanne d'Arc à Domremy ;* 2e édit. 1 vol.

— *La France pendant la guerre de Cent ans ;* 2e édit. 2 vol.

MAULDE-LA-CLAVIÈRE (de) : *Les mille et une nuits d'une ambassadrice de Louis XIV ;* 2e édition. 1 vol.

MÉZIÈRES (A.), de l'Académie française : *Vie de Mirabeau.* 1 vol.

— *Morts et vivants.* 1 vol.

MONTÉGUT (Ed.) : *Le maréchal Davout. — La duchesse et le duc de Newcastle.* 1 vol.

MOUY (Ch. de) : *Discours sur l'histoire de France.* 1 vol.

PICOT (G.), de l'Institut : *Histoire des États généraux ;* 2e édition. 5 vol.
Ouvrage qui a obtenu le grand prix Gobert.

PRÉVOST-PARADOL : *Essai sur l'histoire universelle ;* 5e édition. 2 vol.

REINACH (Joseph) : *Études de littérature et d'histoire.* 1 vol.

ROUSSET (C.) : *Histoire de la guerre de Crimée ;* 2e édit., 2 vol.

SAINT-SIMON : *Scènes et portraits.* 2 vol.

THÉDENAT (H.), de l'Institut : *Le forum romain.* 2e édition. 1 vol.

THOMAS (E.) : *Rome et l'empire.* 1 vol.

WALLON, de l'Institut : *La Terreur ;* 2e édition. 2 vol.

— *Jeanne d'Arc ;* 7e édition. 2 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

Coulommiers. — Imp. P. Brodard. — 11-1901.



